Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580447 0

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.

THÉATRE
DE VOLTAIRE.

TOME HUITIÈME.

THÉATRE

DE VOLTAIRE.

TOME HUITIÈME.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCCIX.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
165351
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1900.

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE

Représentée, pour la première fois, le 16 mars 1767.

ПЕРЕВОД
БЮРО
НЬЮ-ЙОРК

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Il y avait autrefois en Perse un bon vieillard *qui cultivait son jardin*, car il faut finir par là; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs; *et paulùm silvæ super his erat;* et ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase, couvertes de neiges éternelles; et ce vieillard n'écrivait ni sur la population ni sur l'agriculture, comme on fesait par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de *Babil;* mais il avait défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitants autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous Artaxerxès, plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire; et il fit une tragédie en vers persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase; car il s'amusait à faire des vers persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violents ennemis dans Babylone, c'est-à-dire une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, et qui lui imputaient les plus grandes platitudes, et les plus impertinents livres qui eussent jamais déshonoré la Perse; et il les laissait aboyer, et griffonner, et calomnier; et

c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, *où il cultivait son jardin.*

Mais, comme dit le poëte persan Horace, *principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avait à la cour d'Artaxerxès un principal satrape, et son nom était Élochivis (1), comme qui dirait habile, généreux et plein d'esprit, tant la langue persane a d'énergie. Non-seulement le grand satrape Élochivis versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et franchises dont il avait joui du temps de Cyrus; et de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation surtout lui avait une très grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que Nalrisp, ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avait l'âme aussi grande que Giafar le Barmécide et Aboulcasem; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par Mir-Kond, que, lorsque l'argent manquait dans le trésor du roi, appelé l'*oreiller*, Élochivis en donnait souvent du sien; et qu'en une année il distribua ainsi dix

(1) L'anteur désignait par cette anagramme M. le duc de Choiseuil, et par Nalrisp, M. le duc de Praslin.

mille dariques, que dom Calmet évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques, ce qui ne valait pas trois aspres; et Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape Nalrisp joignait aussi au goût le plus sûr et à l'esprit le plus naturel l'équité et la bienfesance. Il fesait les délices de ses amis, et son commerce était enchanteur; de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient et aimaient ces deux satrapes, ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face; *recalcitrabant undiquè tuti* : c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume, qui exposait l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie persane, intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt; et que, pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragaillardit le bon-homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, et qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire

quelquefois aux dépens des méchants et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style, qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE PARIS.

On sait que chez des nations polies et ingénieuses, dans des grandes villes comme Paris et Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques. On a peu besoin d'élégies, d'odes, d'églogues; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse, par des nouveautés passagères, des chefs-d'œuvre immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi; mais la véritable raison est que les pièces de Scudéri et de Bois-Robert, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne sont que

des fables insipides, sans mœurs et sans caractère. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel, sous des noms nouveaux, on traite des passions usées et des évènements communs. *Omnia jam vulgata.* Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse; mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de Campistron est triste; le lecteur dit: Je connaissais tout cela, et je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, et que bientôt il sera impossible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie, le contraste des mahométans et des chrétiens, celui des Américains et des Espagnols, celui des Chinois et des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées des mœurs que nous ne connaissons pas sur la scène.

On hasarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes et des anciens Persans, qui peut-être est la peinture de quelques nations mo-

dernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs, des laboureurs avec des princes, et de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple; on peut faire parler des pâtres guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursoufflée; car qui doit l'être? Le boursoufflé, l'ampoulé ne convient pas même à César. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentiments aussi touchants que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitants des campagnes; tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations!

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, et qui a un

nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : *J'entends, c'est Arlequin sauvage.*

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait pas convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus imposants.

La tragédie des *Scythes* est un plan beaucoup plus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? d'une fille qui prend soin de la vieillesse de son père, et qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle? un pâtre qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asseyent sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation et en expression de la nature sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour son fils, et l'autre pour son gendre, dans le temps que le jeune pasteur est aux prises avec la mort; un père affaibli par l'âge et par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siège de mousse, qui se relève avec peine, qui crie

d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils ; un ami éperdu qui partage ses douleurs et sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante á se relever : ce même père qui, dans ces moments de saisissement et d'angoisse, apprend que son fils est tué, et qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé : ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaissait pas autrefois, et dont M. Le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé, avant mademoiselle Clairon, jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile et sans vie? Qui aurait osé, comme M. Le Kain, sortir les bras ensanglantés du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice qui représentait Sémiramis se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtresses appelèrent d'abord *des postures*, et ce que les connaisseurs,

étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé *des tableaux de Michel-Ange*. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrik, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe, qui, à l'exemple d'Aristote, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connaissance du cœur humain, et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvements plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis* d'*Oreste* et de *Tancrède*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de Clytemnestre qu'on égorge derrière la scène ; paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles fesaient dans Athènes un

effet prodigieux ; tout le monde frémissait quand il entendait, *O teknon! teknon! oikteiré ten tekousan.* Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil, et dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux sans doute savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des solécismes ou avec des vers froids et durs, pires que toutes les fautes contre la langue! Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque, font un grand effet, sans doute : mais ne mettons jamais

le bizarre et le gigantesque à la place de la nature, et le forcé à la place du simple ; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur ; car alors, au lieu de tragédie, on aurait la *rareté*, la *curiosité*.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très difficile à bien jouer : on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus*, *Rome sauvée*, *la Mort de César*, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau ; ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs la misérable ha-

bitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rhythme et l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'osant donc pas donner les *Scythes* au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très faible esquisse que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances, sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, et surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéide.

HIRCAN, officier d'Athamare.

Scythes et Persans.

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon : on voit dans le lointain des campagnes et des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE, et deux Scythes couverts de peaux de tigres, ou de lions.

HERMODAN.

INDATIRE, mon fils, quelle est donc cette audace?
Qui sont ces étrangers? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, sortis de leurs asiles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,

Instruite à défier le péril et la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance; et d'abord
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or et les diamants brillent sur ses habits;
Son turban disparaît sous les feux des rubis:
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui fesant connaître
Que ce titre de maître, aux Persans si sacré,
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré:
« Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
« Sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères.
« Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
« En hommes, en amis, ou pour nous insulter? »
Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
Que, des États persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs et pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage;
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
Et les sombres chagrins répandus sur son front.
Nous offrons cependant à sa troupe brillante
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a semé sous nos pas;
Mais surtout des carquois, des flèches, des armures,
Ornements des guerriers, et nos seules parures.
Ils présentent alors à nos regards surpris
Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure et sans prix,
Instruments de mollesse, où, sous l'or et la soie,
Des inutiles arts tout l'effort se déploie.

Nous avons rejeté ces présents corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la simple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitants des airs, de la terre et des eaux.
Contents de notre accueil, ils nous traitent d'égaux;
Enfin nous nous jurons une amitié sincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.
Ils pourront voir nos jeux et nos solennités,
Les charmes d'Obéide et mes félicités.

HERMODAN.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée,
La Perse est triomphante; Obéide adorée
Par un charme invincible a subjugué tes sens!
Cet objet, tu le sais, naquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître?

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté : la vertu malheureuse
Devient plus respectable, et m'est plus précieuse.

Je vois avec plaisir que, du sein des honneurs,
Il s'est soumis sans peine à nos lois, à nos mœurs,
Quoiqu'il soit dans un âge où l'âme la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille est encore au-dessus.
De son sexe et du nôtre elle unit les vertus;
Courageuse et modeste, elle est belle, et l'ignore;
Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore;
Son âme est noble au moins, car elle est sans orgueil,
Simple dans ses discours, affable en son accueil.
Sans avilissement à tout elle s'abaisse;
D'un père infortuné soulage la vieillesse,
Le console, le sert, et craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
On la voit supporter la fatigue obstinée,
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née;
Elle brille surtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amusements d'un peuple belliqueux;
Elle est de nos beautés l'amour et le modèle;
Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que son père, admis dans ce séjour,
Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de son destin n'a rien manifesté?
Sur son rang, sur les siens pourquoi se taire encore
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au sang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide;
Il m'aime, il est enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE, allant à Sozame.

O vieillard généreux!
O cher concitoyen de nos pâtres heureux!
Les Persans, en ce jour, venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie!
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux dieux.
J'en atteste les miens et le jour qui m'éclaire,
Mon cœur se donne à toi comme il est à mon père;
Je te sers comme lui. Quoi! tu verses des pleurs!

SOZAME.

J'en verse de tendresse; et si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
La cicatrice en reste; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins; ta vertu m'est connue:
Qui peut donc t'affliger? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir;
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!
Ma fille est, je le sais, soumise à mon empire;
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déja pressé;
Je ne la gêne point sous la loi paternelle;
Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite son digne sang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta sage contrée
Préside à l'union que j'ai tant désirée.
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer:
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher et noble espoir de ma triste famille,
Mon fils, obtiens ses vœux; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embrasse tes genoux, et je revole aux siens.

SCÈNE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

Ami, reposons-nous sur ce siège sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse et le feuillage;
La nature nous l'offre; et je hais dès long-temps
Ceux que l'art a tissus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop long-temps de cette confidence.
Je ne hais point les grands ; j'en ai vu quelquefois
Qu'un désir curieux attira dans nos bois :
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles et fières.
Je sais que les humains sont nés égaux et frères ;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter ;
Et la simplicité de notre république
N'est point une leçon pour l'État monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père :
J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans appui ;
Et j'ai craint que le crime, et la honte d'autrui
Ne rejaillît sur elle et ne flétrît sa gloire.
Apprends d'elle et de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN. (Ils s'asseyent tous deux.)

Sèche tes pleurs, et parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portais la terreur aux peuples éperdus.

Ivre de cette gloire à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah ! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir....
Enfin Cyrus, sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses ;
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père.
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour :
Mais son frère Smerdis, gouvernant la Médie,
Smerdis, de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomtable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge, et mon espoir unique.
Athamare est son nom ; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage ?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violents
D'un esprit indomtable en ses emportements.
De sa mère en ce temps les dieux l'avaient privée ;
Par moi seul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,
Monstres par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères ;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babylone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissants !
Quoi ! la plainte est un crime à la cour des Persans !

SOZAME.

Le premier de l'État, quand il a pu déplaire,
S'il est persécuté, doit souffrir et se taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette basse grandeur ?

SOZAME. (Les deux vieillards se lèvent.)

Ce souvenir honteux soulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune et la vie,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réussit.
Smerdis proscrit ma tête ; on partage, on ravit

Mes emplois et mes biens, le prix de mon service:
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,
Ne voit plus que son père; et, subissant son sort,
Accompagne ma fuite et s'expose à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme;
Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.
Bientôt dans vos forêts grâce au ciel parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Est d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la suite des rois,
Loin des seuls citoyens gouvernés par les lois.
Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée,
Du faste des grandeurs autrefois entourée,
Dans le secret du cœur pourrait entretenir
De ses honneurs passés l'importun souvenir;
J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illusion fatale
Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours:
Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter:
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour
Fait mépriser les fers et l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.

Pourra-t-elle en effet penser, dans ses beaux ans,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le temps?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présents, et mes douleurs passées;
Cache-les à ton fils; et que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine.
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, et surtout à mon fils:
Il s'en alarmerait.

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

Obéide se donne,
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux;
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCÈNE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, sachez que nos hameaux

Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-temps cherché.

HERMODAN, à Sozame.

O ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.

Lui, poursuivre Sozame! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent et guerrier;
Il paraît accablé d'une douleur profonde:
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu qui, loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, et fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN, à Sozame.

Ses pleurs me sont suspects, ainsi que ses présents.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.
Ces esclaves brillants veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux, et je ne le crains pas.

INDATIRE, à Sozame.

Nous mourrions à tes pieds avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse ?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.
(A Sozame.)
Viens présenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuse, à ta fille promise,
Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous ?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage.
On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne ;
Pour aller recueillir des débris dispersés
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée ;
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour
Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin, dans ces grossiers climats,
Un esprit et des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée ;

Tous ces grands de la Perse, à ma porte rampants,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple industrieux les talents mercenaires
De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires :
J'ai pris un nouvel être; et, s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre et d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur :
Dans votre abaissement je vois votre grandeur;
Je vous admire en tout; mais le cœur est-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ses droits; ses bienfesantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On souffre en sa patrie; elle peut nous déplaire;
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

OBÉIDE.

Le ciel m'en donne une autre, et je la dois chérir,
La supporter du moins, y languir, y mourir;
Telle est ma destinée.... Hélas! tu l'as suivie!
Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De porter ce fardeau qui commence à peser.
Dans les lâches parents qui m'ont abandonnée
Tu trouveras peut-être une âme assez bien née,
Compatissante assez pour acquitter vers toi
Ce que le sort m'enlève, et ce que je te doi :
D'une pitié bien juste elle sera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma; revois, si tu le veux,

La superbe Ecbatane et ses peuples heureux :
Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéide.

SULMA.

Ah! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous seule, et votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai, ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare;
Sans état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux;
Tout m'est indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille?

OBÉIDE.

Cesse de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,
Ce cœur doit s'en punir : il se doit imposer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ose briser.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets,
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉIDE.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,
Il désigne Indatire, et je sais trop l'entendre:
Le fils de son ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix est donc fait?

OBÉIDE.

Tu vois l'autel sacré (1)
Que préparent déja mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses,
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir?

SCÈNE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle en ces forêts si chères;

(1) De jeunes filles apportent l'autel; elles l'ornent de guirlandes de fleurs, et attachent des festons aux arbres qui l'entourent.

Tu conduis tous mes pas ; je devance nos pères :
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :
L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amants de sa main libre et pure.
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres lois la contrainte importune,
Soumettent tristement l'amour à la fortune :
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi ;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière ;
Se plaît à partager ses travaux et son sort,
L'accompagne aux combats, et sait venger sa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire ?
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur ;
Je te l'ai déja dit, je l'ai dit à mon père ;
Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger;
Et même, en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?

Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien.... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire;
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les serments
Dont nos cœurs et nos dieux sont les sacrés garants?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces dieux dans ta superbe ville;
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présents de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand et juste maître
Préfère ce saint culte et cet autel champêtre
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis. (1)

INDATIRE.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos riants bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Persans!.... que dis-tu?.... les Persans!

INDATIRE.

Tu frémis.

Quelle pâleur, ô ciel! sur ton front répandue!
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉIDE.

Ah, ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père et le sien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parents, nos amis, tes compagnes fidèles
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

OBÉIDE, à Sulma.

Allons..... je l'ai voulu.

SCÈNE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (Des filles couronnées de fleurs, et des Scythes sans armes font un demi-cercle autour de l'autel.)

HERMODAN.

Voici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes serments, où jurèrent nos pères.
(A Obéide.)
Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères :
Notre culte, Obéide, est simple comme nous.

SOZAME, à Obéide.

De la main de ton père accepte ton époux.
(Obéide et Indatire mettent la main sur l'autel.)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant;
Et, toujours plus épris, et toujours plus fidèle,
De vivre, de combattre, et de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me soumets, grands dieux, à vos augustes lois;
Je jure d'être à lui.... Ciel! qu'est-ce que je vois?

(Ici Athamare et des Persans paraissent.)

SULMA.

Ah! madame.

OBÉIDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,
Quelle terreur subite a donc frappé son âme?
Compagnes d'Obéide, allons à son secours.

(Les femmes scythes sortent avec Indatire.)

SCÈNE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

Scythes, demeurez tous.....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange et le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien ?

SOZAME.

Quel sort impitoyable
T'a conduit dans ces lieux de retraite et de paix ?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proscrit ma tête ;
Viens-tu la demander ? malheureux, elle est prête ;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable et redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutez ; je m'en remets à vous :
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi, neveu de Cyrus ! et tu viens chez les Scythes !

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai ; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse ;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang ;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus ; et la première idée
Dont après son trépas mon âme est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené
Pour expier ma faute, hélas ! trop pardonnable :
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable ;

Elle accabla mon cœur: il la faut réparer:
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance:
C'est tout ce qui demeure aux enfants de Cyrus;
Tout le reste a subi les lois de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne:
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi sur le trône affermi
N'a quitté ses États pour chercher un ami;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton roi qui vient te rappeler,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
Tu sais quel est mon cœur, il n'est point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible;
Je vois trop les chagrins dont il est désolé;
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus temps; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Instruit bien chèrement, trop fier et trop blessé
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé,
Je mourrai libre ici..... Je me tais; rends-moi grâce
De ne pas révéler ta dangereuse audace.
Ami, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. O ciel! ô destinée!
O passion fatale à me perdre obstinée!
Il n'est plus temps, dit-il : il a pu sans pitié
Voir son roi repentant, son maître humilié!
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
Ciel! quel temps je prenais! à cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes :
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitants, mais de vaillants guerriers,
Qui, sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance;

Ils savent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami ; je les connais assez ;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,
L'honneur d'être comptés au rang de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux....

ATHAMARE.

Ah ! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge, et l'amour qui m'inspire :
Ma passion m'emporte et ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs États ?
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne ;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;
Pour mourir à ses pieds d'amour et de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende ? et que de la cruelle

Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, outrage mon honneur!
Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être;
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
Entre un Scythe et son maître a-t-elle à balancer?
Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse
Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté?

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.
Allons : si mes remords n'ont pu fléchir son père,
S'il méprise mes pleurs...., qu'il craigne ma colère.
Je sais qu'un prince est homme, et qu'il peut s'égarer;
Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,
Reconnaissant sa faute et s'oubliant soi-même,
Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême,
Quand il répare tout, il faut se souvenir
Que s'il demande grâce, il la doit obtenir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi! c'était Obéide! Ah! j'ai tout pressenti;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti:
C'était elle, grands dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes.....

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, seigneur;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels moments, d'une voix affaiblie
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un Scythe?

HIRCAN.

Eh quoi! cette nouvelle
A votre oreille encor, seigneur, n'a pu voler?

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler?
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire?
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'espérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu disparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel,
Qu'un long tressaillement, suivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Asile malheureux dont son père a fait choix:
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite,
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue
En touchant cet autel est tombée éperdue?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup-d'œil

Reconnu des Persans le fastueux orgueil ;
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes,
A l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné,
Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage ;
Elle aura rassemblé ces objets de terreur :
Elle imite son père, et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel saisissement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère ?
Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs,
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah ! lorsqu'elle m'a vu, si son âme surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise ;
Si, lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé !....
Si l'on me pardonnait ! tu me flattes peut-être ;
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait ? que ferai-je ? et quel sera mon sort ?
Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort !
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie ?

HIRCAN.

Elle l'aime, sans doute.

ATHAMARE.

Ah ! pour me secourir,
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.

Elle aime sa patrie.... elle épouse Indatire!....
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir :
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle absout ou condamne;
Ici vous périrez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivresse!
Age des passions! trop aveugle jeunesse!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchants livrés!

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?
(Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.)
Que veut le fer en main cette troupe rustique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique;
Ce sont de simples jeux par le temps consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers; la valeur les apprête :
Indatire y préside; il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclu de ces solennités;
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands dieux! vous me voulez conduire en sa présence.

Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est elle; je la vois. Tâche de désarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer....
Des chaumes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
Ah! peut-être elle y vit tranquille et satisfaite.
Et moi.....

SCÈNE II.

OBEIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournez pas;
De vos regards du moins honorez mon trépas:
Qu'à vos genoux tremblants un malheureux périsse.

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse;
C'en est trop.... Laisse-moi, fatal persécuteur;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Écoute un seul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare?
Dans l'état où je suis, que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Désespéré, soumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés :
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu sais déja peut-être
Que de mon sort enfin les dieux m'ont rendu maître;
Que Smerdis et ma femme en un même tombeau
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;
Qu'Ecbatane est à moi.... Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane est à toi : l'Euphrate, la Perside,
Et la superbe Egypte, et les bords indiens
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, et ma vie, et toute la nature,
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainsi que ta beauté,
Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté :
Que la pitié du moins le désarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?
Image de nos dieux, ne sais-tu que punir?
Ils savent pardonner. (2) Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel? et pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
Et chercher un pardon.... qui serait inutile?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois:

Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre;
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide respire ,
Prends pitié de mon sort.... et respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe! un vil mortel !

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme , un citoyen.... qui te passe en vertu?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus aplani la carrière ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi ; mon âme est dans tes mains;
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable;
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉIDE.

Ah ! que n'eus-tu plus tôt ces nobles sentiments,
Athamare!

ATHAMARE.

Obéide! il en est encor temps.
De moi, de mes États , auguste souveraine,
Viens embellir cette âme esclave de la tienne,
Viens régner.

OBÉIDE.

Puisses-tu loin de mes tristes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux!

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉIDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours!

ATHAMARE.

Obéide à la haine a consacré ses jours!

OBÉIDE.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah!... c'est pour mon malheur...

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici?
Dis-lui....

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère:
Il est fait; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir.
Sa vertu t'est connue; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'est dans la haine; et lui seul est coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient; sors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors; ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non; tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeste

Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au respect.
J'obéis.... Dieux puissants, qui voyez mon offense
Secondez mon amour, et guidez ma vengeance.

SCÈNE III.

SOZAME, OBEIDE, SULMA.

SOZAME.

En quoi! notre ennemi nous poursuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père.... il vous respecte.... il ne me verra plus:
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton suffrage,
Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins.... j'ai cru que sans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briser tes liens, de le suivre avec toi,
D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire, en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit:
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains et simples sans bassesse;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité;
Et surtout, de leurs lois vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader;
Pour la première fois, pourquoi m'intimider?
Vous savez si, du sort bravant les injustices,
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices;

S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir.... ainsi que ma misère.
Allez.... Vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur;
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, seigneur; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

QUELLE fête cruelle! ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

OBÉIDE.

Ah dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux.... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu.... j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuse! jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur; je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas!
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince....

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?
Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
Ce trait long-temps caché qui me fesait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop, c'est trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.

Hélas ! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous !
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime ?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.
Athamare est vaillant ; et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître ?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses États que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien ?
M'en croirez-vous ? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour ;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux ;
Il coûterait du sang ; le succès est douteux ;
Mon père expirerait de douleur et de rage ;
Enfin l'hymen est fait.... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois ;

Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il ? hélas !

OBÉIDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire ?

OBÉIDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, et que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

PENSES-TU qu'Indatire osera me parler?

HIRCAN.

Il l'osera, seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne.... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte.
Mais d'un tel désespoir votre âme est-elle atteinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivants ne parler qu'à genoux;
Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
Braver impunément un prince et sa puissance?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre; et ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.

Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
Ait senti comme moi le prix de sa beauté?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.
L'amour, la jalousie et ses emportements
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourments;
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel sait animer
Des mêmes passions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ses dessins,
Le fond de l'homme reste, il est partout le même:
Persan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc, je saurai le garder.

HIRCAN.

Vous hasardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hasarder?
Ma vie? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache:
Mon nom? quoi qu'il arrive, il restera sans tache:
Mes amis? ils ont trop de courage et d'honneur
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrète
Pourrait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi.... Qui tourne ici ses pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde se retire,
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès ;
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCÈNE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts?
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peux la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles :
Le dernier des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche, et plus grand, et plus considéré,

Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses désirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes:
On ne la trouve point dans le fond des déserts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as, si tu me sers;
Elle est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Ingrate en tous les temps, et souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice:

Ils n'ont su que servir ; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre ;
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers;
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie :
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés ;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Egal à toi sans doute, et non moins respectable.

ATHAMARE.

Élève ta patrie, et cherche à la vanter;
C'est le recours du faible, on peut le supporter.
Ma fierté, que permet la grandeur souveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juste au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujettes,
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que sans injustice on ne peut m'enlever :
Rends sur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta superbe audace,
A tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération,
Que l'univers estime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre;
Elle était ta sujette! ose-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas
Dès qu'on a le malheur de naître en tes États?
Le ciel, en le créant, forma-t-il l'homme esclave?
La nature qui parle, et que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y consens; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos États,
La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, et par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,
Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon âme est possédée;
Son amour : c'est le bien qui doit m'appartenir;
A moi seul était dû l'honneur de la servir.
Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire

Avant que les destins eussent pu t'accorder
L'heureuse liberté d'oser la regarder.
Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choisi pour époux;
Ma probité lui plut; elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée:
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence;
Fuis; cesse de troubler, si loin de tes États,
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire:
Si j'avais dit un mot, ardents à me servir,
Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.
Je descends jusqu'à toi: ma dignité t'outrage;
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage:
C'est assez, je suis homme, et ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait, notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;

Et tu veux me forcer dans la même journée
De souiller par ta mort un si saint hyménée!

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah! c'en est trop... suis-moi.

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN, à Indatire, qui est prêt de sortir.

Viens, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidèle.
Viens, le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai;
Allez... O cher objet! je te mériterai.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous suivre? il diffère!...

HERMODAN.

Ah ! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame !
As-tu vu sur son front des signes de fureur ?

SOZAME.

Quel en serait l'objet?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire;
Mais son trouble était grand. Sozame, je suis père:
Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner.... avançons; Athamare
Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare
De mes esprits glacés ; et mes sens éperdus
Trahissent mon courage, et ne me servent plus....
(Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)
Mon fils ne revient point... j'entends un bruit horrible.
(Au Scythe qui est auprès de lui.)
Je succombe.... Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, assemble au drapeau nos braves combattants.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout temps.

SOZAME, à Hermodan.

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN, se relevant à peine.

Oui, j'ai pu me tromper; oui, je renais.

SCÈNE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE, l'épée à la main; HIRCAN, suite.

ATHAMARE.

Aux armes!
Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez!
Où la trouver?

HERMODAN, effrayé et chancelant.

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE, à ses gardes.

Obéissez,
De sa retraite indigne enlevez Obéide;
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
Si quelque audacieux tentait de vains efforts,
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon fils saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieillesse et de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE, à ses soldats.

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière;
Fermez-lui ce passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs;
Achève.... N'oses-tu? Quoi! tu gémis!.... Je meurs.
Mon fils est mort, ami!...

(Il tombe sur un banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire et me suivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre:
Attends mon ordre ici.

(A ses soldats.)

Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME, se courbant vers Hermodan.

Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi....
Espère en la vengeance.... Il revient.... il soupire....
Hermodan!

HERMODAN, se relevant avec peine.

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront; ma douleur te le jure:
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espère; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattants.
Nos Scythes sont armés... Dieux, punissez les crimes!
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un père.

SCÈNE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O ma fille! est-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide.... hélas!

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces moments augmenter les horreurs.
(A Hermodan.)
Ton fils vient d'expirer; j'en suis la cause unique:
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, sous les miens, et dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire;
On se dispute encor ses membres qu'on déchire:
Les Scythes, les Persans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.
(A tous deux.)
Où voulez-vous aller et sans force et sans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.

J'ignore du combat quel sera le destin ;
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins;
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins :
Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse ;
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, et c'est dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCÈNE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, le Scythe qui a déja paru.

LE SCYTHE.

Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles!
Mon fils serait vengé! n'est-ce point une erreur?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, et le Scythe est vainqueur.
Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage:

Nous avons manqué d'ordre, et non pas de vertu;
Sur nos frères mourants nous avons combattu.
La moitié des Persans à la mort est livrée;
L'autre, qui se retire, est partout entourée
Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,
Où bientôt sans retour ils seront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourants qu'a fait tomber sa main,
Épuisé, sans secours, enveloppé soudain,
Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu.... Puissances souveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous serons vengés tous;
Nos lois, nos justes lois seront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel!.... Quelles sont ces lois?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées,

SOZAME, à part.

O comble de douleur et de nouveaux ennuis!

OBÉIDE.

Mais enfin, les Persans ne sont pas tous détruits;

On verrait Ecbatane, en secourant son maître,
Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien... Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon père!....

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.
Mânes de mon cher fils, que ton ombre en jouisse!
Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère et le seras toujours,
Qui de ta piété filiale et sincère
N'as jamais altéré le sacré caractère,
C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(Il sort.)

OBÉIDE.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?
Ah! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée!

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux?

OBÉIDE.

Je n'ose le prévoir.... je détourne les yeux.

SOZAME,

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah! laissez-moi mourir, seigneur, sans vous entendre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive sur l'autel.)

OBÉIDE, entre Sozame et Hermodan.

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire?
Quel est cet appareil terrible et solennel?

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir surtout, souverain de mon âme,
M'ont rendu cher ton fils.... mon sort suivait son sort :
J'honore sa mémoire, et j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie
Veut que de son époux une femme chérie
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des dieux, le sang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBÉIDE.

Moi, vous venger?.. sur qui?.. de quel sang?.. ah, mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit: les Persans sont à craindre;
Vous allumez la guerre, et ne pourrez l'éteindre. [5]

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;
Le sang d'un époux crie; et ton délai l'offense.

OBÉIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma voix:
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,

Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères ;
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin ;
Et que si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage ;
Que de deux combattants d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuple, qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance ;
Commandez, mais jugez : voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs, et notre loi.
Tremble.

OBEIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, et si je vous refuse ?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse ;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oser rejeter un droit si légitime.

OBÉIDE, après quelques pas et un long silence.

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah ! grands dieux !

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le serment?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels;
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en sûr, tu l'auras... mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté,
Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père,
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, après avoir regardé tous ses compagnons.

Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglants
Je vous rappellerai quand il en sera temps.

SCÈNE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

En bien! qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être
Où le plaisir secret de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De son monarque ingrat j'aurais percé le sein;
Il le méritait trop : ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes ressentiments sont changés en regrets.

OBÉIDE.

Avez-vous bien connu mes sentiments secrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel;
J'abhorre tes serments.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;
Vous savez quels tourments un refus lui prépare.
Après ce coup terrible... et qu'il me faut porter,
Parlez.... sur son tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage ;
Les Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage ;
Les enfants d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
Descendront du Taurus à pas précipités :
Les grossiers habitants de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

On en parle déja ; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, seigneur, de les persuader :
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander ;
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'ose t'en répondre ;
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre :
De quoi t'auront servi ta prière et mes soins ?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins ?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
Ce sang de tant de rois, que ta main va répandre,
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en est pas moins sacré.

OBÉIDE.

Il l'est... mais je suis Scythe... et le fus pour vous plaire:
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBÉIDE.

C'est assez, seigneur, j'ai tout prévu;
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.
Une invincible loi me tient sous son empire :
La victime est promise au père d'Indatire ;
Je tiendrai ma parole... Allez, il vous attend.
Qu'il me garde la sienne... il sera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage. [4]
Seigneur, le temps est cher, achevez votre ouvrage ;
Laissez-moi m'affermir ; mais surtout obtenez
Un traité nécessaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable;
Je vous en crois.... le reste est dans la main des dieux.

SOZAME.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux mon courage est vaincu :
Quoi qu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

SCÈNE III.

OBÉIDE, seule.

Ah ! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite ;
Tant de ménagement me déchire et m'irrite ;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver;
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche ;
Je fus esclave assez.... ma liberté s'approche.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

Enfin je te revois.

SULMA.

Grands dieux ! que j'ai tremblé
Lorsque, disparaissant à mon œil désolé,
Vous avez traversé cette foule sanglante !
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente ;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! quel hyménée ! et quel sort rigoureux !

OBÉIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel ! on m'aurait dit vrai !... quoi ! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé !

OBÉIDE.

Moi! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces âmes de fer, et dont la dureté
Passa long-temps chez nous pour noble fermeté;
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir!....
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
Mais généreux, sensible, et si prompt à sortir
De ses iniquités par un beau repentir!
Qui? moi! complaire au Scythe!... O nations! ô terre!
O rois qu'il outragea, dieux, maîtres du tonnerre!
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer!
Puisse leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la discorde et la guerre intestine,
Acharnant les époux, les pères, les enfants,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirants,
Sous des monceaux de morts avec eux disparaître!
Que le reste en tremblant rougisse aux pieds d'un maître!
Que, rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil!
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage!
Où vais-je m'emporter? vains regrets! vains éclats!
Les imprécations ne nous secourent pas.
C'est moi qui suis esclave, et qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui?

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours; et s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je suis descendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi, plein d'amour et d'espoir;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème,
Il met tout à mes pieds; et tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels
Qui du sang des humains arrosent les autels,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
Eux-mêmes arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

Non: ils la porteraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient sanglante, et leur glaive sacré
De son sang par mes coups épuiserait ses veines.

SULMA.

Se peut-il?...

OBÉIDE.

Telles sont leurs âmes inhumaines;
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé;
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé;
Sa vengeance est sans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père
Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause ?

OBÉIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissements à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah ! vous rendez la vie à mes sens effrayés.
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉIDE.

Sulma !...

SULMA.

Vous frémissez.

OBÉIDE.

Il faut qu'il s'accomplisse.

SCÈNE V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN; Scythes armés, rangés au fond, en demi-cercle, près de l'autel.

SOZAME.

Ma fille, hélas! du moins nos Persans assiégés
Des pièges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.
(A Obéide.)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des serments est une loi suprême,
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'est assez; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Persans le sang sera sacré
Sitôt que cette main remplira vos vengeances?

HERMODAN.

Tous seront épargnés: les célestes puissances
N'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(On amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui et Hermodan.)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéide !
Prends ce fer, ne crains rien ; que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout temps réservé :
On y verra ton nom ; c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
Grâces aux immortels, tous mes vœux sont remplis;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains, en m'immolant, que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté;
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

SULMA.

Ah, madame !...

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!
Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
Athamare est mon prince; il est plus... je l'adore;
Je l'aimai seul au monde... et ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un sang criminel doit laver son injure....
(Levant le glaive entre elle et Athamare.)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens...
Il l'est.... sauvez ses jours.... l'amour finit les miens.
(Elle se frappe.)
Vis, mon cher Athamare; en mourant je l'ordonne.
(Elle tombe à mi-corps sur l'autel.)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon sang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne;
Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide!
(Il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi.
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.
(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères?

ATHAMARE.

Dieux! de tous mes tourments tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare; et j'ai payé tes jours.

Auteur infortuné des maux de ma famille,
Ensevelis du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort,
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort...
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.
Scythes, que la pitié succède à la justice.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DES SCYTHES.

[1] . . . . . Mon père veut un gendre :
Il ne commande point, mais je sais trop l'entendre.

[2] . . . . . Appui de ma vieillesse,
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon allégresse.
Tout est prêt, on t'attend.

SOZAME.

[3] . . . . . Je vous l'ai déclaré ;
Je révère un usage antique et consacré.
Mais il est dangereux : les Persans sont à craindre ;
A se venger sur vous vous allez les contraindre.

OBÉIDE.

[4] . . . . . C'est assez : seigneur, j'ai tout prévu,
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

NOTES.

(1) JAMAIS le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

LA FONTAINE, *Philém. et Baucis.*

(2) Grands dieux, qui la rendez comme vous adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable!

CORNEILLE, dans *Cinna.*

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÈCE DRAMATIQUE.

Représentée sur le théâtre de Ferney, au mois de septembre 1767.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de Henri IV.

HENRI IV. Suite.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le marquis.

MADAME AUBONNE, nourrice.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques, guerriers, gardes.

La scène est dans le château de la comtesse de Givry, en Champagne.

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÈCE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT de la maison est à une table, UN COURRIER, en bottes, à côté. Madame AUBONNE, nourrice, coud, et BABET file à un rouet. UNE SERVANTE prend des mesures avec une aune, une autre balaie.)

L'INTENDANT, écrivant.

Quatorze mille écus!... ce compte perce l'âme....
Ma foi, je ne sais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh! oui.

BABET.

Que ce jour sera beau !
Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître !

Mme AUBONNE, cousant.

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mme AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfants.
Ris tant que tu pourras ; chaque chose a son temps.

LE COURRIER, à l'intendant.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère....
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vite.

Mme AUBONNE.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince !

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard!

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret
En ayant apporté, s'étaient laissés surprendre:
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(Madame Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou; une servante qui balayait s'approche, et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

Mme AUBONNE, se levant.

Les pauvres gens!

BABET.

Eh bien?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, écrivant.

Le roi....

Quatorze mille écus en six mois...

LE COURRIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, écrivant.

Je m'y perds quand j'y pense!...

Le roi les rencontra.... son auguste clémence....

BABET.

Leur fit grâce sans doute?

(Ici tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus;

Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois, dit-il, est mal en équipage,

Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

TOUS, ensemble.

Le bon roi! le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout : le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;

Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

Mme AUBONNE.

Je l'aime!

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse admise à l'audience
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me pressent de même au milieu des combats.

LE COURRIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Mme AUBONNE, se remettant à l'ouvrage.

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir, près d'un couvent...

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras;
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus! et cela clair et net!...
On en doit la moitié.... Va vite.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.

(Il sort.)

BABET, reprenant son rouet.

La nourrice toujours dans son chagrin persiste;
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement, et j'en suis bien marri.

Mme AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mme AUBONNE.

Notre marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;
Il n'a point d'amitié; le mal est sans remède.

Mme AUBONNE, cousant.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, écrivant.

Les vices de l'esprit peuvent se corriger;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

Les acteurs précédents; GUILLOT, accourant.

GUILLOT.

Ah! le méchant marquis! comme il est malhonnête!

Mme AUBONNE.

Eh bien! de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul; mais deux!

BABET.

Bon, c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté; tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

Mme AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, écrivant.

La chose est mal pourtant... Madame la comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens; et Guillot est le fils d'un fermier.
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut-être.

165351

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai?.... Tu dis
Que je plais à monsieur?

GUILLOT.

Oh, tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc?

Mme AUBONNE.

Quelle sotte folie!
Le marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, et qui dans la maison
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même:
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file;
Ils vous écrêment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet; parbleu, chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesants soufflets que j'ai reçus en gage.

Mme AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh!... j'entends si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT, se levant.

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah! tous les grands seigneurs se ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant...
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident :

C'est un brave seigneur, et que partout on vante;
Madame la comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III.

Les acteurs précédents ; LE MARQUIS. (Tous se lèvent.)

LE MARQUIS.

Mon vieux feseur de comte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille bonne...
(A Guillot.)
Ah ! te voilà, maraud ; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et surtout moi présent,
Pour te mieux corriger, je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grâce!
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

Mme AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant,
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse et pour d'autres plaisirs.
J'ai très peu d'écus d'or, et beaucoup de désirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là? quoi, dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner:
Je vois qu'il a raison.

Mme AUBONNE.

Fi! quel discours infâme!
Soyez plus généreux, respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mme AUBONNE, pleurant.

L'ingrat!

GUILLOT, dans un coin.

Il a l'âme bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi! vous, méchant!

LE MARQUIS.

Eh! si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime.... comme il m'aime... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, écrivant.

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(A Guillot qui est dans un coin.)
Donnez-m'en donc bien vite.... Ah, ah, je t'aperçois;
Attends-moi, malheureux!

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents; LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! qu'est-ce que je vois!
Je le cherche partout : que ses mœurs sont rustiques!
Je le trouve toujours parmi mes domestiques.
Il se plaît avec eux; il m'abandonne.

Mme AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice,
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mme AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Étant cru mort long-temps, vous sauvâtes sa vie :
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laissez-moi lui parler.

Mme AUBONNE.

Dieu veuille que madame
Par ses soins maternels amollisse son âme!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE, à l'intendant.

Et vous, tout est-il préparé?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte;
Cela pourra monter tout au moins.... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe?

Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(A ses gens.)
Laissez-moi, je vous prie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repoussé ma tendre complaisance;
Que vos maîtres divers et votre précepteur,
Par leurs soins vigilants révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez;
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
Fesait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;

Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux:
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du seul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insppuortable.
Vos pareils sont polis; pourquoi? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu;
Leur âme en est empreinte; et si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Domter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive et la courtise:
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez; madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentiments.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, se détournant.

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toujours ;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs,
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon âme en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,

Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire ;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tont mon sang ; sûr que je trouverai
Auprès de vous, madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.
Mon fils sans doute aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà.... mais....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT prend la main du marquis et la baise.

Je révère,
Pose chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va.... je suis très content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare ;
Le mien s'épanouit..... Quel bruit, quel tintamarre!

SCÈNE VII.

Les acteurs précédents. Plusieurs domestiques en livrée et d'autres gens entrent en foule. GUILLOT, BABET, sont des premiers. JULIE, LA NOURRICE dans le fond; elles arrivent plus lentement. LA COMTESSE DE GIVRY est sur le devant du théâtre avec LE MARQUIS et CHARLOT.

GUILLOT, accourant.

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi ; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin ; mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive sitôt ; c'est ce soir qu'on l'attend :
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis.... je rougis ; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déja lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il est très beau.... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh ! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, allant et venant.

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *c'est lui*, la chose est claire.

L'INTENDANT, arrivant à pas comptés.

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié surdorée,
D'excellents pâtissiers, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, et des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors et des trompettes,
Des feseurs d'acrostiche, et des marionnettes.

Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins ;
On le crie au village, et chez tous les voisins ;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire ;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

(Ils sortent : la comtesse reste avec la nourrice.)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus :
Il servira le roi ; je ferai sa fortune ;
Je veux qne cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console et qui charme la vie.

Mme AUBONNE.

Vous me rendez confuse, et mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne ?

Mme AUBONNE, tristement.

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mme AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mme AUBONNE.

Mon fils !... madame... allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave et clément qui sait plaire et combattre,
Qui conquit à la fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros, et des belles.

CHARLOT, dans un coin.

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous ?

Mme AUBONNE.

Très belle et très bien mise.
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement.... il a le cœur fort tendre :
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre ;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh, mon Dieu ! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vite.

(Il sort.)

Mme AUBONNE.

Eh bien! belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché,
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer:
Il ose être jaloux, et ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère:
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!
Ses airs, et son ton brusque, et sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une âme honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mme AUBONNE.

Parlez net;
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï?

JULIE.

Tout autant qu'haïssable ;
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer :
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle ;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentiments, mes chagrins, et mes vœux.

Mme AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourrice ?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne !

Mme AUBONNE.

Hélas !

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la comtesse à différer la chose ?
Tu sais la gouverner, ton avis en impose ;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer...
Mais réponds donc.

Mme AUBONNE.

Hélas !... oui, ma belle Julie...
(En pleurant.)
Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, Mme AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli!... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

Mme AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques:
Il fut blessé, madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour;
Oui, je voudrais servir Henri quatre et madame.

JULIE, à madame Aubonne.

La bonne, vous pleurez!

Mme AUBONNE.

J'en ai sujet: mon âme
Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE.

Quoi! pouvez-vous sans joie et sans vous attendrir

Voir un fils si bien né, si rempli de courage,
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

Mme AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste; il est touchant, ma bonne.
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?... çà, dites-moi, Charlot...
Non... Monsieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot... convient mal... à toute sa personne!

Mme AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma bonne!...

Mme AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le marquis?
L'art n'a rien pu sur l'un; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mme AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui...
Je voudrais répéter... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas....

JULIE.

Cela n'est point étrange:
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos courtisans attirent les regards;
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait...
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez... mais le respect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon dieu non...
Vous chantez à merveille; et votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera le cadence.
Asseyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

Mme AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(Elle s'assied ; ils dansent, et Charlot chante.)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher
Sans chercher
Le danger?

On meurt à ses yeux sans espoir
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, après avoir dansé un seul couplet.

Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame,
C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût sans doute ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent surtout exciter ma colère:
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre...
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mme AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, etc.

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux

Le maître est dans vos yeux.
Ah ! si de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, etc.
On meurt à ses yeux sans espoir ;
On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III.

LE MARQUIS entre, et les voit danser, pendant que Mme AUBONNE est assise et s'occupe à coudre.

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir !... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? et les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur le méritait; il l'osait espérer.
(En montrant Julie.)
Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême;
Ses ordres sont sacrés ; chacun doit les remplir :
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mme AUBONNE.

C'est très bien riposté ; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Écoute, mon garçon ; je te défends... à toi,
(Charlot le regarde fixement.)
De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

Mme AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh! comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.

Je ne le puis souffrir près de vous... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mme AUBONNE.

Vous méritez, monsieur, une telle algarade ;
Vous vous faites haïr, et ce ton vous dégrade.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect :
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse ;
Mais...

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS, menaçant Charlot.

Si...

CHARLOT.

Quoi ! si ?

Mme AUBONNE, se mettant entre deux.

Mes enfants, paix ! paix ! paix !
Eh, mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout à l'heure ;
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi, j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, monsieur, je sais ce que je doi;
(En regardant Julie.)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue;
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'âme assez frappée.
A mon côté, monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! misérable...

JULIE.

Encore!

Mme AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place:
Tout ira bien, cédez, quoique très offensé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.
(Il sort.)

Mme AUBONNE.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut;
Je n'aurais pas beau jeu: c'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV.

JULIE, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis:
Qu'ai-je fait! non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi! tu me serviras?

Mme AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

Mme AUBONNE.

O fortune! ô destin! que tout change à ton gré!
Du public cependant respectons l'allégresse.
Trop de monde à présent entoure la comtesse;
Comment parler? comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel?

JULIE.

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse :
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

Mme AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler...
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

Mme AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudents, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mme AUBONNE.

Hélas ! tout dès long-temps trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mme AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes...
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir :
Je serai juste.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

SCÈNE V.

JULIE, Mme AUBONNE, BABET.

BABET, accourant avec empressement.

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

Mme AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins;
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillants caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savants.
Ce spectacle admirable attirait les passants:
Les filles l'entouraient; toute notre séquelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts,
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; et Charlot au contraire
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menace Charlot, et Charlot n'a rien dit.
Ce silence au marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire,
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre

JULIE.

Ah! Charlot est blessé!

BABET.

Non, il s'est lestement

SCÈNE VII.

Les acteurs précédents; L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en est plus temps.

Mme AUBONNE.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mme AUBONNE, en pleurant.

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée; et presque au même instant,
Pour préparer madame à cet évènement,
J'empêche si je puis qu'on n'entre et qu'on ne sorte :
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible et si tendre;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat!
Je plains son fils.... le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mme AUBONNE.

Quelle mort! et par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant :
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les lois sont bien dures.

BABET, à Guillot.

Charlot serait perdu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir.
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource?

GUILLOT, à Babet.

Écoute :

Il en disait de moi l'an passé tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous-dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfants, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déja tout appris.

Mme AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.

(Elle sort.)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit et des cris chez madame !

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon âme
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupe de gardes; CHARLOT, au milieu d'eux.

CHARLOT.

J'aurais pu fuir sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tue par eux.

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.
(à l'intendant.)
Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat, vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon âme,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,

Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle...
Adieu.... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET, à ceux qui emmènent Charlot.

Messieurs, de grâce,
Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCÈNE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour
Rendent ses yeux éteints à la clarte du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras:

Par une fausse-porte elle s'est éclipsée.
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.
Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?
Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grâce,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'État, déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille !

SCÈNE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours! ah, mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi! Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne dansera point, plus de fête... Ah! madame!
Que de maux à la fois!.... tout cela perce l'âme.

JULIE.

Charlot est en prison!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin:
Chacun vous aidera; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

JULIE.

Madame sort déja de ses appartements.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents, LA COMTESSE, soutenue par deux suivantes.

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT, à Babet.

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(Ils sortent.)

LA COMTESSE, se jetant dans un fauteuil.

O ma chère Julie! en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère; et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée;
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort.... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.

Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah, Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;
Il plaindra les horreurs où mon âme est ouverte;
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grâce?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, en pleurant.

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère...

LA COMTESSE, se levant.

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime.
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère.... et je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance et de peine;
Ma douleur me suffit.

(On entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine?

(Le peuple, derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi! [2]

SCÈNE V.

Les acteurs précédents, Mme AUBONNE.

Mme AUBONNE.

Ce n'est pas lui, madame, hélas! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue;
J'avais pris des chevaux; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.

Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grâce.

LA COMTESSE.

Quoi ! malheureuse ! as-tu paru devant le roi ?

Mme AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi :
Ce monarque adoré ne rebute personne ;
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne :
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit ? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours !
Laisse-moi.

Mme AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère :
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je ? juste Dieu ! pourrais-je m'en flatter ?
Ah ! Julie, entends-tu ?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

Mme AUBONNE.

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la Ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière ;
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras ;
Ce malheureux enfant touchait à son trépas:

Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange etait fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler.
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie ! heureux jour ! heureux crime !

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCÈNE VI.

Les acteurs précédents, LE ROI et toute sa cour, CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends grâces au ciel dont la bonté suprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère;
Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, madame, ont couru vos aïeux.
Déja nos ennemis approchent de ces lieux;

Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE CHARLOT, ou LA COMTESSE DE GIVRY.

Je sais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits,
Une très bonne mère, et s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mme AUBONNE, *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....

. . . . . .

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô ciel! il vient chez moi!

SCÈNE V.

LE COURRIER, *en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

JULIE.

Charlot sera sauvé

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à peu près d'une lieue,
Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.*

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*

Ah! monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, madame; ici le roi m'envoie:
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(*A Julie qui veut sortir.*)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, madame, et sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.

(*Il s'assied entre elles.*)

Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi:
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah, l'âme grande et bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... Ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique:
On le crut mort long-temps; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainsi que tout l'État, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs:
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe: ah, grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.
Mais.... serait-il bien vrai?...

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur;
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur,
Craignant en disant vrai de passer pour menteuse;
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret avec soin cacheté,
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.
Le billet déposé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.
Le soldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourments,

D'un air simple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture :
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé : des témoins entendus
Sur le lieu, sur le temps, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il sait sonder les cœurs :
Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable et brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas! c'est le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je : oui, c'est lui; je l'ai vu :
Frappé de son aspect, j'en suis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon âme.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,
Que la triste nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant : mais on espère encore
Qu'il pourra réchapper : sa mère vous implore;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE VII.

Les acteurs précédents, Mme AUBONNE, CHARLOT.

Mme AUBONNE, *se jetant aux pieds de la comtesse.*

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous :

Je dois vous pardonner, puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(*La porte s'ouvre : Charlot paraît avec tous les domestiques.*)

CHARLOT, *dans l'enfoncement, avançant quelques pas.*

O destinée affreuse!
Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils!

CHARLOT.

Vous! ma mère!

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O ciel! je te bénis.

LA COMTESSE, *le tenant embrassé.*

Oui, reconnais ta mère; oui, c'est toi que j'embrasse;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(*Le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, marquis.

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Mon fils!

CHARLOT, marquis.

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ,

Jouée à la campagne en 1767.

PRÉFACE.

L'Abbé de Chateauneuf, auteur du Dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante :

« Molière nous cita mademoiselle Ninon de « l'Enclos, comme la personne qu'il con- « naissait sur qui le ridicule fesait une plus « prompte impression, et nous apprit qu'ayant « été la veille lui lire son *Tartuffe* (selon sa « coutume de la consulter sur tout ce qu'il « fesait), elle l'avait payé en même monnaie « par le récit d'une aventure qui lui était arrivée « avec un scélérat à peu près de cette espèce, « dont elle lui fit le portrait avec des couleurs « si vives et si naturelles, que si sa pièce n'eût « pas été faite, nous disait-il, il ne l'aurait ja- « mais entreprise, tant il se serait cru incapable « de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait « que le Tartuffe de mademoiselle l'Enclos. »

Supposé que Molière ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à composer sa comédie du *Tartuffe*, s'il ne

l'avait pas déja faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de Ninon de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment, et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en fesant le signe de la croix, que, si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très bonnes in-

tentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par-devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes gages, qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'Enclos fit à Molière. Tout le monde sait que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'Enclos racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie, qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques

intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût, sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes: c'est une mode qui était trop commune du temps de Ninon. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jours. Boileau même, dans ses premières satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers; ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait Ninon sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 121 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa « raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, « elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y « avoir qu'une même morale pour les hommes « et pour les femmes. Suivant cette maxime, qui « a toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a « ni exemple ni coutume qui pût lui faire ex- « cuser en elle la fausseté, l'indiscrétion, la ma- « lignité, l'envie, et tous les autres défauts, qui, « pour être ordinaires aux femmes, ne blessent « pas moins les premiers devoirs de la société.

« Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger « des passions selon ce qu'elles sont en elles- « mêmes, l'engage aussi, par une suite néces- « saire, à ne les pas condamner plus sévèrement « dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour « cela, par exemple, qu'elle n'a jamais pu res- « pecter l'autorité de l'opinion dans l'injustice « qu'ont les hommes de tirer vanité de la même « passion à laquelle ils attachent la honte des « femmes, jusqu'à en faire leur plus grand, ou « plutôt leur unique crime, de la même manière « qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, et « que la probité, qui comprend toutes les autres, « est une qualification aussi inusitée à leur égard « que si elles n'avaient aucun droit d'y pré- « tendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle Ninon l'Enclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.

Mme AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien
PICARD, } goût.

La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil; voilà tout ce que j'aime:
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.

Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre fredaine.
Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose ;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et jusqu'à l'avocat ; c'est le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talents.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps,
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent ;
Leur gaieté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent ;
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas ;
La bonne compagnie en fait très peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée et revêche,

Sotte, un oison bridé devenu pie-grièche;
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux-esprits:
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante, et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée, et Clélie, et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite (1).
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie:

(1) Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Dans des temps malheureux il arrangea mon bien ;
Je dois tout à ses soins ; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance :
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance ;
Elle occupe le cœur ; je n'ai point de parents,
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfants.

LE JEUNE GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique estime ;
Il eut mille vertus ; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.

Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cents mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir ; il l'a dit devant moi :
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :
Oui, je suis débauché ; mais, parbleu, j'ai des mœurs ;
Je ne dois rien, je suis fidèle à mes promesses ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses ;
Je bois sans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

LE JEUNE GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond ; sa conduite est austère ;
Il lit les vieux auteurs, et ne les entend guère ;
Il méprise le monde : eh bien ! qu'il soit un jour
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour ;

Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux :
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage!
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déja dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit;
Mais un jeune pédant, fût-il très estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

LE JEUNE GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige :
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

LE JEUNE GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, M. GARANT, en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesants.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilants,
Sans mon activité.....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor !

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigents;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas sans doute oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!.... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

LE JEUNE GOURVILLE.

Rien.

NINON, le contrefesant.

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfants.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens, et la raison
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lesé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh! oui : son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchants.

NINON.

Eh bien! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique ;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre !
Tout est réglé, monsieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,

Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les lois de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur est très fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois ;
C'est mon opinion.... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés ; je réponds du succès.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentiments... une allure mauvaise.
Je crains que s'il etait un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
Point d'excès ; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne merite guères.

NINON.

Comment donc ?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédierons; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai....
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous savez, le monde...

NINON.

Ah, monsieur!

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Être considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète.

NINON.

Et surtout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

Ah ! la lourde cassette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,
Étant contraint de fuir, Gourville me laissa ;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puisa ;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfants le peu qu'il en demeure :
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.
(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours, je sais compter.

LE JEUNE GOURVILLE.

L'adorable Ninon !

NINON, à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon :
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité ; la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé ; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés ?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés ?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, et les pauvres gémissent :
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu...

(Il fait deux pas et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh, fi donc !

M. GARANT, revenant encore, la tirant à l'écart.

La débauche, hélas ! de toute espèce,

A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi ?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame...
(Bas à Ninon.)
Il est très inconstant.

NINON.

Ah ! cela perce l'âme.

M. GARANT.

Il a déja séduit notre voisine Agnant :
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon dieu ! le méchant !
Courtiser une fille ! ô ciel ! est-il possible ?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

M. GARANT, à Ninon.

Un mot dans votre oreille.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'est mauvais signe...

NINON, à M. Garant qui sort.

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCÈNE V.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Que vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

LE JEUNE GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule :
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés :
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son âme :
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savants sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré;
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(En élevant la voix.)
J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû;
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu,

Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus*,
Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus.
Hem! qui? quoi? m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit; fi! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin?
Enfin il a compris ce qu'il devait entendre;
Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission:
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différents,
Alors que son caprice a formé ces enfants.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur:

J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains :
Il a le cœur très bon, je le sais ; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée ;
De sa sotte raison la mienne est étonnée :
Je lui parlerai net, et je veux à la fin,
Pour la débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaieté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains, et dupe des sots mêmes.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de synderèse et de componction,

La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages sont faits?
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez:
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'ailleurs je suis très bien déja dans la maison;
A la mère toujours je dis qu'elle a raison;
Je bois avec le père, et chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GOURVILLE L'AINÉ, tenant un livre; LE JEUNE GOURVILLE. Tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'es-tu donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir? pourquoi se refuser à tout?
Être sans amitié, sans plaisirs, et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde, en attendant, sois très sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,

Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends, malgré toi, te donner du plaisir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, monsieur: j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut arriver des choses bien fatales:
Déja monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

LE JEUNE GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voi
Que déja son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il met discrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles:
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter:
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;

Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux ;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec personne.

LE JEUNE GOURVILLE.

Quoi! tout seul, dans un désert?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE, en riant.

Madame Aubert!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh oui, madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

LE JEUNE GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui: mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chez sa cousine?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, oui.

LE JEUNE GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Elle-même; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir; et je préfère un trou,
Un hermitage, un antre....

LE JEUNE GOURVILLE, en l'embrassant.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AINÉ, seul.

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abîme;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(Il s'assied et ouvre un livre.)
Que Garasse a raison! qu'il peint bien, à mon sens,
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!
(Il lit encore.)
C'est bien dit: oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchants je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusements, les spectacles, les belles.
(Il se lève.)
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs!
De se dire en secret, me voilà sans désirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon âme est un roc au milieu de l'orage!
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop: pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et, malgré ses écarts, elle a des sentiments

Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres temps.
Mais....

(Il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.)

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AINÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien! mon très cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y suis très résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde:
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah, que vous m'obligez! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh ! eh !...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'on me l'a dit .. Mon Dieu, je vous les laisse;
Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très juste et très bon; mais il est inutile:
La maison est à vous; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux ; mais l'honneur a ses droits ;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je sans rougir dire à ma bienfaitrice :
Sortez de la maison, et rendez-vous justice ?
Cela n'est-il pas dur ?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.

Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi !

M. GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains!... Grâce au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginias pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent ;
Mais avec l'air honnête, avez toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance.
Nous avons concerté que de cette maison
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.

Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, l'idée est profonde ; oui, les dévots, les sages,
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante;
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La vertu !

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un margaillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(Il lève son genou.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, en signant.

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien ; et puis chez ma cousine ,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier :
Il est dans sa maison de doctes assemblées ,
Des conversations utiles et reglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savants pleins de grec, de brillants orateurs ,
Avec quelques abbés , gens de l'académie ,
Tous petris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate ;
Je suis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte!
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savants et vertueux.

Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre :
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AINÉ.

NINON, à Gourville l'aîné.

Ah! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très bien à la philosophie :
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais!... j'espère...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Des docteurs très savants.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez : c'est fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur ;
En savez-vous la cause ?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement.
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre ;
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté ;

Faux... avec fausseté. Ses allures secrètes.
Sombres....

NINON, riant.

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez ?

NINON.

La chose est-elle bien certaine ?

M. GARANT.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine ;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir ;
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, et je le déshérite :
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfants à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté ;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous ?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Ecoutez... Cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Était-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord :
De notre ami défunt c'était le coffre-fort :
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune ?

NINON.

Non,
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,

Madame Esther, vous garde une amitié constante ;
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

NINON.

A la cour ! moi, monsieur ! que le ciel m'en préserve !
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raison ;
Et votre sentiment est ici ma leçon.
(Il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)
Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, et d'une amitié pure :
Je suis riche, il est vrai ; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh, oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cents mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.

Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance :
Il faut que le crédit augmente votre aisance ;
Que des prudes surtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune :
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien ?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire....
Vous voulez m'épouser ?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits :
C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospère
Des deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces désirs puissants ;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,

Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état;
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance;
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'est un frein respectable ; et si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien, j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh, mon dieu, c'est par là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui; la monnaie est fausse, elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah ! je me doutais bien que votre âme éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit!... quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu! finissez donc ; vous me tournez la tête :
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! et mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, le contrefesant.

Ce soir, mon marguillier.

SCÈNE VI.

NINON, seule.

QUEL indigne animal, et quelle âme de boue !
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue;

Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux.
J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute;
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier... J'ai souvent même envie,
Tu le sais, et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon ! attendons-nous y ! quand le bien te viendra,
D'autres amants viendront; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure ;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent ;
Sur son large visage on voit tout son mérite,
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
Des gens qui ne sont pas seulement ses parents.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talents ;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien ! que fait cela ? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra...
Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera ?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime ?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vite à présent !
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,
Se moquer, en riant, des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps : on ne rit pas toujours ;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie ;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère,

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisement.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ses affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi ? pour en douter quelles raisons as-tu ?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi; j'ai des yeux, j'ai vu
Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause:
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne:
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;

Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon! ce M. Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déja maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec mystère,
A dit à son cocher... Cocher, chez le notaire.
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête
Ce soir de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons: plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AINÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE L'AÎNÉ, dans le fond.

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, né sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monsieur, tombé par terre ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que son sein m'engloutisse !

PICARD.

Et quoi donc ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit...

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE L'AÎNÉ s'assied.

Je ne puis me tenir : ah ! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(Ils se mettent à ses côtés et allongent le cou.)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages :
J'y vais ; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable,
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, jusqu'à présent
La chose est très commune, et le mal n'est pas grand.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y gagne, j'y prends goût; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu se continue ; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,

Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente ;
Il sort, je reste seul ; je n'osais demeurer ;
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné partout, me dit-elle ; il est tard :
Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuierais... J'accepte cette fête :
Le repas était propre, et très bien ordonné ;
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas ! oui : ce vin grec la rendait plus jolie ;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs :
Je l'entendais parler, je la voyais sourire
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'époux est très fâcheux ·
Il m'applique un soufflet · je suis assez colère ;
J'en rends deux sur-le-champ : nous nous roulons par terre;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait;
Et j'entendais de loin madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE L'AINÉ.

Ni toi non plus, Lisette?

LISETTE.

Très peu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi qu'il en soit, meurtrissants et meurtris,
Nous heurtons de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier et la rue:
On crie, on nous sépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille ecus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh, madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AINÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE, tout essoufflé.

Ah, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette, à part.

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.

(Prenant Lisette à part.)

Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

O ciel ! madame Aubert serait dans la maison ?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion !
Ah ! de grâce, oubliez ma sottise effroyable.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah ! passez-moi ma faute, elle est très excusable.
(Allant à Lisette.)
Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh, mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous. qu'a-t-on donc fait ici ?

(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE L'AÎNE, sur le devant.

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte, et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

(A lisette, il lui parle à l'oreille.)
Picard, garde la porte.... Et toi.... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais ; comptez sur moi.

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette.

Par ton seul savoir-faire.
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi ! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation ?

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est moi qui meurs de honte.

LE JEUNE GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.
(Revenant à Gourville l'aîné.)
De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quel galimatias!

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

LE JEUNE GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que dites-vous? après un bruit si violent?

LE JEUNE GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très décent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! vous êtes trop bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Toujours tendre et fidèle,

Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.

(Il sort.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère est un bon cœur, il oublie aisément ;
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe ?

SCÈNE IV.

GOURVILLE L'AINÉ, M. L'AVOCAT PLACET, en robe.

L'AVOCAT PLACET, toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Très humble serviteur.

L'AVOCAT PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, monsieur Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'en ai bien de la joie ;
Je les revère tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'AVOCAT PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause...

L'AVOCAT PLACET.

Vous devez être instruit...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

En deux mots je l'expose.

L'AVOCAT PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement;
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant;
Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'AVOCAT PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui, moi, monsieur?

L'AVOCAT PLACET.

Vous-même : et votre procédure

Par madame sa mère est remise en mes mains :
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour et tous vos beaux mysteres,
Colorés d'un vernis de maximes austères.
A nos yeux clairvoyants le poison s'est montré.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle!

L'AVOCAT PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas :
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi?

L'AVOCAT PLACET.

Que votre eloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! c'est une coquine ; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Les serments coûtent peu, monsieur, aux hypocrites ;
Et chez madame Aubert vos infâmes visites,
Le viol dont partout vous êtes accusé,
Un mari trop benin par vous de coups brisé,
Ont fait connaitre assez votre affreux caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel !

L'AVOCAT PLACET.

Poursuivons... vous connaissez la mère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui donc ?

L'AVOCAT PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre parfois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille ; et très peu me soucie
De la famille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'en sais rien du tout.

L'AVOCAT PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'AVOCAT PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée :
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien ;
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets doux ;
Que tout ceci se passe en secret entre nous ;

Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le diable vous emporte et vous et vos billets :
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'AVOCAT PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, vous êtes fou.

L'AVOCAT PLACET.

J'avais l'intention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche :
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;
Les lois sauront punir ces excès d'infamie ;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GOURVILLE L'AINÉ, seul.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu :

Je joue et je perds tout: certaine Aubert maudite
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite;
Je bois, on m'assassine: en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE L'AINÉ, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, accourant.

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée

Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande :
Tout retentit des cris de la dame en fureur ;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur ;
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés ,
Pour y mieux parvenir , sont avec elle entrés.
Déja l'on verbalise.

GOURVILLE L'AÎNE.

Eh bien , que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez , j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse á ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah, la femme est si faible!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est très vrai, ma reine;
Vous passez volontiers de l'amour à la haine:

Des exemples frappants le montrent chaque jour ;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières ;
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières :
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette :
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

LE JEUNE GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'âme émerveillée ;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère :
Mais on voit des marchés non moins extravagants,
Et Paris est rempli de ces évènements.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie ;
Tout passe et tout renaît ; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra !

Comment sauver Agnant, cette fille si chère !
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet, et de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déja cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Au fond je suis fache que mon espiéglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant :
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui ; mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe :
Elle est à craindre ici.

LE JEUNE GOURVILLE.

Bon ! tout s'apaisera ;
Car enfin tout s'apaise· un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon-homme de père ;
Et plus en ce moment sa femme est en colere,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AINÉ, poursuivi par Mme AGNANT, M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, courant.

Au secours !

Mme AGNANT, courant après lui.

Au méchant!

M. AGNANT, courant après madame Agnant.

Qu'on l'arrête.

L'AVOCAT PLACET, courant après M. Agnant.

Au voleur.

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'ai le nez cassé!

Mme AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme!

Es-tu morte en effet?

Mme AGNANT, à Gourville l'aîné.

Non.... Séducteur infâme,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, madame, pardon!

Mme AGNANT.

Détestable hypocrite!

L'AVOCAT PLACET.

Race de débauchés.

Mme AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

Mme AGNANT. (*Au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encore!... Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu paraîs un très bon vivant, toi ;
Je t'ai toujours aimé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frere ;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire,
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agreable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déja,
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.
(*Il s'assied auprès de la table.*)

Mme AGNANT.

Je n'ai rien à peser : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'AVOCAT PLACET.

Oui, c'est la conséquence.
(*Ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.*)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Reprenez-la partout où vous la trouverez ;
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

Mme AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu !

LE JEUNE GOURVILLE, à part, à son frère.

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

LE JEUNE GOURVILLE, prenant madame Agnant à part.

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ça n'est pas vrai.

LE JEUNE GOURVILLE, à son frère.

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille ! oh, le plaisant visage !

Mme AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je vous dis...

LE JEUNE GOURVILLE, fesant signe à son frère.

Chut!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'enrage!

L'AVOCAT PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les âmes.

(Il tire des lettres de dessous sa robe.)

LE JEUNE GOURVILLE, prenant les lettres

Prêtez-moi.

L'AVOCAT PLACET.

Les voilà.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'AVOCAT PLACET.

Mais il faut me les rendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(Il met les lettres dans sa poche; madame Agnant se jette dessus, et en prend une.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mme AGNANT, à Gourville l'aîné.

Fripon,
Nieras-tu tes écrits ! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignements dont ma fille se coeffe;
Les voici.

L'AVOCAT PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Mme AGNANT, prenant des lunettes.

Écoute.... « La vertu que je veux vous montrer
« Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
« Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide.... »
Ah ! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

LE JEUNE GOURVILLE, versant à boire à M. Agnant.

Voisin.

M. AGNANT.

De la vertu !

LE JEUNE GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(A madame Agnant.)
Madame, goûtez-en.

Mme AGNANT, ayant bu.

Peste ! il est admirable !

LE JEUNE GOURVILLE, à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table :
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

LE JEUNE GOURVILLE, à l'avocat Placet.

Et vous ?

L'AVOCAT PLACET boit un coup.

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

LE JEUNE GOURVILLE en présente à son frère.

Vous, mon frère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! cessez vos ébats ennuyeux ;
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux :
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie :
Dans ce jour de malheur, tout le quartier, je croi,
S'etait donné le mot pour se moquer de moi.
(A madame Agnant.)
Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour ;
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

Mme AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment :
Il connaît assez bien quelle est mon ecriture ;
Et dans sa poche même il a ma signature.
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.
Il me rendra justice.

Mme AGNANT.

Oh ! c'est un honnête homme!

L'AVOCAT PLACET.

Un grand homme de bien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

Mme AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, en buvant, et le regardant ensuite fixement.

Oui, confie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous :
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très charitablement, des filles et des mères.

Mme AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur ; elle pense, et n'est plus une enfant ;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, toujours assis, et le verre à la main.

C'est votre faute aussi, ma femme; et, franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon Dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant,
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement.
Sur tous les marguilliers on sait votre influence;
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que lui dire?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Persuader! eh quoi?

LE JEUNE GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

Mme AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'entends rien....

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons donc.

(Il sort.)

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, montrant le jeune Gourville.

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

Les acteurs précédents, LE JEUNE GOURVILLE, prenant par la main M. et Mme AGNANT, et se mettant entre eux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Mme AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

LE JEUNE GOURVILLE.

Une fille enlevée,

Avec procès verbal chez un homme trouvée :
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé? ... fi! j'en rougis pour lui.

L'AVOCAT PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer;
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, toujours bien fixe et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.

Vous avez de gros biens?

L'AVOCAT PLACET.

Oui, j'ai mon eloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, je vous plains; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.

Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissention.
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Mme AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre.
Il a toujours raison.

LE JEUNE GOURVILLE.

Par un destin fatal,
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal;
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte:
Madame, c'est à moi de réparer sa faute;
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'AVOCAT PLACET.

Moi, non.

Mme AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien : un cadet de Basse-Normandie
Est plus riche que toi.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Mme AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

LE JEUNE GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Mme AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Sans doute; il en convient.

L'AVOCAT PLACET.

J'en doute fortement.

Mme AGNANT, à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

Mme AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon âme.
Cent mille francs, mon fils!

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'AVOCAT PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre,
Dès ce même moment, à ton nez, pour mon gendre.

L'AVOCAT PLACET.

Comment, madame, après les articles conclus!
Signés par vous-même!

Mme AGNANT.

Ils ne le seront plus.

(Elle le pousse.)

Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, le poussant d'un autre côté.

Dénichez au plus vite.

Mme AGNANT, lui faisant faire la pirouette à droite.

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, lui faisant faire la pirouette à gauche.

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs!

L'AVOCAT PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

LE JEUNE GOURVILLE, en le retournant.

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bon soir.

Mme AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(L'avocat Placet sort.)

SCÈNE IV.

LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

Mais, que n'as-tu plus tôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystere?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

Mme AGNANT.

Tout de même : et ma fille? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mme AGNANT.

Ça n'arrivera plus... c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, très certainement:
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.
(Il fait un pas pour sortir.)

Mme AGNANT, l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

Mme AGNANT, l'arrêtant encore.

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter... va, mon fils... sois certain
Que ma fille est ta femme.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Mme AGNANT.

Tu réponds d'elle?

LE JEUNE GOURVILLE, en s'en allant.

Oh, oui, tout comme de moi-même.

Mme AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! mon Dieu, comme je l'aime!

SCÈNE V.

M. AGNANT, Mme AGNANT.

M. AGNANT.

PAR ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

Mme AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ; c'est une dégourdie,
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah, ah!

Mme AGNANT.

Je voudrais l'égaler ;
Mais sitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires ;
Une bonne caboche !

Mme AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment ? cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans ;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI.

M. AGNANT, Mme AGNANT, M. GARANT.

Mme AGNANT.

Eh bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

Mme AGNANT.

Quel bonheur!

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Mme AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme AGNANT.

Une fortune, à vous!

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit!
Quels discours!

Mme AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille :
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Mme AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison ;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

Mme AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;
Mais, parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins ? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui ?

Mme AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême ;
Il séduit tour à tour les filles du Marais ;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits ;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Mme AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, en buvant un coup.

C'est dommage.

Mme AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée ?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Mme AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'"ai craint, je l'avouerai, les méchants caractères.

Mme AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient, gardez-vous en, ma bonne.

Mme AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, avec le geste d'un homme ivre.

Ma femme, il est bien plat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, madame, quel train ! quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable, et quelle extravagance !

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout;
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée :
Hélas ? j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment ! battre sa fille ! ah ! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu ?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante :

Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agréments, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit,
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très sots parents
La visite importune et les plats compliments;
Sa mère m'excéda par droit de voisinage:
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amants faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfants, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien:
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième:
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi, ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui :
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être ; il promet, et je donne :
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah ! Picard, quels bienfaits !
(En montrant la bourse.)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... et que je ne désire
Rien plus... sinon qu'il dure... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés... Mais aide-moi donc, toi ;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh, oui!... Mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;

Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux ?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrants.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître ;
Malgré sa modestie on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE L'AINÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus bonnête.

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.
Helas ! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah ! vos yeux sont ouverts ;
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolents, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu,
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agréments.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déja dans votre esprit succède à la rudesse ;
Je vous vois dans le train de la conversion :
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment ;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh ! c'était par vertu ; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent ;
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! que ces prudes-là sont de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! et cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin !

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire :

Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien :
Un seul moment plus tard, vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les margnilliers sont quelquefois capables ;
Vous serez couvaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différents de moi :
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE L'AINÉ, GOURVILLE LE JEUNE, amenant M. et Mme AGNANT; LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adorable Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point !

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh, mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Mme AGNANT.

Est-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! soyez très sûre
Que je n'y prétends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps:
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grâce,
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Mme AGNANT.

Ah! souffrez que je crie; et quand j'aurai crié
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié:
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

M. AGNANT.

Oui, parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Mme AGNANT.

Ah! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. et Mme AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère,
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Mme AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie ;
Personne ne s'entend et chacun se marie.
(A Gourville l'aîné.)
Soupera-t-on bientôt ? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

(A Ninon.)
J'y suis bien neuf encore.... A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous :
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Mme AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCÈNE V.

Les personnages précédents, M. GARANT, après avoir salué la compagnie qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre; les domestiques derrière.

M. GARANT, en serrant la main de Ninon.

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrûment,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume et l'usage.
(A madame Agnant.) (A M. Agnant.)
Madame, permettez.... Un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté, je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non; mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins :
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble; ils seront enchantés
De votre prud'hommie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui sont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,

Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

Mme AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge,
(Montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(A Gourville l'aîné.)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts :
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

LE JEUNE GOURVILLE, arrêtant M. et madame Agnant, et les ramenant tous deux par la main.

Mon Dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant :
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON, à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là.... des raisons frivoles.
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer :

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah, vraiment! je n'ai garde.

Mme AGNANT, à M. Agnant.

Que disent-ils de nous?

NINON, à M. Garant.

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentiments, et quelles sont mes vues.

Mme AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, à madame Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

Mme AGNANT.

Oui; mais rien ne vous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

Mme AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,

Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux ;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, fesant la révérence à la compagnie.

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient,
Pour le rendre aux enfants auxquels il appartient.
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent,
C'est un crime effroyable et que les lois punissent.
(A M. Garant.)
N'est-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, madame.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme AGNANT, au jeune Gourville.

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout ;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'epouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait,
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(Aux autres personnages.)
Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville

Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh, mon Dieu, non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament:
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus:
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez; voilà, je pense, un testament fort sage:
Il est en ma faveur; c'est pour moi tout le bien:
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour!

Mme AGNANT.

La brave femme!

NINON, en montrant les deux Gourville.

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagements,
Une plus digne épouse, et d'autres testaments.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, à madame Agnant.

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, en s'en allant.

Serviteur.

LE JEUNE GOURVILLE, lui serrant la main.

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, le saisissant par le bras.

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, se débarrassant d'eux.

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, lui fesant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.

Acceptez ce dépôt.

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Laissons-là ce maraud.

LR JEUNE GOURVILLE, à Ninon.

Ah! je suis à vos pieds.

Mme AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

Mme AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, à Picard.

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur et de sagesse?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE BARON
D'OTRANTE,

OPÉRA BUFFA.

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.
IRÈNE.
UNE GOUVERNANTE.
ABDALA, corsaire turc.
CONSEILLERS privés du baron.
HOBEREAUX et FILLES d'Otrante.
Troupe de Turcs.

La scène est dans le château du baron.

LE BARON
D'OTRANTE,
OPÉRA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un salon magnifique.)

LE BARON, seul, en robe de chambre, couché sur un lit de repos.

(Il chante.)

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(Il se lève et se regarde au miroir.

On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCÈNE II.

LE BARON, un CONSEILLER privé en grande perruque, en habit feuille-morte et en manteau noir; il entre une foule de HOBEREAUX et de FILLES d'Otrante.

LE CONSEILLER.

MONSEIGNEUR, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie :
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah ! que je m'ennuie !
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(On habille monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillants...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah ! me voilà majeur !

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble usage ;
Ils ont tous de l'esprit, ils sont pleins de bon sens ;

Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux Musulmans;
Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblants,
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit: je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats?

LE CONSEILLER.

Pas un; mais en disant deux mots
Tous les manants d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère?

LE CONSEILLER.

Oui, seigneur; votre altesse
A des bois, une rade; et quand elle voudra
On fera des vaisseaux: l'Hellespont tremblera;
Elle sera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux;

Ne vous mêlez de rien, chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Étant si fortuné, d'où vient donc que je bâille?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillements sont l'effet d'un grand cœur
Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance
Célèbre son bonheur ainsi que son pouvoir;
Et monseigneur sans doute aura la complaisance
De prendre du plaisir, puisqu'il en veut avoir.
Vous serez harangué; c'est le premier devoir:
Les spectacles suivront; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage:
Les harangues surtout ont ce don merveilleux.
O ciel! je vois Irène arriver en ces lieux!
Irène, si matin, vient me rendre visite!
Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
Les harangues pour moi sont des soins superflus:
Ma cousine paraît, je ne bâillerai plus.

SCÈNE III.

LE BARON, IRÈNE.

LE BARON chante.

Belle Irène, belle cousine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois;
L'Amour vole à ta voix;

Tes yeux m'inspirent l'allégresse,
Ton cœur fait mon destin :
Tout m'ennuyait, tout m'intéresse ;
Je commence à goûter du plaisir ce matin.
Mais répondez-moi donc en chansons, belle Irène ;
C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine
Dont ni berger ni roi ne se peut écarter ;
Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter.
Vous avez une voix si tendre et si touchante !

IRÈNE.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante ;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante :
Vos conseillers privés prennent tout notre argent :
Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde est fort content.

LE BARON.

Je le suis avec vous, j'y mets toute ma gloire.

IRÈNE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer
D'une mollesse indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage ;
La nonchalance a tout gâté :
On ne vous a donné que des leçons stériles ;
On s'est moqué de vous, et votre oisiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conseillers privés....

IRÈNE.

Seigneur, sont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,

Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaise,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aise.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal; oui, je m'en aperçois;
Et je me sens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris, le vide est dans ma tête;
Mais mon cœur, plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux;
Étant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRÈNE.

Alors, seigneur, alors à vos vertus rendue,
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.

(Elle chante.)

Pour jamais je vous chérirai;
De tout mon cœur je chanterai:
Amant charmant, aimez toujours Irène;
Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien.
Que le temps affermisse un si tendre lien;
Que le temps redouble ma chaîne!

(Tous deux ensemble.)

Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.
Amour, Amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon âme ravie.
Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.

(On entend une grande rumeur et des cris.)

IRÈNE.

O ciel! quels cris affreux!

LE BARON.

Quel tumulte! quel bruit!
Quel étrange gala! chacun court, chacun fuit.

SCÈNE IV.

LE BARON, IRÈNE, un CONSEILLER privé.

LE CONSEILLER.

Ah! seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRÈNE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? par où sont-ils donc arrivés?

IRÈNE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRÈNE.

Hélas! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et sont toutes tremblantes.

SCÈNE V.

Les acteurs précédents, la GOUVERNANTE, et les FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah, madame! les Turcs....

IRÈNE.

Ah! pauvres innocentes!....
Qu'ont fait ces Turcs maudits?....

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs.... je n'en puis plus....
Dans votre appartement.... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdala tout enlève, et tout pille:
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame!... entendez-vous les tambours... les clameurs?...

LES TURCS, derrière le théâtre.

Alla! alla! guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame.... je me meurs!

SCÈNE VI.

Les acteurs précédents; ABDALA, suivi de ses Turcs.

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!
Tout conquir,

Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla!

ABDALA.

Non amazar,
No, no, non amazar.
Basta, basta tout saccageár;
Ma non amazár,
Incatenar,
Bever, violar;
Non amazar.

(Pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un levantis tient le bout.)

LE BARON, enchaîné avec deux conseillers en grande perruque.

Irène, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Tout saccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRÈNE.

Quoi! ces Turcs si méchants n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines âmes?

ABDALA chante.

O bravi corsari,
Spavento di mari,
Andate à partagir,
A bever, à fruir.

A vostri strapazzi
Cedo li ragazzi,
Et tutti li consiglieri.
Tutte le donne son per me;
El' mio costume,
Tutte le donne son per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRÈNE, au baron qu'on emmène.

Allez, mon cher cousin; je me flatte, j'espère,
Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, par mes soins relevé,
Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, LA GOUVERNANTE.

IRÈNE.

Consolons-nous, ma bonne ; il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRÈNE.

Le corsaire, échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se rejouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs, et, par un goût nouveau,
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le baron, pour son lot, est reçu muletier.
Ce sont là, nous dit-on, les jeux de la fortune :
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! soit réduit là?
Et quelle est votre place à la cour d'Abdala?

IRÈNE.

Je n'en ai point encor; mais, si je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de sa gloire
L'impudent, en passant, a fait tomber sur moi,
J'aurai bientôt, je pense, un assez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très honnête usage.

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en doute pas : je sais qu'Irène est sage.
Mais, madame, un corsaire est un peu dangereux :
Il paraît volontaire; et le pas est scabreux.

IRÈNE.

Il a pris sans façon l'appartement du maître :
Je le suis, a-t-il dit, et j'ai seul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout est pour le plus fort;
Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie;
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie, et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles
Pour leur rendre justice, et pour juger entre elles;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talents
Par des pas de ballet, des mines et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête :
Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en servir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déja d'ici ses fifres, ses timbales;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

SCÈNE II.

(Les levantis arrivent, donnant chacun la main à une personne.)

IRÈNE, LA GOUVERNANTE; ABDALA arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main; les demoiselles du château d'Otrante font un cercle autour de lui.

ABDALA chante.

Su, su, Zitelle tenere;
La mia spada fa tremar.
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi disarmar:
Mi sentir più grand honore
Di rendir mi a l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.

Su, su, Zitelle tenere, etc.

IRÈNE chante cet air tendre et mesuré.

C'est pour servir notre adorable maître,
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé:
Son bras est craint, son cœur est plus aimé.
Des Amours la tendre mère
Naquit dans le sein des eaux
Pour orner notre corsaire
De ses présents les plus beaux.
(Elle parle.)
Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie;

Mais nul objet n'a droit de s'en flatter :
On peut vous plaire, et non vous mériter.

(Abdala fume sur un canapé : les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.)

ABDALA.

Pigliate voi il fazzoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, et men belle,
Aspettino per un' altra volta
La mia sobrana volontà.

(Il fait asseoir Irène à côté de lui.)

A mio canto Irena stia;
Et tutte le altre via, via.

(Elles s'en vont toutes en lui fesant la révérence.)

Bene, bene, sarà per un' altra volta,
Un' altra volta.

SCÈNE III.

IRÈNE, ABDALA.

ABDALA.

Cara Irena, adesso
Sedete apresso di me.
Amor mi punge e mi consume.

(Il la fait asseoir plus près.)

Più apresso, più apresso.

IRÈNE, à côté d'Abdala sur le canapé.

Seigneur, de vos bontés mon âme est pénétrée ;
Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.

Quand je craignais les Turcs, si fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.
Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable.
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable;
Et pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

ABDALA.

Sì, sì, cara : cenaremo insieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra ; senza schiavi ; solo con sola ; beveremo del
vino greco :
E cantaremo, e ci trastullaremo, dirimpetto l'uno a l'altra :
Sì, sì, cara, per dio maccone.

IRÈNE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grâce ?

ABDALA.

Parli, parli : farò tutto che vorrete presto, presto.

IRÈNE.

Seigneur, je suis baronne : et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie ;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie :
Mon cœur en est encor tellement occupé,
Que si vous permettez que j'aille avant soupé
Çommander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALA.

Come ! nella stalla ?

IRÈNE.

Nella stalla, signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.

Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse ?

ABDALA.

La signora è matta. Le stalle sono puzzolente; bisognerà più d'un fiasco d'acqua di nanphe per nettarla. Or su andate à vostro piacere, lo concedo : andate, cara, e ritornate.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ABDALA chante.

(En se frappant le front.)

OGNI fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliente alla pazzia.
Ma l'ira mia è vana.
Basta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente un coin d'écurie.)

IRÈNE, LE BARON, en souquenille, une étrille à la main.

IRÈNE chante.

Oui, oui, je dois tout espérer ;
Tout est prêt pour vous délivrer
Oui... oui... je peux tout espérer ;
L'amour vous protège et m'inspire.
Votre malheur m'a fait pleurer ;
Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer,
Je suis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'est de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur suprême
J'étais indigne, hélas ! du pouvoir souverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRÈNE.

Non, le destin volage
Ne peut rien sur mon cœur
Je vous aimai dans la grandeur,

Je vous aime dans l'esclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier;
Je l'en aime encor davantage.

(Elle répète.)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour:
Ainsi que mon destin je change en un seul jour;
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(A ses vassaux qui paraissent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolents
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître:
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur osera résister.

(A Irène.)

Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter:
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare;

Et j'espère ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRÈNE.

J'y cours; vous m'y verrez : mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses désirs effrontés :
Ce ne sont point, seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime :
En buvant avec lui je bois avec vous-même ;
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, à ses vassaux.

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains :
De la gloire bientôt ils seront les chemins.

SCÈNE III.

(Le théâtre représente une jolie salle à manger.

ABDALA, IRÈNE, seuls à table, sans domestiques.

IRÈNE, un verre à la main, chante.

Ah! quel plaisir
De boire avec son corsaire!
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore et de lui plaire.

Verse, verse, mon bel amant;
Ah! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre!

ABDALA.

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te.
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra,
Li Christiani,
Li Musulmani.

Begli occhi scintillate
Al par del vino spumante.
Sì, sì, brindisi a te.

Tous deux ensemble.)

Sì, sì, brindisi a te,

Amate, bevete, ridete
Sì, sì, brindisi a te, etc.

(Ils dansent ensemble, le verre à la main, en chantant.)

Si, si, brindisi a te, etc.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents; LE BARON armé, et ses suivants, entrent de tous côtés dans la chambre.

LE BARON.

Corsaire, il faut ici danser une autre danse.

ABDALA, cherchant son sabre.

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour :
Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes levanti, corsaire,
Sont tous mis à la chaîne, et s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi :
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance :
Je te rends ton vaisseau ; va, pars en diligence.
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.

(Il chante.)

Je jure.... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux, dont elle est souveraine,
Répétez avec moi, contents de la servir :

LE CHŒUR.

Je jure.... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES DEUX

TONNEAUX,

Esquisse d'un opéra comique.

PERSONNAGES.

GLYCÈRE.
PRESTINE, petite sœur de Glycère.
DAPHNIS.
LE PÈRE de Daphnis.
LE PÈRE de Glycère.
GRÉGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de Bacchus.
PHÉBÉ, servante du temple.
Troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

LES DEUX
TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un temple de feuillages, orné de thyrses, de trompettes, de pampre, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillage les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silène et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivants de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante, portant un thyrse à la main, et sur sa tête une couronne de lierre.

(Ouverture gaie et vive; reprise douloureuse et terrible.)

GRÉGOIRE, troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

GRÉGOIRE chante.

Allons, enfants, à qui mieux-mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux.
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :

Mettez-moi cela
la,
Rendez ce buffet
net.
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfants, à qui mieux-mieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes:
Songez que vous servez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE. Elle parle.

Eh, doucement, monsieur Grégoire;
Nous sommes comme vous du temple de Bacchus;
Comme vous nous lui rendons gloire:
Nous sommes tous très assidus
A servir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple est sans doute allé boire.

(Elle chante.)

Il reviendra: faites moins l'important.
Alors que le maître est absent,
Maître valet s'en fait accroire.

GRÉGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GRÉGOIRE.

Va, j'ai bien du souci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De représenter sa personne,
Et d'unir les amants qui seront envoyés
De tous les lieux voisins pour être mariés.
Ah! j'enrage!

LA SUIVANTE.

Comment! c'est la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver :
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le monsieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant !

GRÉGOIRE, en colère.

Non ; il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire !

GRÉGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il est beau!

GRÉGOIRE.

Qu'il est laid !

LA SUIVANTE.

Très honnête garçon, libéral.

GRÉGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.
Que Grégoire est méchant! Me dira-t-il encore
Que la future est sans beauté ?

GRÉGOIRE.

La future ?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore;
Dans toute l'Arcadie on en est enchanté.

GRÉGOIRE.

Oui... la future... passe.... elle est assez jolie ;
Mais c'est un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur ! hélas, c'est la bonté,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgence ;
C'est la douceur, la patience;
Et de ses mœurs la pureté
Fait taire encor la médisance.
Vous me paraissez dépité :
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle?
Quand du succès on est flatté,
Quand la dame n'est point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité :
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chansons contre elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux !
Recevons bien ces deux époux;
Que le festin soit magnifique :
On boit ici son vin sans eau;
Mais n'allez pas gâter notre fête bachique
En perçant du mauvais tonneau.

GRÉGOIRE.

Comment ? Que dis-tu là ?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GRÉGOIRE.

Petite,
Tremble que ce mystère ici soit révélé.
C'est le secret des dieux, crains qu'on ne le débite.
Aussitôt qu'on en a parlé
Apprends qu'on meurt de mort subite.
Cesse tes discours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et respecte les dieux et les cabaretiers.

(Il chante.)

Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amants...

(A part.)

Le dépit et la rage
Déchirent tous mes sens.
Hâtons ces heureux moments;
Courage, courage :
Cognez, frappez, partez en même temps (1);
Suspendez ces festons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmants ombrages
D'heureuses nuits et de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;

---

(1) Des suivants pourraient ici faire une espèce de basse, en frappant de leurs marteaux sur des cuivres creux qui serviraient d'ornements.

Je les punirai ;
Ils me paieront cher mon outrage
Hâtons leurs heureux moments ;
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite sœur de Glycère
Est toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rose est déja fleurie;
Elle a précipité ses pas.
La voici.... ne dirait-on pas
Que c'est elle que l'on marie ?

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, arrivant en hâte.

Eh, quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
Nous restons au filet! Nos pas sont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma sœur et son amant, mon bon-homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file en dansant aux chansons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds ;
Mène-moi voir l'autel et monsieur le grand-prêtre.

GRÉGOIRE.

Le grand-prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GRÉGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi!

Toi, prêtre de Bacchus?

GRÉGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement est le vôtre?

PRESTINE.

Eh bien, soit; j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

GRÉGOIRE.

Je suis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amants, et je fais leurs repas.
Ces deux charmants ministères,
Au monde si nécessaires,
Sont sans doute les premiers.
J'espère quelque jour, ma petite Prestine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas! très volontiers.

GRÉGOIRE et PRESTINE.

DUO.

En ces beaux lieux c'est à Grégoire,
C'est à lui d'enseigner
Le grand art d'aimer et de boire;
C'est lui qui doit régner.
Du dieu puissant de la liqueur vermeille

Le temple est un cabaret;
Son autel est un buffet.

L'Amour y veille
Avec transport;
L'Amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raisins de la treille.

GRÉGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'instant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

PRESTINE.

Va vite.... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère sœur, mon cher beau-frère;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave est, dit-on, décent:
Il est noble, il a de la grâce;
Mais j'irais plus vivement,
Si j'étais à votre place.

SCÈNE III.

LE PÈRE de Glycère et de Prestine; LE PÈRE de Daphnis, petits vieillards ratatinés, marchant les premiers la canne à la main; DAPHNIS, conduisant GLYCÈRE et toute la noce; PRESTINE.

GLYCÈRE, à Prestine.

PARDONNE, chère sœur, à mes sens éblouis:
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis;

J'étais hors de moi-même, en extase, en délire;
Et je n'avais qu'un sentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'est que je t'en souhaite autant.

LES DEUX PÈRES.

DUO.

Oh! qu'il est doux sur nos vieux ans
De renaître dans sa famille!
Mon fils.... ma fille
Raniment mes jours languissants;
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard:
Ils ont grand tort;
Chacun aspire
A notre sort;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs;
Et, dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner;
Ah! vous avez, je pense, assez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le soin de célébrer vos amoureux mystères?
A Grégoire.

GLYCÈRE, effrayée.

A Grégoire!

DAPHNIS.

Eh! qu'importe, grands dieux!
Tout m'est bon, tout m'est précieux;
Tout est égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère est à moi, le reste est étranger.
Qu'importe qui sonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger?
Rien ne peut me déplaire, et rien ne m'intéresse.
Je ne vois point ces jeux, ce festin solennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel;
Je ne vois rien que la déesse.

QUATUOR.

LE PÈRE de Glycère. LE PÈRE de Daphnis. DAPHNIS, GLYCÈRE.

Ma fille!.... mon cher fils!.... Glycère! tendre époux!
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité naissez, brillante aurore,
Naissez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre Amour, c'est toi que j'implore;
En tous temps tu règnes sur nous:
Tendre Amour, c'est toi que j'implore;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, et c'est là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie?
Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert;
Et ce qu'en eux surtout je révère et j'admire,
C'est qu'ils chantent parfois sans avoir rien à dire.
Ils nous ont sur-le-champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaisait fort;

Et s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laisse là ; chacun pense à soi-même.

(Elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,
Ah! grand dieux, que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai !

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents, PHÊBÉ, suivantes.

PHÉBÉ.

Entrez, mes beaux messieurs, entrez, ma belle dame.

(A Glycère, à part.)

Ma belle dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai soin ; ne crains rien, bonne femme.

(Il lui met une bourse dans la main.)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmants époux!
Prenez bien garde à vous, madame.

GLYCÈRE.

Que veut-elle me dire? Elle me fait trembler.
L'amour est trop timide, et mon cœur est trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.

(Elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, bon Dieu, que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DAPHNIS, conduit par son père, GLYCÈRE par le sien, PRESTINE par personne, et courant partout; GARÇONS de la noce.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Mes enfants, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Fesons comme fesaient nos très prudents aïeux :
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était là le bon temps; et les siècles antiques,
Étant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là... que sera le garçon :
Ici... la fille : ici... moi, du garçon le père.
(A Glycère.)
Là... vous : et puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle et le savoir bien faire.
Mais j'aperçois deja le sacrificateur
Qu'il a l'air noble et grand? une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte.
Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCÈNE II.

Les acteurs précédents, GRÉGOIRE, suivi des ministres de Bacchus.

(Les deux amants mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.)

GRÉGOIRE, au milieu, vêtu en grand sacrificateur.

Futur, et vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle et l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très bien venus.
D'abord, avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCÈRE.

Ces rites sont d'aimer; quel besoin d'un serment
Pour remplir un devoir si cher et si durable!
Ce serment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas! si vous voulez, ma bouche en fera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie :
Ils seront tous pour mon amant.

GRÉGOIRE, à part.

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère!
Dieux, qu'ils seront punis!... Buvez, belle Glycère;
Et buvez l'amour à longs traits.

Buvez, tendres époux, vous jurerez après :
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.

(Il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.)

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies;
Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chansons en refrain des soupers sont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux;
Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux :
J'en cherche la raison; d'où vient cela, compère?

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Mais... cela vient... du temps. Je suis tout sérieux,
Bien souvent, malgré moi, sans en savoir la cause.
Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
Mais il reste, après tout, quelques plaisirs touchants :
Dans le bonheur d'autrui l'âme à l'aise respire;
Et quand nous marions nos aimables enfants,
Je vois qu'on est heureux sans rire.

(Grégoire présente une petite coupe à Daphnis et une autre à Glycère.)

GRÉGOIRE, après qu'ils ont bu.

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi! vous frémissez!

(A Daphnis.)

Çà, jurez à présent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS chante en récitatif mesuré, noble et tendre.

Je jure par les dieux, et surtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin, quand j'ai vidé mon verre.

O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux festins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.

(Symphonie.)

(Daphnis continue.)

Descends, Bacchus, en ces beaux lieux;
Des Amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne serai point jaloux d'eux :
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GRÉGOIRE.

C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCÈRE chante.

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce sot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Epouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère;
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère

Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

LES DEUX PÈRES, ensemble.

Ah, ma fille!

PRESTINE.

Ah, ma sœur!

DAPHNIS.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère?

GLYCÈRE, reculant.

Ah, l'horreur!
Ote-toi de mes yeux : ton seul aspect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'est donc tout de bon?

GLYCÈRE.

Retire-toi, te dis-je;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh! qu'est-il arrivé? Dieux puissants, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCÈRE.

Je ne puis te souffrir : je te l'ai dit, je pense,
Assez net, assez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ciel ! quelle extravagance !

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde ?

GLYCÈRE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis :
Pour être loin de toi j'irais au bout du monde.
(Elle sort.)

QUATUOR.

LES DEUX PÈRES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tout confondu.... Je frémis.... Je me meurs.

(Tous ensemble.)

Quel changement ! quelles alarmes !
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes ?

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.

(Tous ensemble.)

Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GRÉGOIRE chante seul.

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus, tu les abandonnes;
Il faut en faire autant.
(Il s'en va.)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE DAPHNIS, LE PÈRE DE GLYCÈRE, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PÈRE DE DAPHNIS, à celui de Glycère.

Écoutez; j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,
Des esprits, des sorciers et des métempsycoses.
Le dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles;
Il produisait souvent d'assez vives querelles:
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu; de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau:
Elle est folle, il est vrai; mais, Dieu merci, tout passe:
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin....
Elle te r'aimera: tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé son vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience;
Vous raisonnez on ne peut mieux.
Je n'ai ni raison ni science,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse
Qui d'une voix mystérieuse
A dit à ma grand'sœur, avec un ton fort doux,
Quand on vous mariera, prenez bien garde à vous.

J'avais fait peu de cas d'une telle parole :
Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit (toujours en raisonnant),
Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin : il pourchassa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus, il doit être en colère.
Il est devenu grand seigneur :
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il est quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Prestine a raison.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Cette fille ira loin.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ce sera quelque jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin
De punir ici cet infâme :
A ce monstre ennemi je veux arracher l'âme.
Laissez-moi.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Qui l'eût cru, qu'un jour si fortuné
A tant de maux fût destiné ?

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Hélas ! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie !
De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents, GRÉGOIRE, revenant dans son premier habit.

DAPHNIS.

O douleur ! ô transports jaloux !
Holà ! hé ! monsieur le grand-prêtre,
Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GRÉGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'est moi : me connais-tu ?

GRÉGOIRE.

Qui, toi ? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main : je vais t'assommer, traître;
Je vais t'exterminer, fripon.

GRÉGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place!

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus;
Il faut punir ta lâche audace :
Indigne suppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme.

GRÉGOIRE.

Eh! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre.
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas.
Mais c'est toi qui me l'as ravie;
C'est toi qui l'as changée, et presque dans mes bras :
Elle m'aimait plus que sa vie
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton esprit malin.
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi soudain s'est exhalée.
Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.
C'est toi qui l'as ensorcelée :
Tes pareils dès long-temps sont des empoisonneurs.

GRÉGOIRE.

Quoi! ta femme te hait!

DAPHNIS.

Oui, perfide! à la rage.

GRÉGOIRE.

Eh mais, c'est quelquefois un fruit du mariage ;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi seul as tout fait:
Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

GRÉGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr sans miracle?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
Lâche, ton sang va satisfaire.

GRÉGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère ;
Et ma personne est sans crédit
Auprès de cet homme en colère.
Il le ferait comme il le dit ,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaise-toi, rengaîne.... Eh bien, je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère, en son sens revenue,
A son époux, à son amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O ciel ! est-il bien vrai ? mon cher ami Grégoire,
Parle ; que faut-il faire ?

GRÉGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

GRÉGOIRE. DAPHNIS.

DUO.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout passera.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout passera.

On réparera ton injure.
On t'en fera ;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout passera.

On réparera mon injure.
On m'en fera ;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera ;
Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment ;
La girouette de son âme
Tourne, tourne... au moindre vent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE, PRESTINE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, c'étaient des vapeurs : c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien :
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien...
Une seconde dose à l'instant l'a guérie.
Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ces espèces de maux s'appellent frénésie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps saisie ;
Quand son mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Ma femme aussi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives...

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Tout de même.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il fallait déserter la maison.
La bonne me disait, *Je te hais*, d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.

Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCÈRE, se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé? qu'ai-je fait? qu'ai-je dit?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire?
Hélas! j'aurais perdu l'esprit!
L'amour fit mon hymen; mon cœur s'en applaudit:
Vous le savez, grands dieux, si ce cœur est sincère.
Mais, dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire:
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé? ne l'avez-vous point vu?

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il arrive.

SCÈNE II.

Les acteurs précédents, DAPHNIS.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

En effet je vois sur son visage
Je ne sais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCÈRE chante.

Cher amant, vole dans mes bras:
Dieu de mes sens, dieu de mon âme,
Animez, redoublez mon éternelle flamme....
Ah, ah, ah! cher époux, ne te détourne pas;

Tes yeux sont-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes ?
Ton cœur répond-il à mon cœur ?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes ?
Sens-tu l'excès de mon bonheur ?

(A cette musique tendre succède une symphonie impérieuse et d'un caractère terrible.)

DAPHNIS, au père de Glycère.

(Il chante.)

Écoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère ;
Dès qu'on la voit on s'enfuit :
Sa laideur la rend plus fière ;
Elle est fausse, elle est tracassière ;
Et, pour mettre le comble à mon destin maudit,
Veut avoir de l'esprit.
Je fus assez sot pour la prendre :
Je viens la rendre ;
Ma sottise finit.
Le mariage
Est heureux et sage
Quand le divorce le suit.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

TRIO.

O ciel ! ô juste ciel ! en voilà bien d'un autre.
Ah ! quelle douleur est la nôtre !

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir ;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bonsoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille?
Hélas! ils sont tous fous:
Ce matin c'était ma fille,
Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCÈRE.

Ah! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PÈRES.

Ah! tout me désespère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles desirs!
D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents, PRESTINE, arrivant avec précipitation.

PRESTINE.

RÉJOUISSEZ-VOUS tous.

GLYCÈRE, qui s'est laissé tomber sur un lit de gazon, se retournant.

Ah ! ma sœur, je suis morte !
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous dansiez avec mon père et moi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'est bien prendre son temps, ma foi.
Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta manière ?

PRESTINE.

Je suis gaie et sensée, et je sais votre affaire ;
Soyez tous bien contents.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ah ! méchant petit cœur,
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie

PRESTINE chante.

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.

Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire ;
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PÈRE DE DAPHNIS, pendant que Glycère est languissante sur le lit de gazon, abîmée dans la douleur.

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons,
Si de nous consoler tu donnes des raisons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCÈRE.

Hélas! quel intérêt mon cœur put-il y prendre?
L'ai-je pu remarquer? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.
L'un est vaste et profond; la tonne de Cîteaux
N'est qu'une pinte auprès; mais il est plein de lie.
Il produit la discorde et les soupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts.
Et la secrète antipathie.
C'est celui que l'on donne, hélas! à tant d'époux;
Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.
L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour:
Il est petit... petit... on en est fort avare;
De tous les vins qu'on boit c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCÈRE.

Ah! de celui d'amour je n'avais pas besoin;
J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.
Temple affreux! couple horrible! Ah, Grégoire! ah, le traître!
Qu'il a pris un funeste soin!

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

D'où sais-tu tout cela?

PRESTINE.

La servante du temple
Est une babillarde; elle m'a tout conté.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés:
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.

Eh! lisez moins, mon père
Et laissez-moi parler.... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vite en secret
Couru tourner le robinet.
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre: il va venir. Il rosse
Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi, qui suis un peu précoce
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCÈRE, *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'est Daphnis que je vois paraître;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCÈNE V.

Les acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Ah! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'allégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PÈRES. GLYCÈRE. DAPHNIS.

Ma sœur... Mon fils... Mon amant... Ma maîtresse....
Aimons-nous, bénissons les dieux:
Deux amants brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous seconde;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES GUÈBRES,

OU

LA TOLÉRANCE,

TRAGÉDIE

Non représentée.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

A L'OCCASION DE LA TRAGÉDIE DES GUÈBRES.

On trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres*, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'est pas une tragédie ordinaire dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, et dont le seul mérite soit d'arracher, avec le secours d'une actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point cherché de vains applaudissements, qu'on a si souvent prodigués sur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer, autant qu'il est en lui, le respect pour les lois, la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'est ce qu'on a déja remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun.

On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, et dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère. Enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qui se rapprochent plus de la nature, et la simplicité du style qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impression, et mieux concourir au but proposé que des princes amoureux et des princesses passionnées; les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains, et qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce, mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur, ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie; et c'est pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette heureuse catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'empereur Gratien, dont les prédécesseurs avaient long-temps persécuté une secte persane, et même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens et aux sectaires de Perse la liberté de conscience par un édit solennel. C'est la seule action glorieuse de son règne. Le vaillant et sage Dioclétien se conforma depuis à

cet édit pendant dix-huit années entières. La première chose que fit Constantin, après avoir vaincu Maxence, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience, porté par l'empereur Gallien en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha, comme on sait, l'auteur de la mettre sur le théâtre; il donna la pièce sous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait présentée sous le titre *des Chrétiens*, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le *Saint Genest* de Rotrou, le *Saint Polyeucte*, et la *Sainte Théodore, vierge et martyre* de Pierre Corneille, le *Saint Alexis* de des Fontaines, la *Sainte Gabinie* de Brueys, et plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins raffiné, les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de Marcèle dans la tragédie de *Saint Genest*, jouée en 1647, long-temps après *Polyeucte*:

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un ramas d'ignorants et d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;

Des femmes, des enfants, dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité;
Des gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de Saint Genest.

Si mépriser leurs dieux c'est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si ces dieux de métal et de pierre
Seront puissants au ciel comme on les croit en terre,
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un dieu dont la créance y passe pour erreur :
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfants, et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *Saint Polyeucte* le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés et briser les statues des dieux dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de Polyeucte est injuste et téméraire. Peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte

horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur; de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfants et des femmes! Ce n'est que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de Polyeucte est insensée et coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un païen a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison, les bienséances, la nature et le christianisme même. Les conversions subites de Pauline, et même du lâche Félix, ont trouvé des censeurs qui, en admirant les belles scènes de cette pièce, se sont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre, et lui prêter des réponses dont la candeur et la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, se soutenir surtout (et c'est là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle et auguste, souvent sublime; c'est là ce qui n'a été donné qu'à Racine, et qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que

des censeurs. On connaît l'épigramme de Fontenelle qui finit par ces mauvais vers (1) :

Pour avoir fait pis qu'*Esther*,
Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand Racine, que, si l'on en croit l'historien du Théâtre français, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la société de Boileau, de Furetière, de Chapelle, on avait imposé la pénitence de lire une page de *la Pucelle* de Chapelain. C'est sur quoi l'écrivain du *Siècle de Louis XIV* dit, à l'article Racine : *L'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, et la mort les sépare.*

Enfin ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugements sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours Alcibiade, pour qui

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent

(1) Voyez l'édition de Racine avec des commentaires, tome 5, page 138.

dans le *Comte d'Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine Elisabeth, amoureuse comme une fille de quinze ans à l'âge de soixante et huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer et de pleurer ?

Ces énormes platitudes, qui suffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue; mais pour *Athalie*, il n'en était pas question; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit Joas et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie et de goût, qui, n'ayant pu faire deux

bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés et les défauts des grands hommes, à peu-près comme des bourgeois de la rue Saint-Denis jugent les campagnes des maréchaux de Turenne et de Saxe.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées et patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit français, soit étrangers. Ils ont trouvé Joad beaucoup plus condamnable que ne l'était Grégoire VII, quand il eut l'audace de déposer son empereur Henri IV, de le persécuter jusqu'à la mort, et de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec milord Cornsburi, au sortir d'une représentation d'*Athalie*.

Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife Joad; comment! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance! la trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, et qu'il lui donnera cet or! la faire ensuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-chevaux sans forme de procès! Une reine! une femme! quelle horreur! Encore si Joad avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable! mais il n'en a aucun. Athalie est une grand'mère de près de cent ans; le jeune Joas est son petit-fils, son unique héritier; elle n'a plus de parents; son intérêt est de

l'élever, et de lui laisser la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever Joas chez elle pour s'en défaire ; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique Joad assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce), lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion :

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou que, tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent !

Je fus très content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce Joad ; je m'intéressais vivement à Athalie ; je disais d'après vous-même : *Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie si méchamment mise à mort par Joad.*

Car pourquoi ce grand-prêtre conspire-t-il très imprudemment contre la reine ? pourquoi la trahit-il ? pourquoi l'égorge-t-il ? c'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit Joas ; car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant dont il est le maître ?

Ce n'est pas tout ; il veut qu'on extermine ses

concitoyens, *qu'on se baigne dans leur sang sans horreur*; il dit à ses prêtres :

Frappez et Tyriens, et même Israélites.

Quel est le prétexte de cette boucherie ? c'est que les uns adorent DIEU sous le nom phénicien d'*Adonaï*, les autres sous le nom chaldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parents, comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que Racine est janséniste, il veut qu'on fasse une Saint-Barthelemi des hérétiques !

Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat et les fureurs de Joad, que les livres juifs, que toute la terre sait être inspirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil Joad et Cromwell. Ils disent que l'un et l'autre se servirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre Joad n'avait pas plus de droit d'assassiner Athalie que votre jacobin Clément n'en avait d'assassiner Henri III.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette pièce; il en

faut des douzaines aux Anglais, avec autant de spectres.

Non, croyez-moi, me répliqua-t-il, si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous; c'est que tout s'y passe en longs discours; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs; c'est que Josabeth et Mathan sont des personnages peu agissants; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité et dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action, et d'évènements variés : les autres nations nous blâment; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière? En fait de goût, comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification, elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune Eliacin en long habit de lin, et le petit Zacharie, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, et fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'Athalie fasse tuer le petit Joas; elle n'en a nulle envie, *elle veut l'élever*

comme son propre fils. Il faut avouer que le grand-prêtre, par ses manœuvres et par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver ; car en attirant la reine dans le temple, sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit Joas ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que Joas fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon dieu que je sers, vous servirez le vôtre ;
Ce sont deux puissants dieux.

Le petit Juif lui répond :

Il faut craindre le mien ;
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même s'il avait été élevé dans le culte de Baal par Mathan ? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon : J'ai raison, et vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, monsieur, j'admire avec vous l'art et les vers de Racine dans *Athalie*, et je trouve avec vous que le fanatique Joad est d'un très dangereux exemple.

Je ne veux point, lui répliquai-je, condamner

le goût de vos Anglais; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi Guillaume que Racine fit son *Athalie;* c'est pour madame de Maintenon et pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit Joas: ils raisonnent, mais les Français sentent: il faut plaire à sa nation, et quiconque n'a point avec le temps de réputation chez soi n'en a jamais ailleurs. Racine prévit bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable; que la présence de cet enfant et les discours touchants de Joad, qui lui sert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, son unique héritier; je sais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui servir de sauve-garde contre ses ennemis, que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet, après la sienne propre; mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux; il la déguise, il inspire de l'horreur pour Athalie, qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits-fils, quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il suppose que Joas a échappé au car-

nage; dès-lors le spectateur est alarmé et attendri. Un vrai poëte, tel que Racine, est, si je l'ose dire, comme un dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile n'est qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées et nos passions.

Tel fut à peu près l'entretien que j'eus autrefois avec mylord Cornsburi, l'un des meilleurs esprits qu'ait produits la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des *Guèbres*, que je suis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser, celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, et qui n'a été, comme on sait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'Israël, de David, de Salomon, de Juda, de Benjamin, impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont Dieu honora son peuple juif sous les descendants de David; Achab puni, les chiens qui lèchent son sang, suivant la prédiction d'Élie, et suivant le psaume 67 : *Les chiens lècheront leur sang*....

Élie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il

prouve à quatre cents cinquante prophètes du roi Achab qu'ils sont de faux prophètes, en fesant consommer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel; et il fait égorger les quatre cents cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'*Athalie*, dès la première scène. Le pontife Joad lui-même prophétise et déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces secours divins; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur et de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracle, point d'ordre des dieux; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure et si touchante, qu'elle a trouvé grâce devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages et vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière

n'applaudît avec transport si on lui entendait dire :

> Je pense en citoyen, j'agis en empereur;
> Je hais le fanatique et le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers; tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus sages, les souverains plus compatissans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, et plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes, ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder dans un siècle tel que le nôtre des allusions si fausses et si ridicules. S'il y a peu de génie dans ce siècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de Molière : il ne prévalut pas; prévaudrait-il aujourd'hui?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites Le Tellier

et Doucin, qu'Arzame est une religieuse de Port-royal, que les Guèbres sont les jansénistes. Cette idée est folle; mais, quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il? que les jésuites ont été quelque temps des persécuteurs, des ennemis de la paix publique; qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens, pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux mêmes; et qu'enfin on a très bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'État : cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication? pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot? Il y eut un nommé du Magnon qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de Louis XIII.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée et les inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monuments à la gloire des ministres d'Espagne et de Portugal qui ont enfin réprimé

les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition; eh bien, bénissez donc tous les parlements de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie, et opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions; adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, et qui ne sont point persécuteurs :

Ces pontifes divins, justement respectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez, si vous voulez, une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire, à la fin de la tragédie, qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, et ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du siècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du temps présent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empe-

reurs romains paraissait d'une conséquence dangereuse à quelques habitants des Gaules du dix-huitième siècle de notre ère vulgaire ; s'ils oubliaient que les Provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre sa puissance, l'Allemagne sa paix intérieure, la Russie sa grandeur, sa nouvelle population, sa force ; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cette vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par Sévère dans *Polyeucte :*

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Qu'ils avouent que dans les *Guèbres* ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables,

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;
Mais la loi de l'État est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle par-tout où la pièce a été représentée. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur, dans la tragédie des *Guèbres*, n'entend point et ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on

doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte, et qui adorent la divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel fondé sur une loi si sage abolirait des horreurs qui font frémir la nature : on ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines, les plus absurdes délations devenir des convictions, une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfants, des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats, des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèse-majesté divine et humaine, un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême (1), une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides; et enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse et des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant et cruel : l'absurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la

(1) Claude Guillon, exécuté en 1629, le 25 juillet, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.

maréchale d'Ancre et le curé Urbain Grandier ; c'est l'absurdité sans doute qui fut l'origine de la Saint-Barthelemi. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce ; les bœufs et les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes ? commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.

AVERTISSEMENT.

La tragédie des *Guèbres* fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme; et nous voyons dans le manuscrit du véritable auteur que son intention avait été d'abord de l'attribuer à feu M. Desmahis, l'un de ses plus aimables élèves; et voici comme il terminait le discours qu'on vient de lire :

« Le résultat de ce discours est qu'il faut de la « tolérance dans les beaux-arts comme dans la « société : aussi ce jeune Desmahis était le plus « tolérant de tous les hommes. Il ne haïssait que « les pédants insolents, qui sont la pire espèce « du genre humain, soit qu'ils parlent en per- « sécuteurs, comme l'ont été les jésuites, soit « qu'ils outragent des citoyens dans des gazettes « ecclésiastiques ou profanes, pour avoir du « pain. S'il était inexorable pour ces âmes lâches « et perverses, il était très indulgent pour les ou- « vrages du génie. Il n'en est aucun de parfait, « disait-il, pas même le *Tartuffe*, qui approche « tant de la perfection. Il y a des morceaux par- « faits, c'est tout ce qu'on peut attendre de la « faiblesse humaine.

« C'est dommage qu'il soit mort si jeune, « ainsi que Guillaume Vadé et Jérôme Carré; « ils auraient peut-être un peu servi à débar- « bouiller ce siècle.

« Je donne donc en pur don les *Guèbres* de « M. Desmahis à un libraire qui les donnera au « public pour de l'argent.

« Je n'excuse ni la singularité de cette pièce, « ni ses défauts.

« Si les *Guèbres* ennuient mon cher lecteur, « et m'ennuient moi-même quand je les relirai, « ce qui m'est arrivé en cent occasions, je leur « dirai :

« Enfant posthume et misérable
« De mon cher petit Desmahis,
« Tombez dans la foule innombrable
« De ces impertinents écrits
« Dont l'énormité nous accable
« Tant en province qu'à Paris,
« C'est un destin bien déplorable,
« Mais c'est celui des beaux-esprits
« De notre siècle incomparable. »

PERSONNAGES.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CÉSÈNE, son frère et son lieutenant.

ARZÉMON, Parsis ou Guèbre, agriculteur retiré près de la ville d'Apamée.

ARZÉMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

MÉGATISE, Guèbre, soldat de la garnison.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR et ses officiers.

Soldats.

La scène est dans le château d'Apamée, sur l'Oronte, en Syrie.

LES GUÈBRES,

OU

LA TOLÉRANCE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Je suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet avilissement du grade militaire?
Navez-vous avec moi dans quinze ans de hasards
Prodigué votre sang dans les camps des Césars
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant subalterne et lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre sous vos lois, suivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple;

Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raison s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés;
Moins violent que vous, je les ai dévorés :
Mais que faire ? et qui suis-je ? un soldat de fortune,
Né citoyen romain, mais de race commune,
Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer;
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale est trop bien confirmée :
Plus l'abus est antique, et plus il est sacré ;
Par nos derniers Césars on l'a vu révéré.
De l'empire persan l'Oronte nous sépare ;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans et d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père est toujours légitime.
Le culte des Persans à ses yeux est un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,
N'embrasse aveuglément cette secte étrangère,
A nos lois, à nos dieux, à notre État contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans son sein
De vingt cultes nouveaux le dangereux essaim;
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Césars un jour la puissance ébranlée :
C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

CÉSÈNE.

Il se trompe ; un sujet gouverné par l'honneur

Distingue en tous les temps l'État et sa croyance.
Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.
Mon cœur est à mes dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi! si des Persans vous embrassiez l'erreur,
Aux serments d'un tribun seriez-vous moins fidèle?
Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins de zèle?
Que César à son gré se venge des Persans;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocents?
Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère
Que partage avec vous un sénat sanguinaire?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur et des juges d'enfer.
Je sais qu'au Capitole on a plus d'indulgence;
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence:
Dans ce sénat sanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai souvent amolli la dureté des lois;
Mais ces juges altiers contestent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grâce.

CÉSÈNE.

Ah! laissons cette place et ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
Du travail de mes mains, chez un peuple sauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

IRADAN.

Cent fois, dans les chagrins dont je me sens presser,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer,
Et, foulant à mes pieds la crainte et l'espérance,
Vivre dans la retraite et dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs:
Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.

Hélas! vous savez trop qu'en nos courses premières
On nous vit des Persans habiter les frontières;
Dans les remparts d'Émesse un lien dangereux,
Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux :
Ce nœud, saint par lui-même, est par nos lois impie ;
C'est un crime d'État que la mort seule expie;
Et contre les Persans César envenimé
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CÉSÈNE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
Avons-nous combattu sous les aigles romaines?
Triste sort d'un soldat! docile meurtrier,
Il détruit sa patrie et son propre foyer
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire ;
Il vend le sang humain! c'est donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui sait si dans Émesse, abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfants et nos femmes?
Nous étions commandés pour la destruction ;
Le feu consuma tout; je vis notre maison,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune;
Mais nos femmes, hélas! nos enfants au berceau!
Ma fille, votre fils sans vie et sans tombeau !
César nous rendra-t-il ces biens inestimables?
C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables ;
C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher,
Quand César alluma cet horrible bûcher ;
C'est d'avoir asservi sous des lois sanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je pense comme vous, et vous me connaissez;
Mes remords par le temps ne sont point effacés.
Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous consume
Que des nuits de douleur, et des jours d'amertume.

CÉSÈNE.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours
Dans ce fatal service empoisonner le cours?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteste;
Demandez à César un emploi moins funeste:
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui:
Percerai-je jamais cette foule empressée,
D'un préfet du prétoire esclave intéressée,
Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs,
Et qui laissent languir la valeur ignorée,
Loin des palais des grands honteuse et retirée?

CÉSÈNE.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
S'il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, MÉGATISE.

IRADAN.

SOLDAT, que me veux-tu?

MÉGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, et prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MÉGATISE.

Ah, tyrans!

CÉSÈNE.

C'en est trop, mon frère, je vous quitte:
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de séance au tribunal de sang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang;
Si s'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.
De votre ministère exercez la puissance,
Tempérez de vos lois les décrets rigoureux;
Et, si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCÈNE III.

IRADAN, LE GRAND-PRÊTRE de Pluton et ses suivants; MÉGATISE, soldats.

IRADAN.

MINISTRES de nos dieux, quel sujet vous attire?

LE GRAND-PRÊTRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous;
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban, par un culte odieux,
Invoquait le soleil et blasphémait nos dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRÊTRE.

Elle est juste, et notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités...

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle mourra; vous dis-je;
On va dans ce moment la remettre en vos mains:
Remplissez de César les ordres souverains.

IRADAN.

Une fille! un enfant!

LE SECOND PRÊTRE.

Ni le sexe ni l'âge
Ne peut fléchir les dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur est grande; il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous sommes à la fois et juges et témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre,
L'honneur du sacerdoce en est trop irrité;
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'est offenser des dieux la loi terrible et sainte :
Elle exige de vous le respect et la crainte ;
Nous seuls devons juger, pardonner ou punir ;
Et César vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous sommes ses soldats, nous servons notre maître;
Il peut tout.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maîtres sont les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je sais quels sont vos droits, mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins, justement respectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés;

Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples :
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire et me déposséder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des lois arbitraires ;
Montez au tribunal, et siégez avec moi.
Vous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse.
Ne l'intimidez point, respectez sa jeunesse,
Son sexe, sa disgrâce ; et, dans notre rigueur,
Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(Il monte au tribunal.)

Puisque César le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRÊTRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCÈNE IV.

Les personnages précédents, ARZAME.

(Iradan est placé entre le premier et le second pontife.)

IRADAN.

APPOCHEZ-VOUS, ma fille, et reprenez vos sens.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux, par un impur encens,
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages ;
A nos préceptes saints vous avez résisté :
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point, son maintien, son silence,
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité :
Si le juge est sévère, il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis, je sais comme on s'explique...
Ma fille, est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique et saint qui règne en nos climats ?

ARZAME.

Oui, seigneur, il est vrai.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est assez.

LE SECOND PRÊTRE.

Son crime
Est dans sa propre bouche ; elle en sera victime.

IRADAN.

Non, ce n'est point assez ; et si la loi punit
Les sujets syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Persans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle est Persane : on peut de ce séjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Osez sans vous troubler dire où vous êtes née,
Quelle est votre famille et votre destinée.

ARZAME.

Je rends grâce, seigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;

Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie :
Je ne puis vous tromper, ces lieux sont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincère ! ô fatale candeur !
Eh bien, prêtres des dieux ! faut-il que votre cœur
Ne soit point amolli du malheur qui la presse,
De sa simplicité, de sa tendre jeunesse ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Notre loi nous défend une fausse pitié :
Au soleil à nos yeux elle a sacrifié ;
Il a vu son erreur, il verra son supplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaissez la justice.
Votre esprit contre nous est en vain prévenu ;
Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.
Sachez que ce soleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez résider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers,
Ne sont point les objets que mon culte envisage ;
Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage,
C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
Qui punit le méchant et le persécuteur ;
Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage.
Sur le front du soleil il traça son image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ses faibles portraits :
Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.
Zoroastre, embrasé des flammes d'un saint zèle,
Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaissez,
Que par des dieux sans nombre en vain vous remplacez,

Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle;
Il veut qu'on soit soumis aux lois de ses parents,
Fidèle envers ses rois, même envers ses tyrans,
Quand on leur a prêté serment d'obéissance ;
Que l'on tremble surtout d'opprimer l'innocence;
Qu'on garde la justice, et qu'on soit indulgent;
Que le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée;
Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée:
Ce sont là les devoirs qui nous sont imposés...
Prêtres, voilà mon Dieu; frappez, si vous l'osez.

IRADAN.

Vous ne l'oserez point : sa candeur et son âge,
Sa naïve éloquence, et surtout son courage,
Adouciront en vous cette âpre austérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par sa bouche, et m'a trouvé sensible :
Je cède à cet empire, et mon cœur combattu
En plaignant ses erreurs admire sa vertu.
A ses illusions si le ciel l'abandonne,
Le ciel peut se venger; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop émoussé
Le fer sacré des lois entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut savoir surtout quel mortel l'a séduite,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite,
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui ? moi ! j'exposerais mon père à vos fureurs ?
Moi, pour vous obéir, je serais parricide ?
Plus votre ordre est injuste, et moins il m'intimide.
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ses parents ?
J'ai parlé, j'ai tout dit, et j'ai pu vous confondre :
Ne m'interrogez plus, je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

On vous y forcera.... Garde de nos prisons,
Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons;
C'est au nom de César, et vous répondrez d'elle.
Je veux bien présumer que vous serez fidèle
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCÈNE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de César, et tout au nom des dieux !
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables.
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables !
Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir ;
Ma place est rigoureuse, et mon âme indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante

Par un cruel arrêt vous condamne à périr;
Un soldat vous absout, et veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux! le peuple les révère;
L'empereur les soutient; leur ordre sanguinaire
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur;
J'ose vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir; et j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre :
Pour des préjugés vains, aux nôtres opposés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres!
Il me faut expirer par un supplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux!
Pardonnez cette plainte, elle est trop excusable;
Je n'en saurai pas moins d'un front inaltérable
Supporter les tourments qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes,
Vous, si jeune et si faible! et je verse des larmes!

Je pleure, et d'un œil sec vous voyez le trépas !
Non, malheureuse enfant, vous ne périrez pas :
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grâce ;
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parents :
Qui sont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignités, sans biens ; de leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parents leur fussent décelés ;
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez:
Mon père est Arzémon ; ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit sa destinée :
A peine je l'ai vue ; et tout ce qu'on m'a dit,
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit ;
Le ciel permet encor que le mien s'en souvienne:
Elle mouillait de pleurs et sa couche et la mienne.
Je naquis pour la peine et pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans sa religion ;
Je n'en connus point d'autre; elle est simple, elle est pure;
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel ! ô Dieu qui l'écoutez,

Sur cette âme si belle étendez vos bontés!...
Mais parlez, votre père est-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, seigneur, de César il a suivi l'armée;
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains:
Nos mœurs, vous le voyez, sont simples et rustiques.

IRADAN.

Reste de l'âge d'or et des vertus antiques,
Que n'ai-je ainsi vécu! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéressants!
Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteste cet astre et sa lumière pure;
Lui par qui je vous vois et que vous révérez;
S'il est sacré pour vous, vos jours sont plus sacrés!
Et je perdrai ma place avant qu'en sa furie
La main du fanatisme attente à votre vie....
Vous la suivrez, soldats; mais c'est pour observer
Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez sa défense:
Il est beau de mourir pour sauver l'innocence.
Allez.

ARZAME.

Ah! c'en est trop; mes jours infortunés
Méritent-ils, seigneur, les soins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un sauveur et d'un père.

SCÈNE VI.

IRADAN, seul.

Je m'emporte trop loin: ma pitié, ma colère

Me rendront trop coupable aux yeux du souverain :
Je crains mes soldats même, et ce terrible frein,
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage,
Cet antique respect prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris ;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime,
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition, que tu me fais trembler!
Ministres de Pluton, qui voulez l'immoler!
Puissances des enfers, et comme eux inflexibles,
Non, ce n'est pas pour moi que vous serez terribles:
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense, et m'en fait un devoir ;
Il étonne mon âme, il l'excite, il la presse:
Mon indignation redouble ma tendresse ;
Vous adorez les dieux de l'inhumanité ;
Et je sers contre vous le dieu de la bonté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Ce que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste et de sa patience,
Me saisit de respect, et redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel! et quelles lois sinistres!
Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
Numa qui leur donna des préceptes si saints
Les avoit-il créés pour frapper les humains?
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les temps sont divers! que la terre est changée!...
Ah! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front, et dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire, émané contre les réfractaires,
Tant attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
Que mes soldats tremblants, et vaincus par ces lois,
Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.

Je l'avais bien prévu : ces prêtres du tartare
Avancent fièrement; et d'une main barbare
Ils saisissent soudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant si sublime, Arzame (c'est son nom).
Ils la traînaient déja : quelques soldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élance sur eux, je l'arrache à leurs mains;
Tremblez, hommes de sang, arrêtez, inhumains,
Tremblez! elle est Romaine; en ces lieux elle est née,
Je la prends pour épouse. O dieux de l'hyménée!
Dieux de ces sacrés nœuds, dieux cléments que je sers,
Je triomphe avec vous des monstres des enfers !
Armez et protégez la main que je lui donne!
Ma cohorte à ces mots se lève et m'environne;
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie, et restent éperdus.
Vous savez, ai-je dit, que nos lois souveraines
Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes;
Que nul n'ose porter sa téméraire main
Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain ;
Je le suis : respectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre :
Mais, bientôt revenus de leur stupidité,
Reprenant leur audace et leur atrocité,
Leur bouche ose crier à la fraude, au parjure!
Cet hymen, disent-ils, n'est qu'un jeu d'imposture,
Une offense à César, une insulte aux autels;
Je n'en ai point tissu les liens solennels,
Ce n'est qu'un artifice indigne et punissable....
Je vais donc le former cet hymen respectable.
Vous l'approuvez, mon frère, et je n'en doute pas :
Il sauve l'innocence, il arrache au trépas

Un objet cher aux dieux aussi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protègent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime,
Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image, à mes yeux, de la Divinité.

CÉSÈNE.

Qui? moi! si je l'approuve, ah, mon ami! mon frère!
Je sens que cet hymen est juste et nécessaire.
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
Vous n'accomplissez pas vos desseins généreux,
Je vous croirais parjure, et vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang;
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent?
Ses grâces, sa vertu, son péril l'ennoblissent.
Dégagez vos serments; pressez ce nœud sacré,
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt et d'un amour vulgaire;
La magnanimité forme ces sacrés nœuds;
Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux;
Le fanatisme en tremble : arrachez à sa rage
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

IRADAN.

Eh bien! préparez tout pour ce nœud solennel,
Les témoins, le festin, les présents, et l'autel;
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(A ses suivants.)

Qu'on la fasse venir.... Mon frère, demeurez,

Digne et premier témoin de mes serments sacrés.
La voici :

CÉSÈNE.

Son aspect déja vous justifie.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

IRADAN.

ARZAME, c'est à vous que mon cœur sacrifie ;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève :
Elle a tout commencé ; l'amour parle et l'achève.
Je suis prêt de former en présence des dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous est utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asile ;
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle Puissance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance;
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramène au port ;
Sa main, qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tissut en même temps ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frère ; il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfesance,

Hélas! j'offre mon trouble et ma reconnaissance.
Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux!
Goûtez en vous aimant un sort toujours prospère.
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître, ô mon père!
Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

CÉSÈNE.

Je me retire, Arzame, et mes mains empressées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées;
Tendre ami de mon frère, heureux de son bonheur,
Je partage le vôtre, et vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir!

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modeste Arzame,
Versez en liberté vos secrets dans mon âme;
Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous.

ARZAME.

Mon père! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteste ce soleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

IRADAN.

Ah ! que me dites-vous ? et quelle défiance !
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense ;
Ces tyrans confondus sauront nous respecter.

ARZAME.

Juste Dieu ! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté si noble, une ardeur si touchante !

IRADAN.

Je m'honore moi-même, et ma gloire est contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en est trop.... bornez-vous, seigneur, à la pitié ;
Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien !.....

IRADAN.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter ;
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui soupire.

ARZAME.

Écoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons ;
Elle peut être horrible aux autres nations :
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère ;
Ce qu'ici l'on proscrit, ailleurs on le révère :
La nature a chez nous des droits purs et divins,
Qui sont un sacrilège aux regards des Romains ;

Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère;
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour;
La source de leur sang, pour eux toujours sacrée,
En se réunissant n'est jamais altérée.
Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère?

ARZAME.

Oui, seigneur, et je l'aime.
Mon père à son retour dut nous unir lui-même;
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guèbres chéris, et chez vous condamnés.
Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés sur ma misère,
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés,
Que je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, et mon âme éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux secret je suis trop offensé;
Mon cœur le gardera.... mais ce cœur est percé.

Allez; je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je suis pénétré,
Malgré tout mon courroux, mon honneur vous sait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.
Votre esprit est trompé, mais votre âme est sincère,
Je suis épouvanté, confus, humilié;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié:
Je ne vous aime plus, mais je vous sers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux,
Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous,
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,
Rendra ma mort plus douce; et ma bouche expirante
Bénira jusqu'au bout cette main bienfesante.

IRADAN.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon âme un tel consentement.
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous, tout ingrate et coupable:
Vos nœuds me font horreur; et, dans mon désespoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, seigneur, et moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une si chère vue,
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me console encor quand il est offensé.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Mon frère, tout est prêt, les autels vous demandent;
Les prêtressés d'hymen, les flambeaux vous attendent;
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
Grossièrement parés, et plus ornés par elle
Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CÉSÈNE.

Comment! quel changement! quels désastres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur est répandue!
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CÉSÈNE.

O ciel!
Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chérissais cet heureux ministère!
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CÉSÈNE.

Que dites-vous?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste,
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé,
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre;
De nos enfants, mon frère, allons pleurer la cendre.
Nos femmes, nos enfants nous ont été ravis;
Vous pleurez votre fille, et je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous : sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?
Quittons tout, et fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé;
Ils sont rompus; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais et du monde et d'Arzame.

CÉSÈNE.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble et quels desseins!
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux? qui? vous!

IRADAN.

Arrêtez : peut-on croire
D'un soldat, de son frère, une action si noire!
Ce que j'ai commencé je le veux achever :
Je ne la verrai plus; mais je dois la sauver;
Mes serments, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage :
Vous m'offensez.

ARZAME.

O ciel! ô frères généreux!
Dans quel saisissement vous me jetez tous deux!
Hélas! vous disputez pour une malheureuse;
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse;
Vous en voulez trop faire, et trop sacrifier;
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

SCÈNE V.

Les personnages précédents; les PRÊTRES de Pluton, soldats.

LE GRAND-PRÊTRE.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté?
Voilà donc cet hymen et ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice;
Ce citoyen romain qui pensait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déja César instruit connaît votre imposture:
Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève soudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain;
Saisissez-la.

ARZAME.

Mon père!

IRADAN, aux soldats.

Ingrats!

CÉSÈNE.

Troupe insolente!...
Arrêtez.... devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins;
Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Les dieux, César, et nous, soldats, voilà vos maîtres.

CÉSÈNE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet asile à vos malheurs donné.

CÉSÈNE.

Ne craignez rien.

ARZAME, en se retirant.

Je meurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Frémissez, infidèles.
César vient, il sait tout, il punit les rebelles.
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans,
Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
Abaisser en tremblant votre insolence altière,
Qui parlez de pitié, de justice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix;

Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;
Vous appelez la foudre, et c'est moi qui la lance.

SCÈNE VI.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute ; ils n'ont qu'à le vouloir.

CÉSÈNE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, et qu'elle est impuissante!
Ils ont pour les défendre, et pour nous accabler,
César, qu'ils ont séduit, les dieux, qu'ils font parler.

CÉSÈNE.

Oui ; mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Écoutez : Apamée
Touche aux États persans ; la ville est désarmée ;
Les soldats de ce fort ne sont point contre moi ;
Et déja quelques-uns m'ont engagé leur foi :
Courez à nos tyrans, flattez leur violence ;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu ;
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure,
Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure :

Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer ;
Enfin promettez tout, je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
Je mets entre elle et moi d'éternelles barrières ;
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers.
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CÉSÈNE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice ;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

SCÈNE VII.

IRADAN, Le JEUNE ARZÉMON parcourant le fond de la scène d'un air inquiet et égaré.

LE JEUNE ARZÉMON.

O mort! ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée ; ils m'arrachent le cœur...
Où la trouver? où fuir ? quelles mains l'ont conduite ?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme ; est-il un satellite
Que ces juges sanglants se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux et pour nous épier?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah !.... la connaissez-vous ?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle ; que cherches-tu ?

LE JEUNE ARZÉMON.

La vertu la plus rare....
La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels....
Arzame ! chère Arzame !... Ah! donnez-moi des armes.
Que je meure vengé !

IRADAN.

Son désespoir, ses larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils sont,
Les traits que la nature imprima sur son front,
Tout me dit, c'est son frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, je le suis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond silence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfants infortunés !
Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés !...
Toi, le frère d'Arzame !

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, ton regard sévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire

Me remplit à la fois d'horreur et de pitié ;
Il peut avec sa sœur être sacrifié.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques !
Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques...
Écoute, malheureux, je commande en ce fort ;
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort :
Je te protégerai ; résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir et vivre ;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je ne puis.... Ah ! seigneur, pardonnez
A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence !
Vos esclaves romains de leurs bras criminels
Ont arraché ma sœur aux foyers paternels ;
De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée ;
Vous la persécutez !

IRADAN.

Va, ton âme est blessée
Par les illusions d'une fatale erreur ;
Va, ne me prends jamais pour un persécuteur,
Et sur elle et sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas ! dois-je y compter ?... daignez donc me la rendre,

Daignez me rendre Araame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un sort funeste !
Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste ;
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'obéis à vos ordres pressants ;
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfants !
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste !
De l'une j'admirais la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grâce, sa candeur ;
L'autre accroît ma pitié même par sa fureur.
Un dieu veut les sauver, il les conduit sans doute ;
Ce dieu parle à mon cœur ; il parle, et je l'écoute.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE JEUNE ARZÉMON, MÉGATISE.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je marche dans ces lieux de surprise en surprise:
Quoi! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise?
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains!

MÉGATISE.

Pardonne à ma faiblesse.
L'ignorance et l'erreur d'une avengle jeunesse,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Métier cruel et vil! méprisable esclavage!
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

MÉGATISE.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MÉGATISE.

Va, des guerriers romains il n'est rien que j'espère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que dis-tu? le tribun qui commande en ce fort
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support?

MÉGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur promesse:
Je connais Iradan; je sais que dans Emesse,
Amant d'une Persane, il en avait un fils;
Mais apprends que bientôt, désolant son pays,
Sur un ordre du prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asile.
Oui, les chefs, les soldats, à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés:
Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible;
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié,
Pitié trop faible encore et toujours chancelante!
L'autre est prête à tremper sa main vile et sanglante
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZÉMON.

Cher ami, rendons grâce au sort qui nous protège;
On ne commettra point ce meurtre sacrilège:
Iradan la soutient de son bras protecteur,
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime;
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MÉGATISE.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,
Il hasarde sa perte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il le dit, il le jure.
Ma sœur ne le croit point capable d'imposture ;
En un mot nous partons. Je ne suis affligé
Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MÉGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit ? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés !
Tu croit qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Je le crois.

MÉGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Sans doute.

MÉGATISE.

On te trahit ; dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZÉMON.

Non, il n'est pas possible ; on n'est pas si cruel.

MÉGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel ;
Le frère d'Iradan, ce Césène, ce traître,
Trafique de sa vie, et la vend au grand-prêtre :
J'ai vu, j'ai vu signer le barbare traité.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je meurs !.... Que m'as-tu dit ?

MÉGATISE.

L'horrible vérité.

Hélas ! elle est publique, et mon ami l'ignore !

LE JEUNE ARZÉMON.

O monstres ! ô forfaits !.... Mais non, je doute encore....
Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?
Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence,
Des regards inquiets que troublait ma présence,
Un air sombre et jaloux, plein d'un secret dépit,
Tout semblait en effet me dire : Il nous trahit.

MÉGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZÉMON.

Détestables humains ! quoi ! ce même Iradan !...
Si fier, si généreux !

MÉGATISE.

N'est-il pas courtisan ?
Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à son maître,
Ne se chargeât des noms de barbare et de traître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je sauver Arzame ?

MÉGATISE.

En ce séjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, et ma vie est à toi :
Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête,
De l'horrible bûcher la flamme est toute prête;
Chez ces prêtres sanglants nul ne peut aborder....
(L'arrêtant.)
Où cours-tu, malheureux ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Peux-tu le demander ?

MÉGATISE.

Crains tes emportements; j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie!

MÉGATISE.

Arrête; je la vois.

LE JEUNE ARZÉMON.

C'est elle-même.

MÉGATISE.

Hélas!
Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Écoute, garde-toi d'oser lui faire entendre
L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre;
Non, je ne saurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan!

SCÈNE II.

LE JEUNE ARZÉMON, MÉGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHER époux! cher espoir de mon cœur!
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure....
Quoi! c'est là Mégatise!.... en croirai-je mes yeux?
Un ignicole, un Guèbre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MÉGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je vois.... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite :
De fidèles soldats marchent à notre suite.
Mégatise en est-il?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'est tout ce que je puis.... Je ne vous quitte pas.

ARZAME, au jeune Arzémon.

Iradan de mon sort dispose avec son frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis : quel trouble involontaire
Obscurcit tes regards de larmes inondés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Quoi! Césène, Iradan!... De grâce, répondez :
Où sont-ils? qu'ont-ils fait?

ARZAME.

Ils sont près du grand-prêtre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Près de ton meurtrier!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ils tardent bien long-temps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZÉMON, se jetant dans les bras de Mégatise.

Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci!

ARZAME.

Eh quoi! la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour sauver nos jours il hasarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même et qu'il se sacrifie?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur;
Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, pardonne, ma sœur,
Pardonne; écoute au moins : Mégatise est fidèle;
Notre culte est le sien; je réponds de son zèle;
C'est un frère; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.

Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentiments secrets ce Romain nous conserve?
Il paraissait troublé, tu s'en souviens : observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres cnnemis, de César, de toi-même,
Des lois que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZÉMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verser des poisons dans le fond de mon âme.

ARZAME.

J'en verserai peut-être en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZÉMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;
Tu ne la connais point; un sentiment si bas
Blesse le nœud d'hymen, et ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime....
J'avouerai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite;
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, et de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire;
A ses empressements j'ai mis ce frein sacré:
Ce secret à jamais devait être ignoré;
Tu me l'as arraché; mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Achève: il a donc su ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos lois le frère avec la sœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZÉMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZÉMON, à Mégatise.

C'est assez, je vois tout: le barbare! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ses yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ose protéger
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah, ma sœur ! c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis, et tu pleures!

LE JEUNE ARZÉMON,

Qui? moi!... ciel!.... Iradan,...

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Pardonne... en ces moments... dans un lieu si barbare..,
Parmi tant d'ennemis.., aisément on s'égare....
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME,

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu sors !.... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ami, veille sur elle... ô tendresse! ô nature!
(Avec fureur)
Que vais-je faire ? ah Dieu !... vengeance, entends ma voix!
(Il embrasse sa sœur en pleurant.)
Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.
(Il sort.)

SCÈNE III.

ARZAME, MÉGATISE.

ARZAME.

ARRÊTE !... que veut-il ? qu'est-ce donc qu'il prépare ?

De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?
Et dans quel temps, grand Dieu! Qu'en peux-tu soupçonner?

MÉGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner;
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MÉGATISE.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

MÉGATISE.

Hélas! en tous les temps leurs complots sont à craindre:
César les favorise; ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister?
Êtes-vous sûre enfin de sa persévérance?
On se lasse souvent de servir l'innocence;
Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur:
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,
Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir... Grand Dieu, quel bruit se fait entendre!
Quels mouvements soudains! et quels horribles cris!

SCÈNE IV.

ARZAME, MÉGATISE, CÉSÈNE, soldats; LE JEUNE ARZÉMON, enchaîné.

CÉSÈNE.

Qu'on le traîne à ma suite : enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide;
Préparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel!

MÉGATISE.

Malheureux!

ARZAME tombe sur une banquette.

Je me meurs!

CÉSÈNE.

Femme ingrate, est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME, se relevant.

Comment? que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CÉSÈNE.

Le monstre!... quoi! plonger une main sanguinaire
Dans le sein de son maître et de son bienfaiteur!
Frapper, assassiner votre libérateur!
A mes yeux, dans mes bras! un coup si détestable,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'est plus!

CÉSÈNE.

Les dieux, les justes dieux

N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait; j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CÉSÈNE, aux soldats.

Soldats qui me suivez,
Déployez les tourments qui lui sont réservés....
Parle; avant d'expirer, nomme-moi ton complice.
(Montrant Mégatise.)
Est-ce ta sœur ou lui? parle avant ton supplice....
Tu ne me réponds rien... quoi! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions, hélas! nos dieux, notre empereur,
Quand nos soins redoublés, et l'art le plus pénible,
Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi,
Nous exposions nos jours et pour elle et pour toi;
De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le salaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZÉMON, à Césène.

A la fin je retrouve un reste de lumière....
La nuit s'est dissipée.... un jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot, j'ose t'interroger....
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre?

CÉSÈNE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il suffit : je me jette à tes pieds que j'embrasse.
A ton cher frère, à toi je demande une grâce,
C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourments
Que la vengeance ajoute à la mort des méchants:
Je les ai mérités : ton courroux légitime
Ne saurait égaler mes remords et mon crime.

CÉSÈNE.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains ;
Soyons justes, amis, et non pas inhumains.
Sa mort doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite;
Mais joignez-y sa sœur; elle est déja proscrite.
La vie en tous les temps ne me fut qu'un fardeau
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.
Je suis sa sœur, sa femme, et cette mort m'est due.

MÉGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté...
Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime;
Je l'ai vu, je l'ai dit : aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser ?
Je suis Guèbre et grossier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien instruit : il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frère est vivant, pesez tout, et jugez.

CÉSÈNE.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes...

Va, fille trop fatale à ma triste maison,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahison,
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera : mais mon âme affligée
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain :
Tu mourras; aux tyrans rien ne peut te soustraire;
Mais je te pleure encore en punissant ton frère.
(Aux soldats.)
Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours.

SCÈNE V.

ARZAME, seule.

Dans sa juste colère, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frère; il est temps que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs....
O mort! ô destinée! ô Dieu de la lumière!
Créateur incréé de la nature entière,
Être immense et parfait, seul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité?
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature est ta fille, et l'homme est ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
Et créer le malheur, ainsi que les forfaits?
Est-il ton ennemi? que sa puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse!
J'espère encore en toi, j'espère que la mort
Ne pourra, malgré lui, détruire tout mon sort.

Oui, je naquis pour toi, puisque tu m'as fait naître ;
Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfesant qui corrompit ta loi
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.
Il en est une heureuse, et je veux y courir :
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE VIEIL ARZÉMON, MÉGATISE.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tu gardes cette porte, et tu retiens mes pas!
Tu me fais cet affront, toi, Mégatise!

MÉGATISE.

Hélas!
Triste et cher Arzémon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié?

MÉGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices;
Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices;
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZÉMON.

Où sont mes chers enfants?

MÉGATISE.

Je te l'ai déja dit, leur péril est extrême:
Tu ne peux les servir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZÉMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'est-ce pas Iradan que, pendant son voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce passage?

MÉGATISE.

C'est lui-même, il est vrai; mais crains de t'arrêter:
Hélas! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZÉMON.

Il me refuserait une simple audience?

MÉGATISE, en pleurant.

Oui.

LE VIEIL ARZÉMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler?

MÉGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des grands le séduisant langage,
Leur bassesse orgueilleuse et leur trompeur hommage;
Mais, oubliant pour nous leur sombre majesté,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux présents dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté?

MÉGATISE.

Quoi! tu ne sais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je sais qu'ici tout m'intimide,
Que l'inhumanité, la persécution
Menacent mes enfants et ma religion.
C'est ce que tu m'as dit, et c'est ce qui m'oblige
A voir cet Iradan.... son intérêt l'exige.

MÉGATISE.

Va, fuis; n'augmente point par tes soins obstinés
La foule des mourants et des infortunés.

LE VIEIL ARZÉMON.

Quel discours effroyable! explique-toi.

MÉGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, est expirant peut-être.

LE VIEIL ARZÉMON.

Lui!

MÉGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Pourquoi m'en détourner?

MÉGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'assassiner.

LE VIEIL ARZÉMON.

O soleil! ô mon Dieu! soutenez ma vieillesse!
Qui? lui! ce malheureux, porter sa main traîtresse
Sur qui?... pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MÉGATISE.

Vois quel temps tu prenais: rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZÉMON.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence ;
Il était bon, sensible, ardent, mais généreux :
Quel démon l'a changé? quel crime !... ah, malheureux !

MÉGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu ; j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne suive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZÉMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux et voisins du trépas,
Ce soleil, dont mes yeux, appesantis par l'âge,
Aperçoivent à peine une infidèle image,
Ces vains restes d'un sang déja froid et glacé ?
J'ai vécu, mon ami ; pour moi tout est passé :
Mais avant de mourir je dois parler.

MÉGATISE.

Demeure,
Respecte d'Iradan la triste et dernière heure.

LE VIEIL ARZÉMON.

Infortunés enfants, et que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MÉGATISE.

Hélas! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZÉMON.

Que je voie Iradan.

MÉGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé.
Attends, qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,
Il reste assez de force encore à la nature
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MÉGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tout doit nous alarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te désarment;
Mon père, éloigne-toi : peut-être il est mourant,
Et son frère est témoin de son dernier moment.
Cache-toi ; je viendrai te parler et t'instruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu, qui m'as su conduire,
Dieu, qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels !

SCÈNE II.

IRADAN, le bras en écharpe, appuyé sur CÉSÈNE, MÉGATISE.

CÉSÈNE.

MÉGATISE, aide-nous, donne un siège à mon frère,
A peine il se soutient, mais il vit ; et j'espère

Que, malgré sa blessure et son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN, à Mégatise.

Donne, ne pleure point.

CÉSÈNE, à Mégatise.

Veille sur cette porte,
Et prends garde surtout qu'aucun n'entre et ne sorte.

(Mégatise sort.)

(A Iradan.)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens,
Laisse-nous ranimer tes esprits languissants;
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

IRADAN.

Ah! Césène, au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, et déja le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des grands favorisé;
Ils se maintiennent tous; le faible est écrasé.
Ils sont maîtres des lois dont ils sont interprètes;
On n'écoute plus qu'eux; nos bouches sont muettes.
On leur donne le droit de juges souverains,
L'autorité réside en leurs cruelles mains;
Je perds le plus beau droit, celui de faire grâce.

CÉSÈNE.

Eh, pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner?

IRADAN.

Ah! qu'il vive.

CÉSÈNE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.

Tu vois de notre état la gêne et les entraves ;
Sous le nom de guerriers, nous devenons esclaves.
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé : la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres sanglants excitent dans mon cœur ;
Et, loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir.
C'est ton lâche assassin que nous devons punir ;
Et, puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
Ta sûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il est Guèbre, il suffit, César te punirait.

IRADAN.

Je ne sais ; mais sa mort, en augmentant mes peines,
Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCÈNE III.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

ARZAME, se jetant aux genoux de Césène.

Dans ma honte, seigneur, et dans mon désespoir,
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le sens, ma présence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
L'audace de sa sœur est un crime de plus.

CÉSÈNE, la relevant.

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus ?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au supplice:
Vous l'avez ordonné, vous lui rendez justice;
Et vous me demandez ce que je veux !... La mort,
La mort, vous le savez.

CÉSÈNE.

Va, son funeste sort
Nous fait frémir assez dans ces moments terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien ! je veillerai sur tes jours innocents ;
C'est tout ce que je puis ; compte sur mes serments.

ARZAME.

Je vous les rends, seigneur ; je ne veux point de grâce :
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur ;
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis ; votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, et si votre courage,
Si votre bras vengeur, sur sa tête étendu,
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,
Ma main sera plus prompte, et mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme ?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains ?

CÉSÈNE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne soulève mes sens et crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse et d'horreur.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE, MÉGATISE.

CÉSÈNE.

VIENT-ON nous demander le sang de ce coupable ?

MÉGATISE.

Rien encor n'a paru.

CÉSÈNE.

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MÉGATISE.

Cependant un vieillard, dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grâce qu'il demande ?

IRADAN.

Une grâce! qui ? moi!

CÉSÈNE.

Que veut-il? qu'il attende ;
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux moments :
Il faut que je vous venge: allons, il en est temps.

ARZAME.

Ciel ! déja !

CÉSÈNE.

Rejetez sa prière indiscrète.

IRADAN.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être sans doute ignoré de personne ;
Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MÉGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.

SCÈNE V.

Les personnages précédents ; MÉGATISE s'avance vers LE VIEIL ARZÉMON, qu'on voit à la porte.

MÉGATISE, à Arzémon.

La bonté d'Iradan se rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Jute ciel !... Ah, mon père !
A mes derniers moments quel dieu vient vous offrir !
Voulez-vous qu'à vos yeux....

LE VIEIL ARZÉMON.

Je veux vous secourir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains ! que ton fils est coupable !
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.

J'aimai tes deux enfants, et, dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZÉMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables;
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment:
Devant lui, devant elle, il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels moments! quels témoins! et quel horrible jour!

SCÈNE VI.

Les personnages précédents, le jeune ARZÉMON, enchaîné.

LE JEUNE ARZÉMON.

HÉLAS! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme juste à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieillesse et le sang;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc;
Aux regards indignés de son vertueux frère;
Devant vous, ô ma sœur! dont la juste colère,
Les charmes, la terreur, et les sens agités
Commencent les tourments que j'ai tant mérités!

LE VIEIL ARZÉMON, les regardant tous.

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME,

Il n'en sera jamais après ce coup affreux.

CÉSÈNE.

Qui ?... toi, nous consoler! toi, père malheureux !

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles;
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnants !

CÉSÈNE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourments ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Que n'ai-je appris plus tôt dans mes sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste et le rang où vous êtes!
La guerre loin de moi porta toujours vos pas;
Enfin je vous retrouve.

CÉSÈNE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

ARZAME.

Ah ! les lois le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Seigneurs, écoutez-moi....
Il vous souvient des jours de carnage et d'effroi,
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Émesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, grands dieux!

CÉSÈNE.

Oui; nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Émesse fut détruite, et j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZÉMON.

Non, seigneur, et j'abhorre
Ce mercenaire usage, et ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Émesse, et depuis soixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je sais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

CÉSÈNE.

O sort que je déteste!
De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je les sais mieux que vous; ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfants dans Émesse embrasée;
La mère de l'un d'eux y périt écrasée;

Et l'autre sut tromper, par un heureux effort,
Le glaive des Romains, et la flamme, et la mort.

CÉSÈNE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux respire?

LE VIEIL ARZÉMON.

Hélas! vous saurez tout: je dois d'abord vous dire
Qu'arrachant ces enfants au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier;
Qu'ayant des deux États parcouru la frontière,
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt, du sort abandonné,
Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande; et mon sensible zèle,
Seigneurs, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CÉSÈNE.

Et quoi! privé de bien, tu nourris l'étranger!
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger!

IRADAN, se soulevant un peu.

Que devint cette femme?... ô dieu de la justice!
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans:
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Elle mourut; je fermai sa paupière;
Elle me fit jurer à son heure dernière

D'élever ses enfants dans sa religion :
J'obéis. Mon devoir et ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour eux.

CÉSÈNE.

O destins!

IRADAN.

O moments trop chers, trop douloureux!

CÉSÈNE.

Une faible espérance est-elle encor permise?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZÉMON.

Et moi, je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous? ô cieux! que dois-je croire?

CÉSÈNE.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner, après de tels récits,
Quelque éclaircissement sur ma fille et son fils?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZÉMON, à Iradan.

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple, et de la vérité;
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(Il donne une lettre.)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tiens, mon frère, prends, lis.

CÉSÈNE.

Oui, c'est ta tendre épouse ; ô sacré caractère !

(Il montre la lettre à Iradan.)

Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

IRADAN prend la main d'Arzame, et regarde avec larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

ARZAME, à Césène qui l'embrasse.

Quoi ! je naquis de vous !

IRADAN.

Quoi ! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZÉMON, se jetant aux genoux d'Iradan.

Du nom de père, hélas ! osé-je vous nommer ?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, se relevant et l'embrassant.

Non, tu n'es que mon fils.

(Il retombe.)

CÉSÈNE.

Que j'étais aveuglé !
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé ;

Les bourreaux l'attendaient... Quel bruit se fait entendre?
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre ?

MÉGATISE, rentrant.

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CÉSÈNE.

Est-ce un arrêt de mort?

MÉGATISE.

Il ne m'est pas connu ;
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels!

CÉSÈNE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MÉGATISE.

Je sais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard,
Et le frère et la sœur.

CÉSÈNE.

O justice! ô César!
Vous pouvez le souffrir! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie!

LE JEUNE ARZÉMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.
J'en étais incapable ; eux seuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur sang mon crime involontaire...
Déchirons ces serpents dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop long-temps abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
Que l'empereur après ordonne mon supplice ;
Il n'en jouira pas, et j'aurai fait justice;

Il me retrouvera, mais mort, enseveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton désespoir, contiens ta violence;
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,
Mon frère, mes enfants, doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter;
Il m'a rendu mon fils, et tu revois ta fille;
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble, et pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le sait!

IRADAN.

A César que ne puis-je parler!
Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaisse;
Tant de soins, tant de maux, de crainte, de tendresse,
Accablent à la fois mon corps et mes esprits.
(A son fils.)
Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'oserai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils.... mon cher fils!

ARZAME, à Césène.

Eh quoi! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, assiège encor la porte?

CÉSÈNE.

Va, j'en jure les dieux ennemis des tyrans;
Ces meurtriers sacrés n'y seront pas long-temps.
S'il est des dieux cruels, il est des dieux propices,

Qui pourront nous tirer du fond des précipices ;
Ces dieux sont la constance et l'intrépidité,
Le mépris des tyrans et de l'adversité.

(Au jeune Arzémon.)

Viens ; et, pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IRADAN, LE JEUNE ARZÉMON, ARZAME.

IRADAN.

Non, ne m'en parlez plus, je bénis ma blessure.
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfants,
Le ciel vous a rendus à nos embrassements.
Vos amours offensaient et Rome et la nature;
Rome les justifie, et le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer cette sainte alliance;
Les prêtres des enfers et leur zèle inhumain
Respecteront le sang d'un citoyen romain.

ARZAME.

Hélas! l'espérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains sacrilèges
Oseraient de ce nom braver les privilèges?
Césène est au prétoire; il saura le fléchir.
Des formes de nos lois on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.

Le temps fera le reste; et si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solennités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.
Dieu, qui me les rendez, favorisez leurs feux!
Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse!
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZÉMON, baisant la main d'Iradan.

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père!

IRADAN, l'embrassant.

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZÉMON.

Le trépas m'était dû,
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et, pour comble de joie,
C'est Césène mon père... oui, le ciel nous l'envoie!

SCÈNE II.

Les personnages précédents, CÉSÈNE.

IRADAN.

QUELLE nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CÉSÈNE.

J'apporte le malheur, et tel est mon destin.

Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe sans intervalle :
Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout est contré nous!

CÉSÈNE.

On a déja nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrâce.

CÉSÈNE.

Ah! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi...

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère! et que le cœur se trompe!
Je détestais ma place et son indigne pompe:
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter;
On m'en prive, et l'affront ne se peut supporter.

CÉSÈNE.

Ce n'est point un affront; ces pertes sont communes :
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes :
Notre hymen malheureux, formé chez les Persans,
Est déclaré coupable : on ôte à nos enfants
Les droits de la nature et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je les ai tous perdus quand cette main impie,
Par la rage égarée, et surtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.

Mais il me reste au moins le droit de la vengeance,
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains ;
Des parents généreux sont mes seuls souverains.

CÉSÈNE, l'embrassant.

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage;
Fille digne de moi, conserve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons besoin.

CÉSÈNE.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

ARZAME.

J'en suis la cause unique :
J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.
L'empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime ?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?
Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hasard en despotique maître ?
Pour laisser opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers ?
Sur quoi ? sur un arrêt des ministres d'un temple ;
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple,

Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des lois ;
Eux qui, loin de frapper l'innocent misérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre César invisible aux humains ?
De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains ?
Est-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier spectateur inutile ?

CÉSÈNE.

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué.
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
Il laisse agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine et chimérique !
Loi favorable aux grands, et pour nous tyrannique !

CÉSÈNE.

Je n'ai qu'une ressource, et je vais la tenter :
A César, malgré lui, je cours me présenter ;
Je lui crierai justice ; et si les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce despote sévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférents,
S'il garde un froid silence, ordinaire aux tyrans,
Je me perce à sa vue ; il frémira peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître,
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai : Barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point sans moi.

CÉSÈNE.

Quelle erreur vous entraîne ?
Votre corps affaibli se soutient avec peine ;

Votre sang coule encor... demeurez, et vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour, si vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...
Cher frère! cher époux!... ô ciel, que vont-ils faire!

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

PEUT-ÊTRE que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher?
Je respecte César; mais souvent on l'abuse.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse :
J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité;
Tant de droits ne sont rien contre l'autorité;
Elle est sans yeux, sans cœur: le guerrier le plus brave,
Quand César a parlé, n'est plus qu'un vil esclave :
C'est le prix du service, et l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère!
Il n'a fait que du bien; ses respectables mœurs
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.

La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent;
C'est une impiété que dans nous ils puuissent:
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur
Sans doute est envoyé pour servir leur fureur:
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, et s'en ferait honneur;
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne pontife, à sa haine fidèle,
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis, son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force et sans asile,
Nous débattant en vain, par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, LE VIEIL ARZÉMON.

IRADAN.

Vénérable vieillard, que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZÉMON.

C'est un évènement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs,
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZÉMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble ;
Du quartier de César ils suivaient les chemins :
Du grand-prêtre accouru les suivants inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie ;
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter ; mais, seigneur, votre fils,
Dans son emportement, pardonnable à son âge,
Contre eux, le fer en main, se présente et s'engage ;
Votre frère le suit d'un pas impétueux ;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux ;
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre :
Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux :
Je voyais deux partis ardents, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne sais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas ;
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de sa place et du saint nom de prêtre;
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu :
Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu ;
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah ! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt, et payé chèrement.

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous ni pour lui.

(Le vieil Arzémon sort.)

SCÈNE V.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME, LE JEUNE ARZÉMON.

CÉSÈNE,

Sans doute il n'en est point; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée.
C'est assez.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs:
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs!
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre:
Que le ciel les en frappe, et délivre la terre;
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent:
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, et ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.

César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfants, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur vainement consacrée.

CÉSÈNE.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidèle Arzémon;
Serait-il renfermé dans une autre prison?
A-t-on déja puni son respectable zèle,
Et les bienfaits surtout de sa main paternelle?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper.
César de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déja sonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du sang, des bourreaux et la mort.

CÉSÈNE.

Oui, c'en est fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi suis-je née?

CÉSÈNE, embrassant sa fille.

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée....
O mon cher frère!.... et toi, son déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déja des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même.... A genoux, mes enfants.

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers moments.

SCÈNE VI.

Les personnages précédents, L'EMPEREUR, gardes, LE VIEIL ARZÉMON, et MÉGATISE au fond.

L'EMPEREUR.

Enfin de la justice à mes sujets rendue
Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue;
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit;
L'intérêt de l'État m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfants, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CÉSÈNE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi;
Vous avez outragé l'empereur et la loi.
Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir :
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écoutés; la voix de l'innocence

Parle à mon tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, seigneur, votre colère;
Épargnez les enfants, et punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère;
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(Au vieil Arzémon.)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère :
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs:
Des prêtres, emportés par un funeste zèle,
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle;
Ils auraient dû l'instruire, et non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le ciel, ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire, et font trop de rebelles.
Quand le prince est clément, les sujets sont fidèles.

On m'a trompé long-temps ; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puissance;
Honorés et soumis, par les lois soutenus,
Et par ces mêmes lois sagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos respects, et dignes de mes soins :
C'est l'intérêt du peuple, et c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'État plutôt que mon pouvoir....
Iradan, désormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
Vous m'avez offensé ; vous m'en servirez mieux.
De vos enfants chéris j'approuve l'hyménée.
(A Arzame et au jeune Arzémon.)
Méritez ma faveur qui vous est destinée.
(Au vieil Arzémon.)
Et toi, qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage;
Tu mérites des biens, tu sais en faire usage.
Les Guèbres désormais pourront en liberté
Suivre un culte secret long-temps persécuté.
Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire :
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur dieu, mais sans blesser les miens :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'État est toujours la première.
Je pense en citoyen, j'agis en empereur;
Je hais le fanatique et le persécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu du haut d'un trône auguste,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous, seigneur, à vos sacrés genoux.

LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion est de mourir pour vous.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DES GUÈBRES.

LE JEUNE ARZÉMON.

. . . . . .

. . . . . .

Toi, soldat des Romains, que l'infâme esclavage....

MÉGATISE.

Cher ami, que veux-tu? les erreurs du jeune âge,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats m'a jeté dans l'armée.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton âme à ce service est-elle accoutumée?
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

Représentée en 1774.

A MONSIEUR

LE DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND FAUCONNIER DE FRANCE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI.

MONSIEUR LE DUC,

Quoique les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être aussi ennuyeuses qu'inutiles, souffrez pourtant que je vous offre la *Sophonisbe* de Mairet, corrigée par un amateur autrefois très connu. C'est votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'histoire du théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature française, de présider à l'histoire du théâtre la plus complète. Presque tous les sujets des pièces dont cette histoire parle ont été tirés de votre bibliothèque, la plus curieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de la pièce qui vous est dédiée vous manquait : il vient de M. Lantin, auteur de plusieurs poëmes singuliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous si

l'auteur a rendu quelque service à la scène française en habillant la *Sophonisbe* de Mairet à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de Mairet, qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclu du théâtre, et qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-seulement par les expressions surannées, et par les familiarités qui déshonoraient alors la scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours se souvenir que cette pièce, écrite long-temps avant *le Cid*, est la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, et qui mit le théâtre en honneur.

Il est très remarquable qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par une *Sophonisbe*. Le prélat Georgio Trissino, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand art de la Grèce chez ses compatriotes, choisit le sujet de *Sophonisbe* pour son coup d'essai, plus de cent ans avant Mairet. Sa tragédie, ornée de chœurs, fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siècle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; et quelle prose encore! Vous avez, monseigneur, cette traduction faite par Mélin de Saint-Gelais. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre langue n'était pas formée; elle ne le

fut que par nos premiers académiciens; et il n'y avait point d'académie encore quand Mairet travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens; il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis; les unités de lieu, de temps et d'action, furent scrupuleusement observées dans sa *Sophonisbe*. Elle fut composée dès l'an 1629, et jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Espagne et l'Angleterre salissaient souvent leur scène tragique furent proscrites par Mairet; mais il ne put chasser je ne sais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors, que ce genre est plus facile, et qu'on a pour excuse de pouvoir dire, *Cela est naturel*. Ces naïvetés furent long-temps en possession du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du *Cid*, composé long-temps après la *Sophonisbe* :

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans *Cinna* :

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi il ne faut pas s'étonner que le style de Mairet, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât personne de son temps.

Corneille surpassa Mairet en tout, mais il ne le fit point oublier; et même, quand il voulut traiter

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers moments.

SCÈNE VI.

Les personnages précédents, L'EMPEREUR, gardes, LE VIEIL ARZÉMON, et MÉGATISE au fond.

L'EMPEREUR.

Enfin de la justice à mes sujets rendue
Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue;
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit;
L'intérêt de l'État m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfants, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CÉSÈNE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi;
Vous avez outragé l'empereur et la loi.
Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir :
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écoutés; la voix de l'innocence

Parle à mon tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, seigneur, votre colère;
Épargnez les enfants, et punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère;
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(Au vieil Arzémon.)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère :
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs:
Des prêtres, emportés par un funeste zèle,
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle;
Ils auraient dû l'instruire, et non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le ciel, ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire, et font trop de rebelles.
Quand le prince est clément, les sujets sont fidèles.

On m'a trompé long-temps ; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puissance;
Honorés et soumis, par les lois soutenus,
Et par ces mêmes lois sagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos respects, et dignes de mes soins :
C'est l'intérêt du peuple, et c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'État plutôt que mon pouvoir....
Iradan, désormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
Vous m'avez offensé ; vous m'en servirez mieux.
De vos enfants chéris j'approuve l'hyménée.
(A Arzame et au jeune Arzémon.)
Méritez ma faveur qui vous est destinée.
(Au vieil Arzémon.)
Et toi, qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage ;
Tu mérites des biens, tu sais en faire usage.
Les Guèbres désormais pourront en liberté
Suivre un culte secret long-temps persécuté.
Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire :
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur dieu, mais sans blesser les miens :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'État est toujours la première.
Je pense en citoyen, j'agis en empereur;
Je hais le fanatique et le persécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu du haut d'un trône auguste,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous, seigneur, à vos sacrés genoux.

LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion est de mourir pour vous.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DES GUÈBRES.

LE JEUNE ARZÉMON.

. . . . . .

. . . . . .

Toi, soldat des Romains, que l'infâme esclavage....

MÉGATISE.

Cher ami, que veux-tu? les erreurs du jeune âge,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats m'a jeté dans l'armée.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton âme à ce service est-elle accoutumée?
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

Représentée en 1774.

A MONSIEUR

LE DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND FAUCONNIER DE FRANCE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI.

MONSIEUR LE DUC,

Quoique les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être aussi ennuyeuses qu'inutiles, souffrez pourtant que je vous offre la *Sophonisbe* de Mairet, corrigée par un amateur autrefois très connu. C'est votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'histoire du théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature française, de présider à l'histoire du théâtre la plus complète. Presque tous les sujets des pièces dont cette histoire parle ont été tirés de votre bibliothèque, la plus curieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de la pièce qui vous est dédiée vous manquait : il vient de M. Lantin, auteur de plusieurs poëmes singuliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous si

Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
S'il est quelque ressource à nos calamités,
Sur ces murs tout sanglants je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Massinisse même,
Ma main joint des lauriers à votre diadème;
Elle combat pour vous; et sur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal:
Mais si jusqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne! à moi! De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front!
Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre roi que vous demandez grâce!
Allez, peut-être un jour vos funestes appas
L'imploreront pour vous, et ne l'obtiendront pas.
Massinisse, en tout temps mon fatal adversaire,
Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire;
Il m'osa disputer mon trône et votre cœur:
C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous souvenir de son feu téméraire.
Vos soins injurieux redoublent ma colère;
Et ce fatal aveu, dont je me sens confus,
A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrètes;
Mais vos maux sont les miens; qu'ils puissent vous toucher.
Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage,

D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massinisse m'aimait, et j'aimais ma patrie;
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais si je suis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
Si je veux vous sauver, la faute est excusable.
Vous avez, croyez-moi, des soins plus importants.
Bannissez des soupçons, partage des amants,
Des cœurs efféminés, dont l'oisive mollesse
Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendresse.
Un soin bien différent nous occupe en ce jour;
Il s'agit de la vie, et non pas de l'amour :
Il n'est pas fait pour nous. Écoutez, le temps presse :
Tandis que vos soupçons accusent ma faiblesse,
Tandis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher; je vais loin de vos yeux
Éteindre dans mon sang ma vie et mon outrage.
J'ai tout perdu; les dieux m'ont laissé mon courage.
Cèssez de prendre soin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble secours;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore :
Ce n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi; je sais sauver mes mains
Des fers de Massinisse, et des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, et surtout un Numide,
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes; j'ai des yeux : le fond de votre cœur,
Quoi que vous en disiez, était pour mon vainqueur.

Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre âme
Les dehors affectés d'une inutile flamme;
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas;
Je voulais un vrai zèle, et vous n'en avez pas.
Mais je sais mourir seul, j'y cours; et cette épée
D'un sang que j'ai chéri ne sera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent sur vous le sang de votre roi.
Redoutez nos tyrans, et jusqu'à Massinisse;
Si leurs bras sont armés, c'est pour votre supplice.
C'est le sang d'Annibal que leur haine poursuit;
Ce jour est pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reste de vie;
Je péris glorieux, et vous mourrez punie:
Vous n'aurez en tombant que la honte et l'horreur
D'avoir prié pour moi mon superbe oppresseur.
Je cours aux murs sanglants que ses armes détruisent.
Laissez-moi, fuyez-moi; vos remords me suffisent.

SOPHONISBE.

Non, seigneur, malgré vous je marche sur vos pas;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuse:
Vos malheureux soupçons la rendraient trop honteuse.
Je vous suis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne: je pars;
Et Siphax en tombant ne veut point vos regards.

SCÈNE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Ah, Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laisse, et vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre :
Mais Siphax est injuste.

SOPHONISBE.

Il sort; il a laissé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a blessé.
J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,
Quand il me présageait une mort assurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir, et lisant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime :
Dans les plis de mon âme il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; et ce triste entretien
Ne m'annonce que trop son désastre et le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome et contre Massinisse

Empoisonnait son cœur déja trop soupçonneux :
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près ; et l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais, si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissants ;
Ils le seront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus temps.
Je vois de tous les deux la destinée affreuse :
Il s'avance au trépas ; je suis plus malheureuse.

PHÆDIME.

Espérez.

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes États, mon repos,
L'estime d'un époux, et l'amour d'un héros.
Je suis déja captive, et dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des lois d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuse, et que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Massinisse, oppresseur de Carthage,
Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage,
Tu sais que j'étouffai, dans mon secret ennui,
L'intérêt et le sang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même,
Je soutins contre moi l'honneur du diadème;
Je demeurai fidèle à mon père Asdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux destins d'Annibal.

L'amour fuit de mon âme aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie :
Un front cicatrisé par la guerre et le temps
Effarouchait en vain mon cœur et mes beaux ans ;
Puisqu'il détestait Rome, il eut la préférence.
Massinisse revient armé de la vengeance ;
Il entre en nos États, la victoire le suit ;
Aidé de Scipion son bras a tout détruit :
Dans Cirthe ensanglantée un faible mur nous reste.
A quels dieux recourir dans ce péril funeste?
Était-ce un si grand crime, était-il si honteux
D'avoir cru Massinisse et noble et généreux?
D'avoir pour mon époux imploré sa clémence?
Dans mon illusion j'avais quelque espérance :
Ma prière et mes pleurs auraient pu le flatter ;
Mais il ne saura pas ce que j'osais tenter ;
Et, pour unique fruit d'un soin trop magnanime,
Mon époux me condamne, et mon amant m'opprime.
Tous deux sont contre moi, tous deux règlent mon sort ;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, dans ce moment le secours de Carthage
Sous nos remparts sanglants s'est ouvert un passage ;
On est aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage et du champ des combats.
Le roi, couvert de sang, m'ordonne de vous dire

Que loin de ce palais vous vous laissiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous suis, Actor : vous lui direz
Que ses ordres pour moi seront toujours sacrés;
Mais que, dans les moments où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'est trop me faire outrage. [2]
Dieux! par quel sort cruel ai-je à craindre en un jour
Massinisse et Siphax, les Romains et l'amour!
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abîme;
Ils ont tous fait ma perte, et frappé leur victime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quel tumulte effroyable au loin se fait entendre?
Quels feux sont allumés? la ville est-elle en cendre?
Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écartés.
Dans ces salons déserts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes,
Au pied de ces autels avec moi gémissantes.
Nous rappelons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des dieux qui sont passés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs, cette effrayante image
Ont étonné mes sens, ont troublé mon courage:
Phædime, ce moment m'accable ainsi que toi.
Le sang que vingt héros ont transmis jusqu'à moi
Aujourd'hui dégénère en mes veines glacées;
Le désordre et la crainte agitent mes pensées.
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours
Qui du pied du palais conduisent à nos tours:
Tout est fermé pour moi. Je marchais égarée;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée,
Pâle, sanglante, horrible, et l'air plus furieux
Que lorsque son courroux m'outrageait à tes yeux.

Est-ce une illusion sur mes sens répandue ?
Est-ce la main des dieux sur ma tête étendue,
Un présage, un arrêt des enfers et du sort ?
Siphax en ce moment est-il vivant ou mort ?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée :
Je ne sais où j'étais quand je t'ai rencontrée ;
Je ne sais où je vais. Tout m'alarme et me nuit,
Et je crois voir encore un dieu qui me poursuit.
Que veux-tu, dieu cruel ? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur ; il n'était point coupable ;
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès sa naissance, et banni sans retour ;
Je n'offensai jamais l'hymen et la nature.
Grand Dieu ! tu peux frapper ; va, ta victime est pure.

PHÆDIME.

Ah ! nous allons du ciel savoir les volontés.
Déja d'un bruit nouveau, dans ces murs désertés,
Jusqu'à notre prison les voûtes retentissent,
Et sur leurs gonds d'airain les portent en mugissent....
On entre, on vient à vous : je reconnais Actor.

SCÈNE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

MINISTRE de mon roi, qui vous amène encor ?
Qu'a-t-on fait ? que deviens-je ? et qu'allez-vous m'apprendre ?

ACTOR.

Le dernier des malheurs.

SOPHONISBE.

Ah ! je m'y dois attendre.

ACTOR.

Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en sûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière sacrée
Par qui de ce palais la ville est séparée ;
J'ai revolé soudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur sort, et digne de vos vœux ;
Son courage, aussi grand qu'il était inutile,
D'un effort passager soutient son bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renversé,
Dans ces débris sanglants il tombe terrassé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah ! je devais, plus que lui poursuivie,
Tomber à ses côtés, ainsi que ma patrie :
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque soulagement reste à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans sa victoire,
Le jeune Massinisse a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros si fier, si redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'esprit superbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence ?
A peine il s'est vu maître, il nous a pardonné.
De blessés, de mourants, de morts environné,
Il a donné soudain, de sa main triomphante,
Le signal de la paix au sein de l'épouvante.
Le carnage et la mort s'arrêtent à sa voix.
Le peuple, encor tremblant, lui demande des lois ;
Tant le cœur des humains change avec la fortune !

SOPHONISBE.

Le ciel semble adoucir la misère commune,
Puisqu'au moins le pouvoir est remis dans les mains
D'un prince de ma race, et non pas des Romains.

ACTOR.

Le juste et premier soin de l'heureux Massinisse
Est d'apaiser les dieux par un prompt sacrifice,
De dresser un bûcher à votre auguste époux.
Il garde jusqu'ici le silence sur vous :
Mais dès que j'ai paru, madame, en sa présence,
Il s'est ressouvenu qu'autrefois son enfance
Fut remise en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler ; et, respectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les temps fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre roi.
Enfin à Siphax même il a donné des larmes ;
Il justifie en tout le succès de ses armes ;
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Massinisse est grand, plus mon sort est affreux.
Quoi ! les Carthaginois, que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqu'au Capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, et ne la sauvent pas !

ACTOR.

Scipion combattait : ils ne sont plus....

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu seras comme moi réduite à l'esclavage ;

Nous périrons ensemble. O Cirthe! ô mon époux,
Afrique, Asie, Europe, immolés avec nous,
Le sort des Scipions est donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encore.

SOPHONISBE.

Ah! tout sert à me nuire.
Annibal est trop loin : je suis esclave.

ACTOR.

O dieux!
Fléchissez Massinisse.... Il avance en ces lieux;
Il vient suivi des siens : il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes tristes yeux ne verront point un maître;
Ils pleureront Siphax, et nos murs abattus,
Et ma gloire passée, et tous mes dieux vaincus.

MASSINISSE, arrivant.

Sophonisbe me fuit.

SOPHONISBE, sortant.

Je dois fuir Massinisse.

SCÈNE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des chefs numides, ACTOR, guerriers numides.

MASSINISSE.

Il est juste, après tout, que son cœur me haïsse.
Elle m'a cru barbare. Eh! le suis-je, grands dieux?
Devais-je être en effet si coupable à ses yeux?

Actor, vous que je vois dans ce moment prospère
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père,
Je vous prends à témoin si l'inhumanité
A souillé ma victoire et ma félicité;
Si, triste imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.
Des guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A des dieux teints de sang offerts en sacrifice,
Sont-ils dans les cachots gardés pour le supplice?
Je viens dans mon pays, et j'y reprends mon bien,
En soldat, en monarque, et plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,
Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Massinisse, et fuit avec horreur?
Suis-je un Romain?

ACTOR.

Seigneur, on la verra sans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute:
Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.
Le sang de son époux fut par vous répandu;
Et, n'osant regarder son vainqueur et son juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue; et, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,
Ses outrages honteux aux sang de Massinisse
Sous ses pas égarés creusaient ce précipice:
Elle y tombe; elle en doit accuser son erreur.
Ah! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur.

Allez, et dites-lui qu'il est peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver sa puissance.
Je veux qu'elle paraisse en ce même moment;
Mon aspect odieux sera son châtiment:
Je n'en prendrai point d'autre; et sa fierté farouche
S'humiliera du moins, puisque rien ne la touche.

(Actor s'en va.)

SCÈNE IV.

MASSINISSE, ALAMAR, guerriers numides.

MASSINISSE.

Eh bien! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe est-elle tranquille? a-t-on suivi mes lois?
Un seul des citoyens aurait-il à se plaindre?

ALAMAR.

Sous votre loi, seigneur, ils n'auraient rien à craindre;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérants,
De tant de nations ces illustres tyrans,
Descendants prétendus du grand dieu de la guerre,
Qui pensent être nés pour asservir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut seul commander.

MASSINISSE.

Qui? lui! dans mon partage!
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage!
Lui, mon ami, mon guide, et qui m'a tout promis!

ALAMAR.

Lorsque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons : j'ai vaincu, je suis dans mon empire,
Je règne ; et je suis las, puisqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un sénat qui croit me protéger,
Sur son fier tribunal assis pour me juger :
C'en est trop.

ALAMAR.

Cependant nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax est mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*Il lit.*) Ah ! qu'ai-je lu ? ciel ! ô surprise extrême !
Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait !
A fléchir son amant sa fierté se pliait ?
Elle a connu mon âme, elle a vaincu la sienne ;
Ses yeux se sont ouverts ; et sa fatale haine,
Que je vis si long-temps contre moi s'obstiner,
Me croyait assez grand pour savoir pardonner !
Epouse de Siphax, tu m'as rendu justice ;
Ta lettre a mis le comble à mon destin propice ;
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau....
Courons vers Sophonisbe.... Ah ! je la vois paraître.

SCÈNE V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, gardes.

SOPHONISBE.

Si le sort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,
Si j'eusse été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallut prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à sa gloire fidèle,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.

(Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.)

Ne me retenez point, et laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;
Non pas à vos succès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que suivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire,
Mais au cœur généreux si digne de sa gloire,
Qui, de ses ennemis respectant la vertu,
A plaint son rival même, a fait ce qu'il a dû,
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre,
Qui partage les pleurs que sa main fait répandre,
Qui soumet les vaincus à force de bienfaits,
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'est vous, auguste reine, en tout temps révérée
Qui m'avez du devoir tracé la loi sacrée;

Et je conserverai jusqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'avez adressée,
Par la faveur des dieux sur la brèche laissée,
Remise en mon pouvoir, est plus chère à mon cœur
Que le bandeau des rois et le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi, seigneur! jusqu'à vous ma lettre est parvenue!
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu désarmer votre injuste courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du sang de mon époux, qui s'élève et qui crie,
De votre honneur surtout, et des rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, et vivent dans nous deux.
Jurez-moi seulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

MASSINISSE.

Qui? vous en leur pouvoir! et d'un pareil affront
Vous auriez soupçonné qu'on pût couvrir mon front! [4]
Je commande dans Cirthe; et c'est assez vous dire
Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je sais qu'ils sont jaloux de leur autorité;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur est nécessaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puissent m'avilir:
Je saurai les braver, si j'ai su les servir.
Ils vous respecteront; vos frayeurs sont injustes.
Vous avez attesté tous ces mânes augustes,
Tous ces rois dont le sang, dans nos veines transmis,
S'indigna si long-temps de nous voir ennemis;
Je les prends à témoins, et c'est pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en descendre.
La nièce d'Annibal, et la veuve d'un roi,
N'est captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Je sais qu'un tel opprobre, un si barbare usage
Est consacré dans Rome, et commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, si je l'avais suivi.
Le sang dont vous sortez n'aura jamais servi:
Ce front n'était formé que pour le diadème.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang suprême;
Ne pensez pas surtout qu'en ces tristes moments
Mon cœur laisse éclater ses premiers sentiments;
Je n'en rappelle point la déplorable histoire:
Je sais trop respecter vos malheurs et ma gloire,
Et même cet amour par vous trop dédaigné.
Je règne dans ces murs où vous avez régné:
Les trésors de Siphax y sont en ma puissance;
Je vous les rends, madame, et voilà ma vengeance.
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds:
Sophonisbe, il suffit que vous me connaissiez.
Vous me rendrez justice, et c'est ma récompense.
A mes nouveaux sujets je cours en diligence

Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander,
Et que déja leur maître eût dû leur accorder :
Ils vont renouveler leur hommage à leur reine ;
Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

SCÈNE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Je demeure interdite. Un si grand changement
A saisi mes esprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu !... Faut-il qu'un si grand homme
Ait détruit mon pays, et qu'il ait servi Rome !
Tous mes sens sont ravis, mais ils sont effrayés.
Scipion dans nos murs, Massinisse à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive et triomphante,
L'ombre de mon époux terrible et menaçante,
Le comble des horreurs et des prospérités,
Les fers, le diadème à mes yeux présentés :
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laisse encor douter de mes destins prospères.

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête,
Et les lauriers sanglants qui couronnent sa tête,
Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur
Que toutes les vertus, l'alliance et l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui sur tous les esprits lui donnent tant d'empire,

Autorisent les feux que vous vous reprochiez:
La gloire qui le suit les a justifiés.
Non, ce n'est pas assez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez sous le nom de reine détrônée,
Qu'on vous laisse un vain titre, et qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis soit l'ornement fatal;
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amusements stériles;
L'amour ira plus loin; j'ose vous en flatter:
Siphax est au tombeau....

SOPHONISBE.

Cesse de m'insulter;
Ne me présente point ce qui me déshonore;
Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore.

PHÆDIME.

Songez qu'au rang des rois vous pouvez remonter.
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Ma gloire s'en irrite; il faut t'ouvrir mon âme.
J'ai repoussé les traits de ma funeste flamme;
Oui, ce feu si long-temps dans mon sein renfermé
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire;
Je pourrais, à mon joug attachant mon vainqueur,
Arracher aux Romains l'appui de leur grandeur.
Ma flamme déclarée et si long-temps secrète,
Ma fierté, ma vengeance à la fin satisfaite,
Massinisse en mes bras, seraient d'un plus grand prix
Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage;

Malgré l'illusion d'un si cher avantage,
Malgré l'amour enfin dont je ressens les coups,
Massinisse jamais ne sera mon époux.

PHÆDIME.

Pourquoi le refuser? pourquoi, si son courage
Vous présentait un sceptre au lieu de l'esclavage,
Si de l'Afrique entière il fesait la grandeur,
Si, du sang de nos rois relevant la splendeur,
Si du sang d'Annibal....

SCÈNE VII.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre:
On le nomme Lélie; et le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier lieutenant.
Sa suite avec mépris nous insulte et nous brave:
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave;
Leur fierté nous vantait je ne sais quel sénat,
Des préteurs, des tribuns, l'honneur du consulat,
La majesté de Rome; et, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave et fidèle ami, je compte sur ta foi,
Sur les serments sacrés de notre nouveau roi,
Sur moi-même, en un mot. Carthage m'a fait naître;
Je mourrai digne d'elle, et sans trône, et sans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous!

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défierai du bord de mon cercueil.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LÉLIE, MASSINISSE, assis; soldats romains, soldats numides dans l'enfoncement, divisés en deux troupes.

LÉLIE.

Votre âme impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain discours du soldat répété
Dans le sein de l'ivresse et de l'oisiveté?
Laissons parler le peuple; il ne peut rien connaître;
Il veut percer en vain les secrets de son maître;
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le temps ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage;
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage;
Rien n'est à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces discours qu'on méprise.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchise
Qu'attendent ma conduite et ma sincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur austère vertu, peut-être un peu farouche,
Laissait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.

Auraient-ils aujourd'hui l'art de dissimuler?
Après avoir vaincu n'oseriez-vous parler?
Que pensez-vous, du moins, que Scipion prétende?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande,
Rien qui ne soit prescrit par nos communs traités;
La justice et la loi règlent ses volontés.
Rome l'a revêtu de son pouvoir suprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer:
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ses projets sur l'Afrique.
Vous savez qu'Annibal est déja vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle romaine, et que dans son pays,
De ses Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux est commune.
Nous marcherons ensemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la reine, seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal; Sophonisbe est sa nièce:
C'est vous en dire assez.

MASSINISSE, en se levant.

Écoutez: le temps presse;
Je veux une réponse, et savoir à l'instant
Si sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du consul, je n'ai point sa puissance;
Mais si vous demandez, seigneur, ce que je pense

Sur le sort des vaincus, sur la loi du combat,
Je crois que leur destin n'appartient qu'au sénat.

MASSINISSE.

Au sénat! et qui suis-je?

LÉLIE.

Un allié sans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime et qu'on écoute,
Que Rome favorise, et qui doit accorder
Tout ce que ce sénat a droit de demander.
(Il se lève.)
C'est au seul Scipion de faire le partage :
Il récompensera votre noble courage,
Seigneur; et c'est à vous de recevoir ses lois,
Puisqu'il est notre chef et qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, et ma condescendance
N'avait point reconnu tant de prééminence;
Je pensais être égal à ce grand citoyen,
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
J'ai d'autres intérêts, et plus pressants peut-être,
Que ceux de disputer du rang des souverains,
Et d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez : ose-t-il disposer de la reine?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui!.... Mon cœur ne se contient qu'à peine.

LÉLIE.

C'est un droit reconnu qu'il nous faut maintenir ;
Tout le sang d'Annibal nous doit appartenir.

Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre,
Vous, de sa race entière éternel ennemi,
Vous, du peuple romain le vengeur et l'ami?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon sang, celui de la justice,
Et l'horreur que je sens d'un pareil sacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec soin;
Mais son ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle se borne à servir sa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infâme barbarie
D'un peuple qu'Annibal écrasa sous ses pieds.
Si Rome existe encor, c'est par ses alliés.
Mes secours l'ont sauvée; et, dès qu'elle respire,
Sur les rois, sur moi-même elle affecte l'empire;
Elle se fait un jeu, dans ses murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés;
Elle met à ce prix sa faveur passagère.
Scipion qui m'aima se dément pour lui plaire :
Il me trahit!

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé?
Quoi! vous seriez trahi quand vous seriez vengé!
J'ignore si la reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion doit paraître enchaînée;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié?
C'est pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la respecte.

La foi romaine enfin me devient trop suspecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il soit, doit vous être sacré :
Et vous insulteriez une femme, une reine !
Vous oseriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LÉLIE.

Parlez à Scipion, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir ! apprenez qu'il est une autre voie
De priver les Romains de leur injuste proie.
Il est des droits plus saints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui ;
Je l'espère du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'est que nous soutiendrons les droits de notre empire ;
Et vous ne voudrez pas, par des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le sénat ne fait point d'injustices ;
Il a d'un digne prix reconnu vos services,
Il vous chérit encor : mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres absolus.

(Il sort avec les soldats romains.)

SCÈNE II.

MASSINISSE, ALAMAR. Les soldats numides restent au fond de la scène.

MASSINISSE.

Des ordres! vous, Romains! ingrats dont ma vaillance [6]
A fait tous les succès, et nourri l'insolence.
Des fers à Sophonisbe! et ces mots inouïs
A peine prononcés n'ont pas été punis!
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure;
Règne, l'honneur l'ordonne, et l'amour t'en conjure;
Règne pour être libre, et commande avec moi....
Va, Massinisse enfin sera digne de toi.
Des fers! ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais insensé de combattre Carthage!
(A sa suite.)
Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce discours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte et de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter;
Sur leur superbe tête il le faut rejeter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, et les croit tyranniques.
Ah! les plus grands tyrans, ce sont les républiques;
Rome est la plus cruelle.

ALAMAR.

Il est juste, il est temps

D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfants.
L'alliance avec eux n'était que passagère;
La haine est éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre sang j'ai pu les soutenir!
Si je les ai sauvés, songeons à les punir.
Me seconderez-vous?

ALAMAR.

Nous sommes prêts sans doute :
Il n'est rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, et non plus de valeur;
Ils savent mieux tromper, et c'est là leur grandeur;
Mais nous savons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, annoncez vos volontés suprêmes.
Ce fameux Scipion n'est pas plus craint de nous
Que ce faible Siphax abattu sous nos coups.

MASSINISSE.

Écoutez : Annibal est déja dans l'Afrique;
La nouvelle en est sûre : il marche vers Utique :
Pourrions-nous jusqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le sang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe; arrachons cette proie
Aux brigands insolents qu'un sénat nous envoie;
Effaçons dans leur sang le crime trop honteux,
Et le malheur surtout d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'est pas loin; croyez que ce grand homme
Peut encore une fois se montrer devant Rome :
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.

Que ces bords africains, que ce sanglant séjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, sous le nom d'amis, sont nos barbares maîtres.
La nuit approche; allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous seconder.
Vous savez en ces lieux combien Rome est haïe,
Et tout homme est soldat contre la tyrannie.
Préparez les esprits irrités et jaloux;
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux:
Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes:
Nos maîtres prétendus, plongés dans le sommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprise,
Le succès en est sûr, et tout nous favorise:
Nous suivons Massinisse; et ces tyrans surpris
Vont payer de leur sang leurs superbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure.
Je marche à votre tête; et, s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai su vaincre, et je saurai mourir.

SCÈNE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

SEIGNEUR, en tous les temps par le ciel poursuivie,
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.

Victorieux dans Cirthe, et mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un seul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;
Et, dans ce grand reflux des horreurs de mon sort,
Dans ce jour étonnant de clémence et de mort,
Par vous seul confondue, et par vous rassurée,
J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, et serait respecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourments,
Après tous vos bienfaits, réclamer vos serments.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles;
Je n'en eus pas besoin : vous aurez des asiles
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée
Où le sort a voulu que le sang d'un époux,
Répandu par les miens, rejaillît jusqu'à vous.
Mais la nécessité rompt toutes les barrières;
Tout se tait à sa voix; ses lois sont les premières.
La cendre de Siphax ne peut vous accuser;
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouser.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords africains chérie et redoutée,
Le diadème au front, marchez à mon côté.
Votre sceptre et mon bras sont votre sûreté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sophonisbe éperdue
Doit dévoiler enfin son âme à votre vue.
J'étais votre ennemie, et l'ai toujours été,
Seigneur; je vous ai fui, je vous ai rebuté;
Siphax obtint mon choix, sans consulter son âge;
Je n'acceptai sa main que pour vous faire outrage;
J'encourageai les miens à poursuivre vos jours,
Mais connaissez mon cœur, il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Est-il possible? ô dieux! vous dont l'âme inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! et, dans ses déplaisirs,
Massinisse accablé vous coûtait des soupirs!

SOPHONISBE.

Oui, nièce d'Annibal, j'ai dû haïr sans doute
L'ami de Scipion, quelque effort qu'il m'en coûte;
Je le voulus en vain : c'est à vous de juger
Si le seul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand son noble courage
Peut sauver Sophonisbe, Annibal, et Carthage,
En m'arrachant des fers et du sein de l'horreur,
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître.
D'un bonheur inouï vous venez me flatter;
Vous m'offrez votre main.... je ne puis l'accepter. [7]

MASSINISSE.

Vous! quels dieux ennemis à vos bontés s'opposent?

SOPHONISBE.

Les dieux qui de mon sort en tous les temps disposent,

Les dieux qui d'Annibal ont reçu les serments,
Quand au pied des autels, en ses plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce serment est le mien, je lui serai fidèle;
Je meurs sans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez :
Connaissez qui je suis, et qui vous insultez.
C'est ce même serment qui devant vous m'amène;
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

SOPHONISBE.

Vous, seigneur! vous pourriez enfin vous repentir
De vous être abaissé jusques à la servir?

MASSINISSE.

Je me repens de tout, puisque je vous adore;
Je ne vois plus que vous, si vous m'aimez encore.
J'apporte à cet autel, en vous donnant la main,
L'horreur que Massinisse a pour le nom romain. [8]
Plus irrité que vous, et plus qu'Annibal même,
Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.

SOPHONISBE.

Massinisse!

MASSINISSE.

Ecoutez : vous n'avez qu'un instant;
Vos fers sont préparés..... un trône vous attend.
Scipion va venir..... Carthage vous appelle;
Et si vous balancez, c'est un crime envers elle.
Suivez-moi, tout le veut..... Dieux justes, protégez
L'hymen où je l'entraîne, et soyons tous vengés.

SOPHONISBE.

Eh bien! à ce seul prix j'accepte la couronne;

La veuve de Siphax à son vengeur se donne :
Oui, Carthage l'emporte. O mes dieux souverains,
Vous m'unissez à lui pour punir les Romains !

MASSINISSE.

Honteusement ici soumis à leur puissance,
Cherchons en d'autres lieux la gloire et la vengeance.
Les Romains sont dans Cirthe, ils y donnent des lois,[9]
Un consul y commande, et l'on tremble à sa voix.
Sachez que sous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'ensevelir l'orgueil qui nous opprime ;
Scipion va tomber dans le piège fatal.
La gloire et le bonheur sont au camp d'Annibal.
Dès que l'astre du jour aura cessé de luire,
Parmi des flots de sang ma main va vous conduire :
La veuve de Siphax, en fuyant ses tyrans,
Doit marcher avec moi sur leurs corps expirants.
Il n'est point d'autre route, et nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre ;
C'est là qu'est ma patrie, et mon trône, et ma cour ;
Là je puis sans rougir écouter votre amour :
Mais comment m'assurer....

MASSINISSE.

La plus juste espérance
Flatte d'un prompt succès ma flamme et ma vengeance.
Je crains peu les Romains ; et, prêt à les frapper,
J'ai honte seulement de descendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils savent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Seigneur, cet étranger, ce superbe Lélie,
Et qui dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens, arrive en ce moment.
Il veut que sans tarder à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un consul il porte la réponse.

MASSINISSE.

Il suffit.... qu'il m'attende, et que, sans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber. [10]

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LÉLIE, Romains.

LÉLIE, à un centurion.

Allez, observez tout; les plus légers soupçons
Dans de pareils moments sont de fortes raisons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.

(A un autre.)

C'est à vous de garder le palais et la tour,
Tandis que, n'écoutant qu'un imprudent amour,
Massinisse, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laisse l'avantage.

(A tous.)

Vous avez désarmé sans peine et sans effort
Le peu de ses soldats répandus dans ce fort;
Et déja trop puni par sa propre faiblesse,
Il ne sait pas encor le péril qui le presse.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puisse entrer, qu'aucun n'ose sortir.
Surtout de vos soldats contenez la licence;
Respectez ce palais; que nulle violence
Ne souille sous mes yeux l'honneur du nom romain.
Le sort de Massinisse est tout en notre main.

On craignait que ce prince, aveugle en sa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire ;
Mais, de son amitié gardant le souvenir,
Scipion le prévient sans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'est assez ; cette âme impétueuse,
Verra de ses desseins la suite infructueuse ;
Et dans quelques moments tout doit être éclairci....
Vous, gardez cette porte, et vous, veillez ici.

(Les licteurs restent un peu cachés dans le fond.)

SCÈNE II.

MASSINISSE, LÉLIE, licteurs.

MASSINISSE.

Eh bien! de Scipion ministre respectable,
Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable ?

LÉLIE.

J'annonce du sénat les décrets souverains,
Que le consul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire ?
Vous paraissez troublé.

MASSINISSE.

Je suis prêt à souscrire
Aux projets des Romains que vous me présentez,
Si par l'équité seule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire et ma couronne.
Parlez; quel est le prix que le sénat me donne ?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déja vous est rendu :
C'est pour le conquérir que l'on a combattu.

A vos nouveaux États, à votre Numidie,
Pour vous favoriser, on joint la Mazénie :
Ainsi, dans tous les temps et de guerre et de paix,
Rome à ses alliés prodigue ses bienfaits.
On vous a déja dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la république.
Décidez maintenant si vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,
De l'Afrique avec lui soumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage.

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;
Que sur votre chemin ce héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Trasimène et Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé; l'Afrique est asservie.
Choisissez de nous suivre, ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, à part.

Puis-je encore un moment retenir mon courroux!

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs et tous vos avantages.
De Rome maintenant connaissez les usages :
Elle élève les rois et sait les renverser;
Aux pieds du Capitole ils viennent s'abaisser.
La veuve de Siphax était notre ennemie;
Dans un sang odieux elle a reçu la vie;
Et son seul châtiment sera de voir nos dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

MASSINISSE.

Téméraire! arrêtez.... Sophonisbe est ma femme;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme;
Je la respecte peu, lorsque dans vos États
Vous-même devant moi ne vous respectez pas.
Sachez que Sophonisbe, à nos chaînes livrée,
De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre, et qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah! c'en est trop enfin; cet excès d'insolence
Pour la dernière fois tente ma patience.
(Mettant la main à son épée.)
Traître! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

LÉLIE.

Prince, si je n'étais qu'un citoyen romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous satisfaire;
Lélie avec plaisir recevrait cet honneur;
Mais député de Rome et de mon empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'est d'arrêter d'un mot votre vaine colère....
Romains, qu'on m'en réponde.
(Les licteurs entourent Massinisse et le désarment.)

MASSINISSE.

Ah, lâche!... mes soldats
Me laissent sans défense!

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas;
Ils sont, ainsi que vous, tombés en ma puissance.
Vous avez abusé de notre confiance:

Quels que soient vos desseins, ils sont tous prévenus;
Et nous vous épargnons des malheurs superflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grâce,
Scipion va venir; il n'est rien que n'efface
A ses yeux indulgents un juste repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous osiez sortir.
On vous rendra, seigneur, vos soldats et vos armes,
Quand sur votre conduite on aura moins d'alarmes,
Et quand vous cesserez de préférer en vain
Une Carthaginoise à l'empire romain.
Vous avez combatu sous nous avec courage;
Mais on est quelquefois imprudent à votre âge.

SCÈNE III.

MASSINISSE, seul.

Tu survis, Massinisse, à de pareils affronts!
Ce sont là ces Romains, juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance,
Et des dieux, disaient-ils, imiter la clémence!
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple, et fiers tyrans des rois!
Je me repens sans doute, et c'est de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur sang que j'abhorre.
Scipion prévient tout; soit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout temps est vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;
Je vengeais Sophonisbe, et j'ai causé sa perte.
Je n'ai pas su tromper : j'en recueille le fruit;
Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
Roi, vainqueur et captif, outragé, sans ve ngeance,

Victime de l'amour, et de mon imprudence,
Mon cœur fut trop ouvert. Ah! tu l'avais prévu!''
Sophonisbe, en effet, ma candeur m'a perdu.
O ciel! c'est Scipion! c'est Rome tout entière!

SCÈNE IV.

SCIPION, MASSINISSE, licteurs. (Scipion tient un rouleau à la main.)

MASSINISSE.

Venez-vous insulter à mon heure dernière?
Dans l'abîme où je suis venez-vous m'enfoncer,
Marcher sur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse et j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons;
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;
Moi, je me dois à Rome, et beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours sans réserve attestés:

Les voici ; c'est par vous qu'à moi-même promise,
Sophonisbe en mon camp devait être remise.
Lisez. Voilà mon nom, et voilà votre seing.
(Il les lui montre.)
En est-ce assez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime?

MASSINISSE.

Oui. Quand dans la fureur de mes ressentiments
Je fis entre vos mains ces malheureux serments,
Je voulais me venger d'une reine ennemie :
De mon cœur irrité je la croyais haïe;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux transports;
Ils étaient imprudents, mais vous m'aimiez alors :
Je vous confiai tout, ma colère et ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe, et j'ai connu son âme :
Tout est changé, mon cœur est rentré dans ses droits;
La veuve de Siphax a mérité mon choix.
Elle est reine, elle est digne encor d'un plus grand titre.
De son sort et du mien j'étais le seul arbitre;
Je devais l'être au moins : je l'aime, c'est assez :
Sophonisbe est ma femme, et vous la ravissez!

SCIPION.

Elle n'est point à vous, elle est notre captive;
La loi des nations pour jamais vous en prive :
Rome ne peut changer ses résolutions
Au gré de vos erreurs et de vos passions. [12]
Je ne veux point ici vous parler de moi-même;
Mais jeune comme vous, et dans un rang suprême,
Vous savez si mon cœur a jamais succombé
A ce piège fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il est vrai qu'en Espagne, où vous régnez en maître,
Le soin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait justement adorée :
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné?
L'Espagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine;
Vous lui rendez sa femme, et m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, seigneur, à tant d'emportements,
Je ne réponds qu'un mot : remplissez vos serments.

MASSINISSE.

Ah ! ne me parlez plus d'un serment téméraire
Qu'ont dicté le dépit et l'amour en colère;
Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

SCIPION.

Les dieux l'ont entendu ; tout serment est sacré.

MASSINISSE.

Consul, il me suffit; j'avais cru vous connaître,
Je m'étais bien trompé : mais vous êtes le maître.
Ces dieux, dont vous savez interpréter la loi,
Aidés de Scipion, sont trop forts contre moi.
Je sais que mon épouse à Rome fut promise.
Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduise? [13]

SCIPION.

Je le veux, puisqu'ainsi le sénat l'a voulu;
Que vous-même avec moi vous l'aviez résolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuse aux murs du Capitole,

Et d'un peuple inconstant la faveur et l'amour,
Que le destin nous donne et nous ôte en un jour,
Soient un charme si grand pour mon âme éblouie;
De soins plus importants croyez qu'elle est remplie;
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
Secondez mon devoir, et revenez à moi;
Rendez à votre ami la première tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
Compagnons dans la guerre, et rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu;
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire
Une femme, une esclave, eût flétri tant de gloire.
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés:
Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur! quoi! vous osez!... Mais je ne puis prétendre,
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre.
Je vous ai déja dit que vous seriez content.
Ma femme subira le destin qui l'attend.
Un roi doit obéir quand un consul ordonne.
Sophonisbe! oui, seigneur, enfin je l'abandonne;
Je ne veux que la voir pour la dernière fois :
Après cet entretien, j'attends ici vos lois.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidèle.

SCÈNE V.

MASSINISSE, seul.

Un ami! Jusque-là ma fortune cruelle

De mes jours détestés déshonore la fin!
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain!
Je n'ai que Sophonisbe, elle seule me reste:
Il le sait, il insulte à mon état funeste.
Sa cruauté tranquille, avec dérision,
Affectait de descendre à la compassion!
Il a su mon projet, et, ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer, et même de me plaindre;
Il feint de dédaigner ce misérable honneur
De traîner une femme au char de son vainqueur.
Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infâme;
Il jouit de ma honte; et peut-être en son âme
Il pense à m'y traîner avec le même éclat,
Comme un roi révolté jugé par le sénat.

SCÈNE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

Eh bien! connaissez-vous quelle horreur vous opprime,
D'où nous sommes tombés, dans quel affreux abîme
Un jour, un seul moment, nous a tous deux conduits?
De notre heureux hymèn ce sont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare insolence,
Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance?

SOPHONISBE.

Nous n'avons qu'un recours, le fer ou le poison.

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés; ces murs sont ma prison.
Scipion vivrait-il si j'avais eu des armes?

SOPHONISBE.

Ah! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes.
Trop de honte nous suit, et c'est trop de revers.
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le sang de ces traîtres;
Arrache-moi la vie, et meurs auprès de moi :
Sophonisbe deux fois sera libre par toi.

MASSINISSE.

Tu le veux?

SOPHONISBE.

Tu le dois.

MASSINISSE.

Je frémis, je t'admire.

SOPHONISBE.

Je te devrai ma mort, je te devais l'empire;
J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

MASSINISSE.

Quels biens! ah, Sophonisbe!

SOPHONISBE.

Objet de mon amour!
Ame tendre! âme noble! expie avec courage
Le crime que tu fis en combattant Carthage.
Sauve-moi.

MASSINISSE.

Par ta mort?

SOPHONISBE.

Sans doute. Aimes-tu mieux
Me voir avec opprobre arracher de ces lieux?

Roi soumis aux Romains, et mari d'une esclave,
Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave;
Me voir sacrifiée à son ambition?
Écrasons en mourant l'orgueil de Scipion. [14]

MASSINISSE.

Va, sors: je vois de loin des Romains qui m'épient;
De tous les malheureux ces monstres se défient.
Va, nous nous rejoindrons.

SOPHONISBE.

Arbitre de mon sort,
Souviens-toi de ma gloire : adieu jusqu'à ma mort.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MASSINISSE, seul.

Dieux des Carthaginois! vous à qui je m'immole! [15]
Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole,
Vous que ma femme implore, et qui l'abandonnez,
Donnerez-vous la force à mes sens forcenés,
A cette main tremblante, à mon âme égarée,
De me souiller du sang d'une épouse adorée?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LÉLIE, SCIPION, Romains.

SCIPION.

Amis, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin subjuguer la fatale inconstance.
Je vois dans ce Numide un coursier indomté
Que son maître réprime après l'avoir flatté ;
Tour à tour on ménage, on domte son caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend service.
Massinisse a senti qu'il doit porter ce frein
Dont sa fureur s'indigne, et qu'il secoue en vain ;
Que je suis en effet maître de son armée ;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le sauver.
Pensez-vous qu'il s'obstine encore à nous braver ?
Il est temps qu'il choisisse entre Rome et Carthage;
Point de milieu pour lui : le trône ou l'esclavage.
Il s'est soumis à tout; ses serments l'ont lié :
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La reine l'égarait, mais Rome est la plus forte ;
L'amour parle un moment, mais l'intérêt l'emporte :
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter ? Vous fiez-vous à lui ?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à sa vue.
Je voulais à son âme encor tout éperdue
Épargner un affront trop dur, trop douloureux ;
Il me fesait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains son désespoir; il est Numide, il aime.
Surtout de Sophonisbe il faut vous assurer.
Ce triomphe éclatant qui va se préparer,
Plus que vous ne pensez vous devient nécessaire
Pour imposer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet et jaloux,
Ennemi des grands noms, et peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obstinée ;
Et le vieux Fabius, et le jaloux Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion. [16]

SCÈNE II.

SCIPION, LÉLIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Sophonisbe, seigneur, à vos ordres soumise,
Par le roi Massinisse entre vos mains remise,
Va bientôt, à vos pieds déposant sa douleur,
Reconnaître dans vous son maître et son vainqueur. [17]
Elle est prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne

Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(Phœdime sort.)

(A un tribun.)

Vous, jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder.

SCÈNE III.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, licteurs.

SCIPION.

Le roi vient; je le plains : un si grand sacrifice
Doit lui coûter sans doute. Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, troublé et chancelant.

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Votre cœur s'est dompté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis;
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité dans mon cœur démentie :

L'intérêt de l'État exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

(Il tend la main à Massinisse qui recule.)

Point de ressentiment ; goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout en vous domtant vous-même.

MASSINISSE.

Épargnez-vous, seigneur, un vain remercîment:
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

SCIPION.

Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
Que votre âme subjugue, et que vous oublierez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Sophonisbe à mes yeux sans crainte peut paraître :
J'aurais de son destin voulu vous laisser maître ;
Mais Rome la demande : il faut loin de ces lieux...

(On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard enfoncé dans le sein.)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide! elle est devant tes yeux :
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE, à Massinisse penché vers elle.

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je me meurs libre, et je meurs dans tes bras!

MASSINISSE.

Je vous la rends, Romains; elle est à vous.

SCIPION.

Hélas!
Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE.

Ses volontés, les miennes.
Sur ses bras tout sanglants viens essayer tes chaînes.
Approche : où sont tes fers?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur!

MASSINISSE, à Scipion.

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?
(Il se met entre Sophonisbe et les Romains.)
Monstres, qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourants demandent,
Si, devançant le temps, le grand voile du sort
Se lève à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Et Rome qu'on immole à la terre outragée;
Je vois dans votre sang vos temples renversés,
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés;

Tous ces fiers descendants des Nérons, des Camilles,[18]
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton Capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne; et c'est en te bravant,
Le poison que j'ai pris dans ce fatal moment
Me délivre à la fois d'un tyran et d'un traître.
Je meurs chéri des miens qui vengeront leur maître :
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux sont à plaindre !

SCIPION.

Ils sont morts en Romains.
Grands dieux ! puissé-je un jour, ayant domté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE SOPHONISBE.

[1] Vous servez des Romains, vous secondez leurs armes
Et vous désespérez vos parents malheureux.
Méritez vos succès en étant généreux :
C'est trop faire couler et le sang et les larmes.

[2] Suis-je ici prisonnière? ô rigueur! ô destin!
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance?
Le ciel me ravit tout, et jusqu'à l'espérance.
Dieux! etc.

MASSINISSE.

[3] Reine, en ce jour de sang, funeste ou favorable,
Ma fortune me pèse, et votre sort m'accable.
Le billet que de vous je viens de recevoir
Est un ordre sacré qui m'apprend mon devoir ;
Mais en vous écoutant je l'apprends davantage.
Je crois entendre en vous les héros de Carthage :
Honteux d'avoir vaincu, je viens tout réparer.

SOPHONISBE.

Réduite à vous haïr, faut-il vous admirer?
Quoi! seigneur, jusqu'à vous ma lettre est parvenue!

[4] Je le jure par vous : pour vous dire encore plus,
Sophonisbe n'est pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe. . . . . .
. . . . . .

[5] Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore ;
Son ombre me menace : un pareil souvenir
L'appelle à la vengeance, et l'invite à punir.
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon âme :
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme,

Oui, ce feu, si long-temps dans mon sein renfermé,
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire ;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire ;
Tu me verrais goûter ce suprême bonheur,
De partager son trône et d'avoir tout son cœur.
Ma flamme déclarée, etc.

. . . . . .

MASSINISSE.

6 Des ordres ! vous, Romains ! ingrats dont l'insolence
S'accrut par mon service avec votre puissance !
Des fers à Sophonisbe ; et ces mots inouïs
A peine prononcés n'ont pas été punis !
Sophonisbe ! ah ! du moins écarte cette injure ;
Accorde-moi ta main ; ta gloire t'en conjure.

7 La fille d'Asdrubal naquit pour se contraindre :
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous : c'est à vous de juger
Si le seul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des héros et des rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers et de ce lieu d'horreur,
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,
Sur mes sens enchantés conserve un juste empire.
C'est par vous que je vis, pour vous que je respire :
Pour m'unir avec vous je voudrais tout tenter.
Vous m'offrez votre main... je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

. . . . . .

8 C'est ce même serment qui devant vous m'amène :
C'est un courroux plus juste, une plus forte haine ;
Et c'est de son flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'est dans Cirthe sanglante, à ces autels antiques,
Dressés par nos aïeux à nos dieux domestiques,
Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,

L'horreur que Massinisse a pour le nom romain.

. . . . . .

[9] Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.
Vous, dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(Il prend la main de Sophonisbe, et tous deux les mettent sur l'autel.)
Unissez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne :
Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne.
Vengeons tous deux Carthage et nos dieux souverains ;
Jurons de nous unir pour haïr les Romains.
Je me vois trop heureuse...

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous serez vengée.
Les Romains sont dans Cirthe, etc.

[10] Dans les anciennes éditions, le troisième acte était terminé par les vers suivants :

SOPHONISBE.

A l'aspect des Romains mon horreur se redouble ;
Je n'entends point leur nom sans alarme et sans trouble.
Vous êtes violent autant que généreux :
Encor si vous saviez dissimuler comme eux,
Ne les point avertir de se mettre en défense !
Mais toujours d'un Numide ils sont en défiance :
Peut-être ont-ils déja pénétré vos desseins.
Vous me faites frémir : je connais mes destins.
Ce jour a déployé tant de vicissitude,
Que, jusqu'à mon bonheur, tout est inquiétude.
Le flambeau de l'hymen est allumé par nous ;
Mais c'est en trahissant les cendres d'un époux.
Votre main me replace au rang de mes ancêtres,
Vous me faites régner, mais les Romains sont maîtres.
Je n'ai plus pour soldats que de vils citoyens.
Les dieux de Scipion l'emportent sur les miens.

Quoi qu'il puisse arriver; venez tracer ma route :
J'aurais suivi Siphax, je vous suivrai sans doute ;
Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'ose tout espérer, puisque j'ai votre foi.

[11] Dans les dernières éditions on lisait :

Un moment a tout fait : des miens abandonné,
Roi, vainqueur et captif, outragé, sans vengeance,
Victime de l'amour et de mon imprudence,
Je n'ai pas su tromper : j'en recueille le fruit.
Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
Rome se plaint toujours de la foi du Numide ;
La tyrannique Rome est cent fois plus perfide.
Mon cœur fut trop ouvert : ah ! tu l'avais prévu.

Et dans les précédentes :

Un moment a tout fait : des miens abandonné,
Dans mon propre palais je vois un autre maître !
Sophonisbe est esclave ! on me destine à l'être !
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois et peuples séduits qui servez les Romains,
Quand pourrez-vous sortir de ce grand esclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre et ma rage !
J'ai perdu Sophonisbe, et mon empire, et moi !
O ciel ! c'est Scipion, c'est lui que je revoi ;
C'est Rome qui dans lui se montre tout entière, etc.

[12] Après ces vers, dans les anciennes éditions, on lisait les vers suivants :

Rome, de tant de rois auguste vengeresse,
Ne s'informe jamais s'ils ont une maîtresse.
Les soupirs des amants, leurs pleurs et leurs débats,
Ne font point, croyez-moi, le destin des Etats.

[13] Je me rends, je bannis la douleur qui m'obsède.
Lorsque Scipion parle, il faut que tout lui cède.

Pour disposer de moi j'ai dû vous consulter,
Et le faible au puissant ne doit rien contester.
Ma femme est votre esclave, et mon âme est soumise.
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduise?

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés : ces murs sont ma prison.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y : terminez tant d'indignes alarmes.
Trop de honte nous suit, et c'est trop de revers;
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Hâtez-vous : Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir sans maître.
Malheureux Massinisse! ô cher et tendre époux!
Sophonisbe du moins sera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère épouse! il le faut, je t'admire.
Tu me préviens, suis-moi : Rome n'a point d'empire
Sur un cœur aussi noble, aussi grand que le tien.
Nous ne servirons pas, je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien!
En mourant de ta main, j'expirerai contente.
O mânes de Siphax, ombre à mes yeux présente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit!
Oui, je vais vous rejoindre, et mon sort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau descendue,
Mon ombre sans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi;
Mais jusqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point, Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes sans nombre, et des Scipions mêmes :
Trasimène est chargé de mes honneurs suprêmes.

Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après, si tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire! Allons, Sophonisbe, demeure.
Quoi! Scipion vivrait, et je veux qu'elle meure!
Qu'elle meure! et par moi!

SOPHONISBE.

Viens, marche sur mes pas;
Et si tu peux trembler, j'affermirai ton bras.

[15] Dans les anciennes éditions, ce monologue commençait par les vers suivants :

Perfide Scipion, détestable Lélie,
Vos cruautés encore ont pris soin de ma vie!
Quel ami, quel poignard me pourra secourir?
Aurai-je donc perdu jusqu'au droit de mourir?
Le plus vil des humains dispose de son être,
Et termine à son gré des jours dont il est maître;
Et moi, pour obtenir deux morts que je prétends,
Il me faudrait descendre à prier mes tyrans!
Dieux des Carthaginois! etc. . . . . .

[16] Voici comment cette scène était terminée dans les anciennes éditions :

Et le vieux Fabius, et le censeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le peuple est pour nous, la cabale expirante
Ramasse en vain les traits de sa rage impuissante.
Je sais que cet éclat ne vous peut éblouir :
Vous êtes au-dessus, mais il en faut jouir.

Le censeur Caton pouvait faire une équivoque. Caton était non-seulement le censeur, mais l'ennemi de Scipion, qu'il suivit en Afrique comme questeur, et qu'il retourna bientôt accuser auprès du sénat. Mais dans ce temps Caton n'avait pas occupé la charge de censeur, charge qui

ne se donnait qu'à des personnages consulaires, et qu'il ne remplit que long-temps après.

[17] Voici comme la pièce était terminée dans les anciennes éditions:

La reine à son destin fait plier son courage.
Elle s'est fait d'abord une effroyable image
De suivre au Capitole un char victorieux,
De présenter ses fers aux genoux de vos dieux,
A travers une foule orageuse et cruelle,
Dont les yeux menaçants seront fixés sur elle :
Massinisse a bientôt dissipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel est votre grand cœur;
Elle sait que dans Rome elle doit vous attendre;
Elle est prête à partir. Mais daignez condescendre
Jusqu'à faire écarter des soldats indiscrets,
Qui veillent à sa porte, et troublent ses apprêts.
Ce palais est à vous; vos troupes répandues
En remplissent assez toutes les avenues :
Votre captive enfin ne peut vous échapper:
La reine est résignée, et ne peut vous tromper.
Massinisse à vos pieds vient se mettre en otage.
L'humanité vous parle, écoutez son langage;
Et permettez du moins qu'en son appartement
La reine, à qui je suis, reste libre un moment.

SCIPION.

(*A un centurion.*) (*A Phædime.*)
Il est trop juste. Allez. Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.
(*Phædime sort.*)
(*A un tribun.*)
Vous, jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder,

Mais en mêlant surtout à votre vigilance
Des plus profonds respects la noble bienséance.
Les ordres du sénat qu'il faut exécuter
Sont de vaincre les rois, non de les insulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conservez des Romains la modeste hauteur;
Le soin de se vanter rabaisse la grandeur:
Et, dédaignant toujours des vanités frivoles,
Soyez grand par les faits, et simple en vos paroles.
Mais Massinisse vient, et la douleur l'abat.

SCÈNE III.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, licteurs.

LÉLIE.

Pourvu qu'il obéisse, il suffit au sénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

LÉLIE.

Il remplit son devoir.

SCIPION.

Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis;
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.

Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité qui passe et qu'on oublie :
L'intérêt de l'État exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.
(*Il tend la main à Massinisse qui recule.*)
Point de ressentiment ; goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout en vous domtant vous-même.

MASSINISSE.

Épargnez-vous, seigneur, un vain remercîment :
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.
Il m'en coûte, ah ! grands dieux !
(*Il se laisse tomber sur une banquette.*)

LÉLIE.

Sa passion fatale
Dans son cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION, *à Massinisse, en lui prenant la main.*

Cessez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins, je sais leur pardonner.
(*A Lélie.*)
Je suis homme, Lélie ; il porte un cœur, il aime.
(*A Massinisse.*)
Je le plains. Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, et qu'il plaignait un homme
Qui partagea sa gloire, et qui vainquit pour Rome?
(*Il se relève.*)

SCIPION.

Tels sont mes sentiments. Reprenez vos esprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil sombre et farouche ;
Croyez que votre état m'intéresse et me touche.
Massinisse, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.
Vous pleurez !

MASSINISSE.

Qui ? moi ! Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
Que votre âme subjugue, et que vous oublierez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine
Où je devais paraître aux regards de la reine :
Qu'elle accepte à la fin mes soins respectueux.

(*On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette ; un poignard est enfoncé dans son sein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle est devant tes yeux :
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE, *à Massinisse penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras !

MASSINISSE, *se retournant.*

Je vous la rends, Romains ; elle est à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE, *reprenant sa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ses bras tout sanglants viens essayer tes chaînes.
Approche : où sont tes fers ?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur !

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?

(*Il se met entre Sophonisbe et les Romains.*)

Monstres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple autour d'elle empressé
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé;
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?
Tu le dois à mes soins, c'est moi qui le prépare.
Ai-je assez satisfait ta triste vanité,
Et de tes jeux romains l'infâme atrocité?
Tu n'oses contempler sa mort et ta victoire!
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,
Tu crains de voir ce sang que toi seul fais couler!
Grands dieux! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler!
Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourants demandent,
Si, devançant le temps, le grand voile du sort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à son tour sanglante, à son tour saccagée,
Expiant dans son sang ses triomphes affreux,
Et les fers et l'opprobre accablant tes neveux;
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le nord vomira des mers hyperborées;
Dans votre indigne sang vos temples renversés,
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés;
Tous les vils descendants des Catons, des Émiles,
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton Capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne; et c'est en te bravant.
Le poison que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le sein de ma femme (1)

---

(1) Il tire le poignard du sein de Sophonisbe, s'en frappe, et tombe auprès d'elle.

Joint mon sang à son sang, mon âme à sa grande âme.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux sont à plaindre!

SCIPION.

Ils sont morts en Romains.
Qu'un pompeux mausolée, honoré d'âge en âge,
Éternise leurs noms, leurs feux et leur courage;
Et nous, en déplorant un destin si fatal,
Remplissons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome soit ingrate, ou me rende justice,
Triomphons de Carthage, et non de Massinisse.

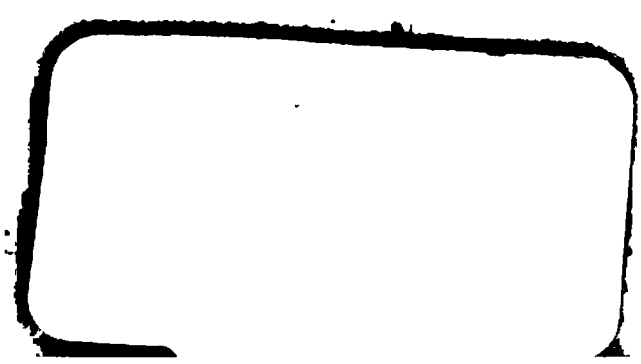
[18] Le vers, *Tous les vils descendants des Catons, des Émiles*, n'était pas assez conforme à l'histoire. Le vieux Caton, le premier homme de cette famille qui ait été connu, n'était alors qu'un officier de Scipion, brouillé avec son général. Les Émiles dûrent leur lustre principal à Paul Emile, qui ne devint célèbre qu'entre les deux dernières guerres puniques.

Le nom de Néron, que le fils d'Agrippine a rendu si odieux, était le surnom d'une des branches de la famille Claudia, l'une des plus illustres de la république romaine. C'était à un Claudius Néro que Rome avait dû son salut dans cette seconde guerre punique : il avait eu le principal honneur de la défaite d'Asdrubal, évènement qui décida le succès de cette guerre.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES SCYTHES. . . . . Pag. 1
Épître dédicatoire. 3
Préface de l'édition de Paris. 7
Variantes. 89
Notes. 90
CHARLOT, ou LA COMTESSE DE GIVRY. . . 91
Variantes. 146
LE DÉPOSITAIRE. 153
Préface. 155
LE BARON D'OTRANTE. 265
LES DEUX TONNEAUX. 289
LES GUÈBRES, ou LA TOLÉRANCE. 323
Discours historique et critique. 326
Avertissement. 346
Variantes. 432
SOPHONISBE. 433
A M. le duc de La Vallière. 435
Variantes 499

[redacted]